

ARMÉNIE

UN ATLAS HISTORIQUE



Sources d'Arménie

ARMÉNIE



UN ATLAS HISTORIQUE



– 7^e édition revue et augmentée –

Sources d'Arménie

► Préface

Je félicite les auteurs de *l'Atlas historique de l'Arménie* à l'occasion de la nouvelle édition de leur œuvre. C'est un instrument didactique excellent qui nous rend accessible, de manière documentée, l'arrière-fonds de trois millénaires d'histoire. C'est sur cette trame riche et profonde que se déploie la poignante ère moderne du peuple arménien.

Il y a cent ans, le traité de Lausanne fut signé, liquidant l'Empire ottoman et approuvant la dictature nationaliste en gestation à Ankara. Il disculpa le régime précédent des Jeunes-Turcs et priva les survivants du génocide de leur terre natale. Ainsi, au lieu de semer les graines de la justice et de la réconciliation, la « Paix de Lausanne » a inauguré une ère anti-démocratique en et au-delà de l'Europe. Elle laissait béante la blessure causée par le crime de 1915, tout en la dissimulant.

Le ministre Rıza Nur, un des chefs de la délégation turque à Lausanne, se crut autorisé à composer des volumes d'histoire qui rabaissent tout ce qui est arménien, tout en affirmant l'autochtonie turque en Anatolie et la supériorité raciale des Touraniens ou « proto-Turcs », une « thèse historique » que s'est appropriée Atatürk, dès les années 1930.

Les survivants ont prouvé leur résilience, bien qu'abandonnés après 1923 par presque tous les États occidentaux. Heureusement ils n'ont pourtant pas manqué d'aides et d'avocats de qualité.

Ma première rencontre avec l'histoire arménienne moderne fut lorsque j'étais écolier en lisant le mensuel de *l'Aide Suisse aux Arméniens* présent dans de nombreux foyers helvétiques. Un peu plus tard, la narration sobre, informée et compatissante des livres de Jakob Künzler m'a ouvert tout un monde multiculturel et fragile dans les provinces de l'empire ottoman tardif. Ils m'ont également montré tout droit les réalités en Mésopotamie pendant le génocide. Qualifié par certains de « père des Arméniens », Künzler se considérait un « substitut au service de la vie », arménienne et autre, contre la mort et les tueurs.

L'histoire arménienne est une histoire riche en vie. Ce bref récit aux cartes élaborées de cet atlas historique documente avec brio la continuité et la revitalisation du peuple arménien, même après 1915 et 1923.

Hans-Lukas Kieser

Professeur d'histoire moderne à l'Université de Zurich, Suisse,
et Newcastle, Australie



▲
Carte de la frontière entre la Turquie et l'Arménie,
telle que déterminée par Woodrow Wilson, président des États-Unis d'Amérique,
réalisée par Lawrence Martin.

► Introduction

Rendre plus accessible l'histoire de l'Arménie à partir de dates clés, en appuyant l'énoncé des faits, par une représentation cartographique de leur contexte : tel est l'objectif de cet atlas. Cette nouvelle édition est enrichie de plusieurs pages sur le XX^e siècle et les premières années du XXI^e siècle. Précisons que cette édition est arrêtée au 1^{er} juin 2023.

Pour faciliter la lecture des cartes, chaque Empire ou État s'est vu attribuer une couleur spécifique afin que tous puissent, en un instant, comprendre les changements intervenus d'une carte à l'autre. Ainsi, l'Arménie est toujours représentée d'une couleur abricot. De la même façon, les puissances méditerranéennes ou occidentales sont figurées dans un dégradé de bleu, celles issues de la steppe eurasiatique en jaune, celles du plateau iranien en violet et celles du Moyen-Orient en vert, cf. p. 9. Plusieurs cadrages de cartes s'échelonnent depuis le plateau arménien (pour l'émergence des royaumes arméniens du Moyen Âge) jusqu'à l'ensemble de l'Eurasie (pour les contacts générés par la route de la soie).

Dans un but didactique également, nous avons volontairement limité le nombre d'éléments figurés. Par exemple, une sélection de villes a été effectuée sur chaque carte et, bien souvent, seule la capitale des États concernés est mentionnée (dans le cas contraire, les villes ajoutées ont joué un rôle dans l'histoire arménienne).

Enfin, cette édition est enrichie de plusieurs QR codes qui permettent d'accéder à des vidéos qui complètent les textes.

Maxime K. Yevadian, PhD

Chercheur associé au laboratoire CNRS d'HiSoMA,
UMR 5189 (Lyon)



▲
Page de titre du livret de l'opéra intitulé *L'Armeno* de Giorgio Maria Rapparini créé à Düsseldorf en 1698. Un opéra avec ce titre témoigne de la présence des négociants et, plus généralement, des élites arméniennes comme le patriote Israël Ori, dans les cours des souverains européens.

► Précisions terminologiques

La région du Haut-Karabagh détachée de l'Arménie en 1921 comprend :

- l'Artsakh (Karabagh),
- la région de Kalbajar,
- la région de Latchine (Kashatagh), et
- le Siounik oriental jusqu'au fleuve Araxe.

Une petite partie de ce territoire reçoit le statut de région autonome (oblast) du Haut-Karabagh, et se nomme en russe Nagorny Karabagh (Нагорный Карабах). Le **Haut-Karabagh** est ainsi nommé en opposition à la plaine du Karabagh dont les populations arméniennes ont été massacrées ou expulsées. Le 2 septembre 1991, ce territoire proclame son indépendance de l'URSS, comme de l'Azerbaïdjan, en prenant le nom de République du Haut-Karabagh. Ce processus est conforme à la loi sur les sécessions du 3 avril 1990 qui définit les conditions de sécession de l'URSS. Par référendum, cet État non reconnu prend le nom de République d'Artsakh le 20 février 2017. Dans les pages qui suivent nous utiliserons le terme de Haut-Karabagh pour désigner cet espace.

Le 28 mai 1918, les Tatares ou Turcs du Caucase fondent leur premier État au moment de l'effondrement de l'empire tsariste. Inspirés par les Jeunes Turcs du Comité Union et Progrès, ils le nomment République démocratique d'Azerbaïdjan. Ce nom, correspondant depuis l'Antiquité à une province de l'Iran (Atropatène) située sur la rive sud de l'Araxe. Le terme d'Atropatène est issu du nom d'Atropatès, gouverneur achéménide rallié à Alexandre III le Grand et chargé de gouverner la Médie, région au sud de l'Araxe. En arménien, cette région se nomme toujours Atrpatakan (Ատրպատական) et a été traduit en pehlvi, arabe, persan, puis dans les langues européennes sous la forme d'Aderbajian (iranien). Son utilisation pour dénommer la région au nord de l'Araxe, et à l'est de la Koura, le Chirvan historique, est l'objet de tensions entre les deux États. Ce n'est qu'en 1936 que les autorités communistes ont décidé d'unifier la terminologie en donnant aux habitants de l'Azerbaïdjan le nom d'Azéris (ou Azerbaïdjanais).

Dans les pages qui suivent nous utiliserons le terme d'**Azerbaïdjan** à partir de 1918 et d'**Azéris** ou **Azerbaïdjanais** à partir de 1936 et auparavant celui de Turcs du Caucase.

► Géographie générale

Le destin d'une civilisation est lié à son environnement physique, qui en détermine les potentialités via le climat, les voies de communication, la nature des sols, etc. Le plateau arménien est une véritable « île de montagnes » à une altitude moyenne de 1500 mètres. Il domine les plateaux voisins (iranien et anatolien) ainsi que les plaines mésopotamienne et eurasiatique. Au fil des siècles, il a protégé et servi ainsi régulièrement de refuge à ses habitants ; tantôt indépendant, tantôt annexé par des empires limitrophes soucieux de le contrôler.

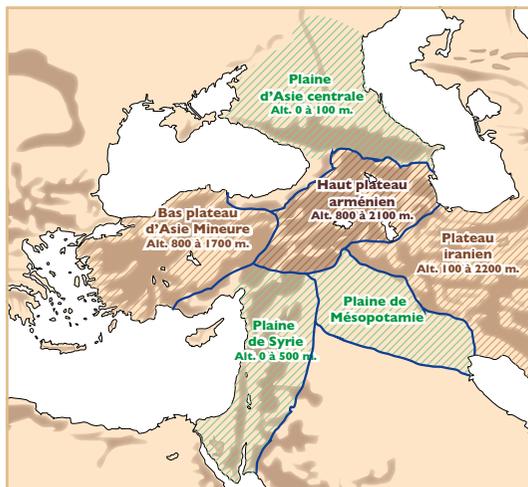
Les massifs montagneux

Situé en zone tempérée, et d'une superficie d'environ 400 000 km², le plateau arménien est délimité par plusieurs chaînes de montagnes :

- Au nord-est, la chaîne du Caucase avec ses sommets à 3 000 ou 4 000 mètres d'altitude l'isole des vastes plaines de la steppe eurasiatique.
- Au nord-ouest, les Alpes pontiques font écran par rapport à la mer Noire.
- Au sud enfin, l'arc du Taurus, prolongé en Iran par le Zagros, forme un balcon étagé donnant sur les plaines de Mésopotamie et de Syrie.

Le relief intérieur du plateau arménien est également constitué d'autres massifs au premier rang desquels le mont biblique de l'Ararat (le « Massis » qui culmine à 5165 mètres) et celui du petit Ararat (« P'okr Massis »).

Les grands ensembles géographiques du Moyen-Orient.



Le climat

Les barrières montagneuses empêchent à la fois l'entrée des brises marines des mers environnantes et celles des vents chauds du sud. Le climat est donc sec et continental, avec des étés brûlants et des hivers longs et froids. Les précipitations sont relativement faibles, mais on enregistre d'abondantes chutes de neige en hiver, dont la fonte, progressive selon l'altitude, alimente tout l'été rivières et nappes phréatiques, permettant l'irrigation des cultures. La meilleure illustration de ce climat est fournie par la déconvenue du général romain Lucullus lors de sa campagne militaire contre Tigrane II en Arménie (68 av. J.-C.) :

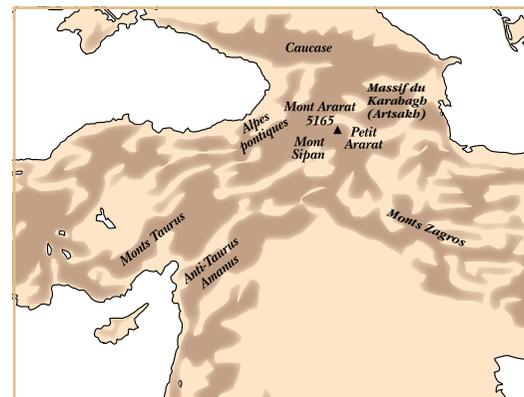
« Lucullus, animé par cette victoire [la bataille de Tigranocerte], et tout plein de confiance, songeait à pénétrer dans les hautes provinces pour consommer la ruine des Barbares [les Arméniens] ; mais tout à coup, par un changement de saison qu'on ne devait pas attendre à l'équinoxe d'automne (23 septembre 68), il survint un froid aussi rude que dans le cœur de l'hiver. Presque tous les jours, il tombait de la neige ; et, quand le temps devenait serein, on ne voyait plus

que glaces et frimas. Les chevaux ne pouvaient qu'à grand-peine trouver à boire dans les rivières, à cause du froid excessif qu'il faisait ; ils ne pouvaient non plus les traverser sans péril, parce que la glace, en rompant sous leurs pieds, leur coupait, de ses tranchants, les nerfs et les jambes. Le pays, presque partout couvert de bois, n'avait que d'étroits sentiers où les soldats ne pouvaient marcher sans être trempés de neige ; les nuits, ils étaient aussi mal encore, parce qu'ils les passaient dans des lieux humides et fangeux. Aussi n'y avait-il que quelques jours qu'ils suivaient Lucullus depuis la bataille, lorsqu'ils commencèrent à refuser d'obéir. », Plutarque, *Vie de Lucullus*, XXXII, 1-3.

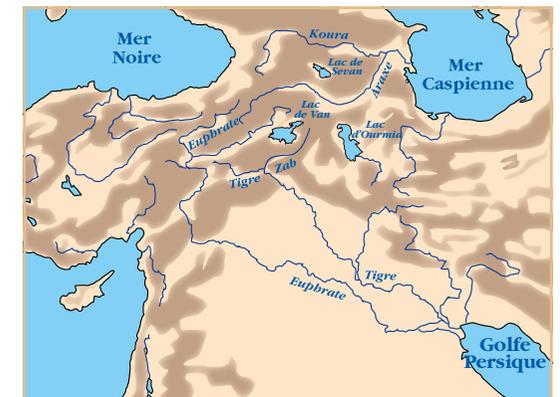
Le réseau hydrographique

Le plateau arménien donne naissance à trois grands fleuves, qui, ayant creusé des gorges souvent profondes et tortueuses, sont peu navigables :

- Le Tigre, qui sort rapidement du plateau pour rejoindre l'Euphrate.
- L'Euphrate, fleuve mythique du paradis, qui perce le Taurus avant de couler en Mésopotamie.



Les principaux massifs montagneux du Moyen-Orient.



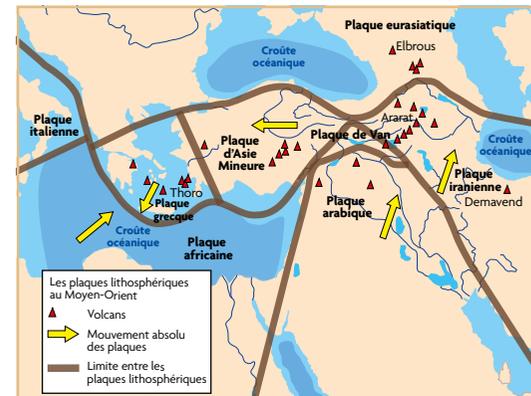
Les principaux fleuves et lacs du plateau arménien.



- L'Araxe, symbole du peuple arménien dès l'Antiquité. Le plateau abrite également trois grands lacs, tous 5 à 6 fois plus étendus que le lac Léman :
- Ourmia, le plus vaste, qui est aujourd'hui en cours d'assèchement.
- Van, le plus profond, qui comprend la fameuse île d'Aghtamar, avec son église sublime du X^e siècle.
- Sevan, le plus élevé, dont l'eau est douce, quoique saumâtre dans sa partie sud, avec son ensemble monastique du IX^e siècle dans ce qui est aujourd'hui une presque île.

La géologie

Le plateau arménien est traversé par la grande faille d'Asie Mineure, qui court de la mer de Marmara aux Alpes pontiques, d'Erzindjan à l'Ararat et au Siounik. Des dizaines de tremblements de terre sont attestés depuis la Haute Antiquité (VIII^e siècle av. J.-C.).



Carte des plaques lithosphériques du Moyen-Orient et de leur mouvement.

Dès l'origine, les habitants du plateau arménien ont été en contact direct avec les principales aires de civilisation du Moyen-Orient. Ils ont pu, selon les époques, en bénéficier, apporter leur contribution ou en subir les effets dévastateurs.

La naissance de l'agriculture

La vaste région du Moyen-Orient, dont le plateau arménien, a vu naître la culture des céréales (blé, orge) et l'élevage des animaux domestiques (chèvres, moutons).

Tous ces savoir-faire qui se sont par la suite diffusés vers le bassin méditerranéen et l'Europe ont permis également la sédentarisation des populations puis l'émergence d'une brillante civilisation dans la plaine mésopotamienne.

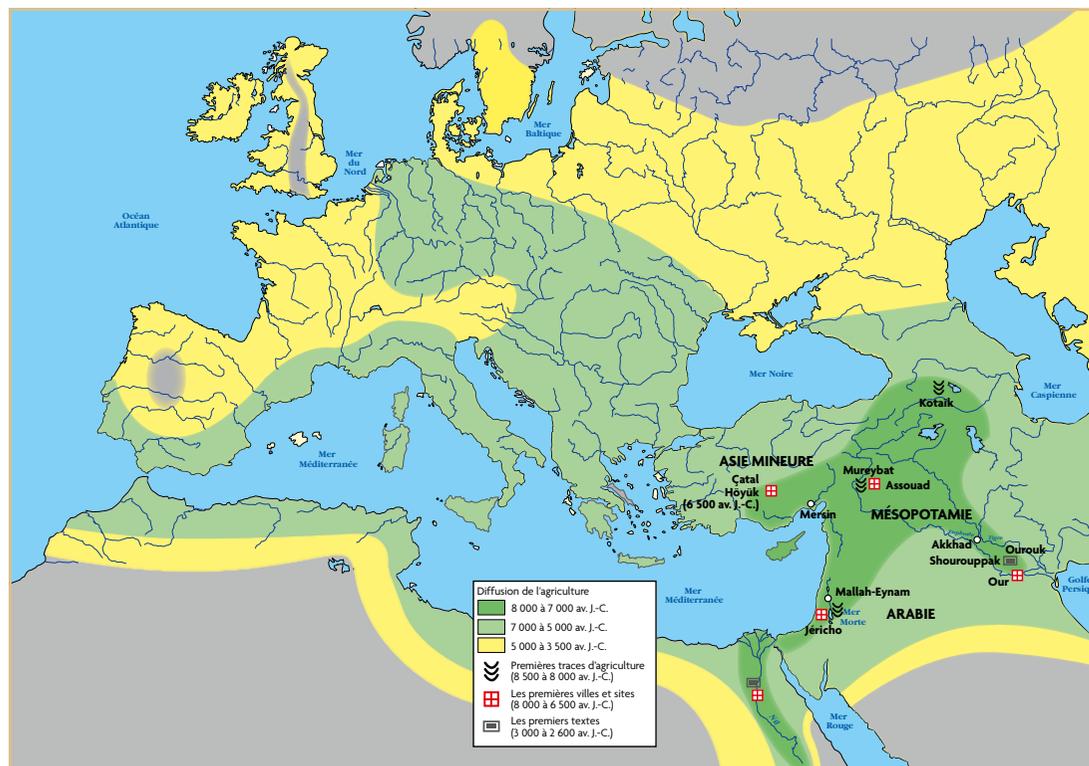
Les ressources

Côté agriculture, l'âpreté du climat est compensée par la fertilité des sols volcaniques et l'abondance des eaux, même en été. Les terres y sont donc cultivées depuis la plus Haute Antiquité, avec une production diversifiée : céréales, coton, tabac, légumes (haricots, lentilles, oignons, choux), soie (plaine de l'Ararat), riz (vallée de l'Araxe), fruits (melons, melons d'eau, raisin, pêches, poires, pommes, prunes,

cerises, figes, etc.). On ne saurait oublier la grenade, symbole de fertilité, et surtout l'abricot, dont le nom savant en latin est *Prunus armeniaca*, tous deux ont profondément marqué la culture arménienne. Enfin, le vin, de raisin ou parfois de grenade, semble avoir été mis au point dans la plaine de l'Ararat.

Côté minéraux, la présence de cuivre et d'étain a permis l'émergence précoce de l'âge du bronze, avec des sites comme celui de Metsamor. Il en est de même pour l'architecture, grâce à la qualité de roches volcaniques comme le tuf ou le basalte. Aujourd'hui encore, l'activité minière reste un secteur important de l'économie de la République d'Arménie.

Côté flore et faune, le massif montagneux arménien abrite de nombreuses espèces spécifique au plateau arménien. Une tradition d'élevage des animaux domestiques a de plus été longuement développée. Ainsi, la renommée de ses élevages était telle dans l'Antiquité qu'à l'époque achéménide elle versait un tribut annuel de 20 000 chevaux à la cour du roi de Perse.



Les contraintes de l'environnement

Deux caractéristiques de l'histoire arménienne découlent de son environnement :

- le cloisonnement des vallées de ce haut plateau a empêché l'émergence d'un État centralisateur fort.
- la proximité de grandes civilisations rivales a conduit chacune d'elles, à son apogée, à tenter de contrôler tout ou partie de cet espace, pour s'assurer un avantage décisif.

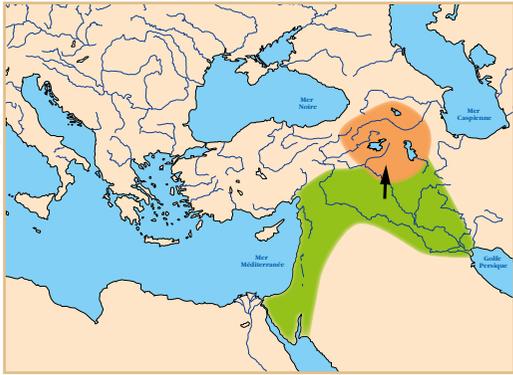
De ce fait, l'histoire arménienne est constituée de longues périodes d'occupation ou de partage ponctuées de trop courtes périodes d'autonomie ou d'indépendance. C'est ce qu'illustre l'ensemble de cartes de la page de droite ; il montre combien les différents empires de la Méditerranée, du Moyen-Orient et de la steppe eurasiatique s'y sont affrontés.

Les principaux apports de l'Arménie

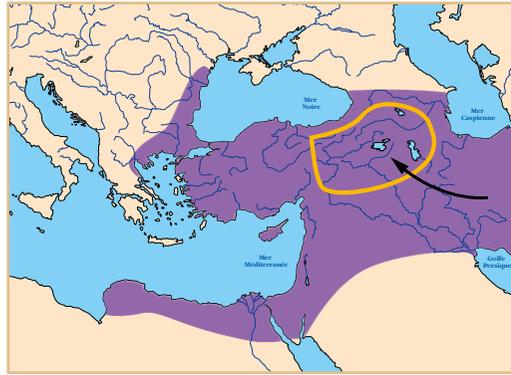
Malgré un environnement difficile, les Arméniens ont su tout au long de leur histoire tirer parti des ressources de leur pays et de sa position de carrefour. Parmi leurs réussites et leurs apports à la civilisation, on peut retenir :

- D'indéniables progrès entre le IV^e et le XIII^e siècle en matière d'architecture en pierre, avec un apogée au VII^e siècle. Ce savoir-faire spécifique s'est ensuite diffusé dans les mondes byzantin, musulman et latin, qui n'avaient pas ou plus à cette époque d'architecture constituée en pierre de taille.
- L'affirmation, puis la défense d'un christianisme original, généreux et puissant, ont permis de conserver des éléments essentiels du christianisme des origines dont une traduction originale de la Bible et les écrits de certains Pères de l'Église. Une partie des écrits d'Irénée de Lyon, par exemple, n'a été conservée qu'en arménien.
- Le développement de réseaux commerciaux transcontinentaux, que ce soit sur la route de la soie durant l'Antiquité et le début du Moyen Âge, ou entre les principaux empires des XVI^e et XVII^e siècles, a contribué au développement des échanges entre l'Orient et l'Occident.

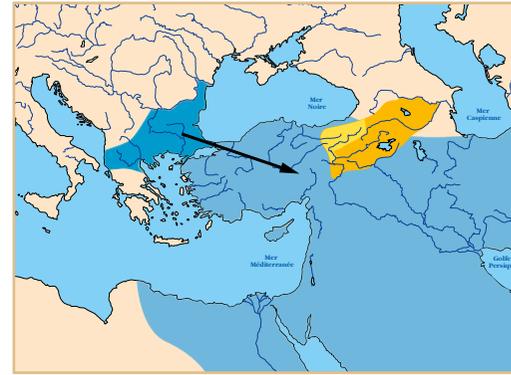




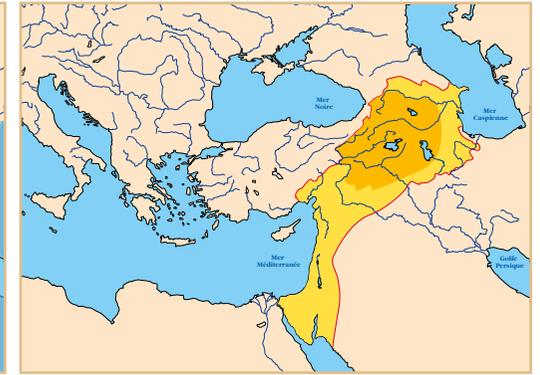
Ourartou face à l'Assyrie, **p. 11**



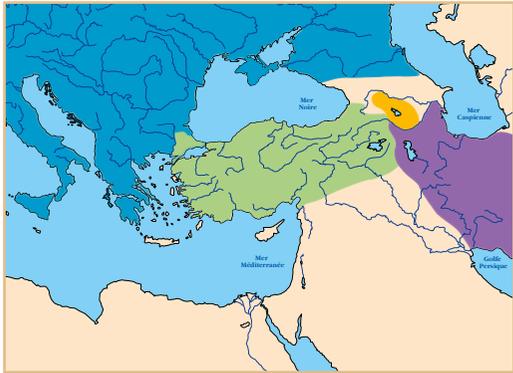
Satrapie de l'Empire achéménide, **p. 13**



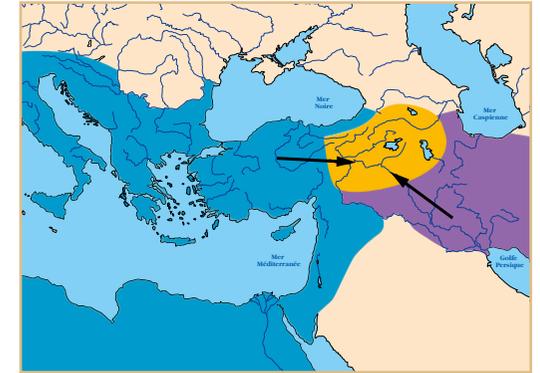
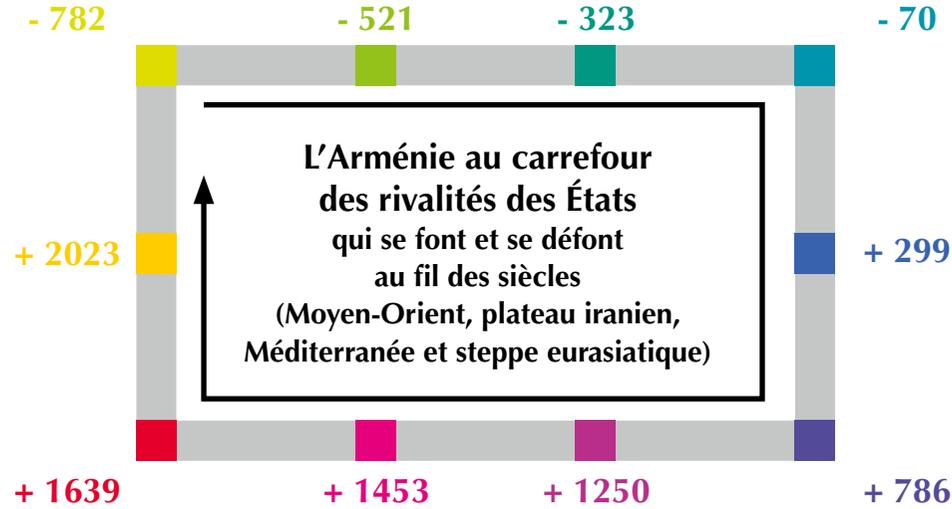
Sous l'influence d'Alexandre le Grand et de ses successeurs, **p. 15**



À l'apogée du règne de Tigrane II, **p. 17**

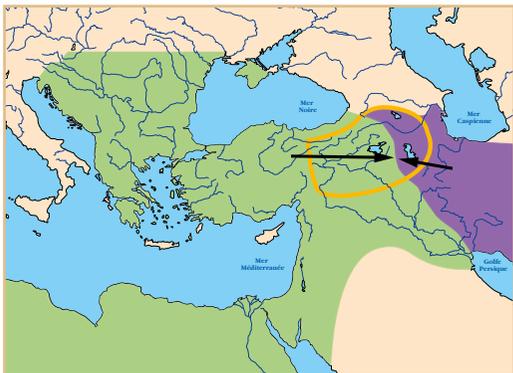


Actuellement sous de multiples influences, **p. 59**

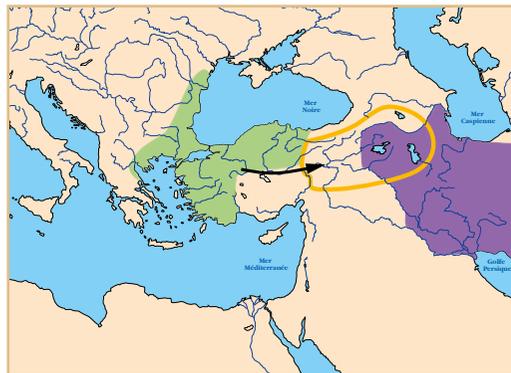


Entre Byzance et Perse sassanide, **p. 23**

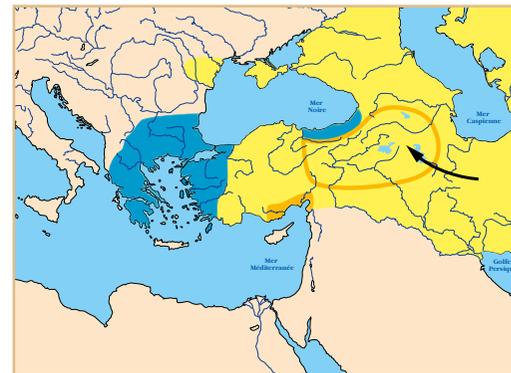
Partagée entre Empires ottoman et perse, **p. 35**



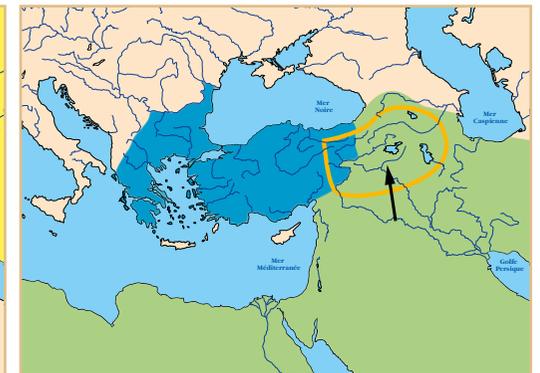
À la chute de Constantinople, **p. 33**



Sous la domination mongole, **p. 31**



Face au raz-de-marée de la conquête musulmane, **p. 27**



► 782 avant J.-C. : Fondation de la forteresse d'Erebouni

Un royaume appelé Ourartou s'est progressivement constitué sur le plateau arménien entre le XIII^e et le IX^e siècle avant J.-C., en agrégeant les clans et les principautés locales.

Ainsi, alors que le roi d'Assyrie Téglath-Phalasar I^{er} (1116-1090), faisant campagne dans cette région en 1113 av. J.-C., avait affronté 23 « rois de Naïri », son successeur Salmanasar III (860-825), lors de sa première campagne, envahit un royaume unifié, bien structuré et militairement puissant, dirigé par le roi Aramé.

Les Ourartéens, qui se nommaient eux-mêmes « Biaini », ont organisé le premier État centralisé ayant existé sur le plateau, que l'on peut désigner comme royaume de Van. L'âge d'or de ce royaume se situe entre 825 et 714 av. J.-C., sous les règnes des rois Sardouri I^{er}, Ménoua, Arguichti I^{er}, Sardouri II et Rusa I^{er}. Les Ourartéens ont développé une civilisation brillante et raffinée, étonnamment avancée dans de nombreux domaines tels que l'architecture avec les premiers temples de type basilical en pierre (Mussassir, 810 av. J.-C.), l'agriculture, avec la mise au point de techniques sophistiquées d'irrigation (quanat), et l'artisanat (par exemple, fabrication et utilisation de jarres en terre cuite de plusieurs centaines de litres). Leur religion était un polythéisme dont le dieu principal se nommait Khaldi.

Leurs premières inscriptions, au IX^e siècle av. J.-C., sont rédigées en assyrien et dans le style de la cour d'Assyrie, mais rapidement les textes toujours en

écriture cunéiforme sont écrits en langue ourartéenne, sur toutes sortes de supports : pierre, argile, métal ou matériaux périssables (papyrus, cuir, etc.). Il existe également un système d'écriture hiéroglyphiques qui ne sont pas encore déchiffrés. Les inscriptions ourartéennes mentionnent essentiellement les campagnes militaires (villes conquises, prisonniers, tributs), les constructions de forteresses mais aussi la réalisation de systèmes d'irrigation.

Cette langue est déchiffrée et l'inscription ourartéenne la plus longue, gravée sur la roche de la forteresse de Van, est connue sous le nom d'*Annales du règne d'Arguichti I^{er}* (785 à 766 av. J.-C.). Elle mentionne, entre autres, la fondation de la ville d'Erebouni (future Erevan), la troisième de son règne, en 782 av. J.-C.¹

Une partie importante de l'histoire de ce royaume est l'état de guerre permanent contre l'Assyrie, la grande puissance du sud, qui tente des campagnes régulières contre lui. Les deux États ne cessent de s'opposer tout au long de leur histoire, soit frontalement, soit à travers leurs alliés respectifs. Les inscriptions permettent de déceler des différences culturelles significatives, par exemple en ce qui concerne le respect de la personne humaine. Le roi d'Assyrie, Sargon II, lors de sa campagne de 714

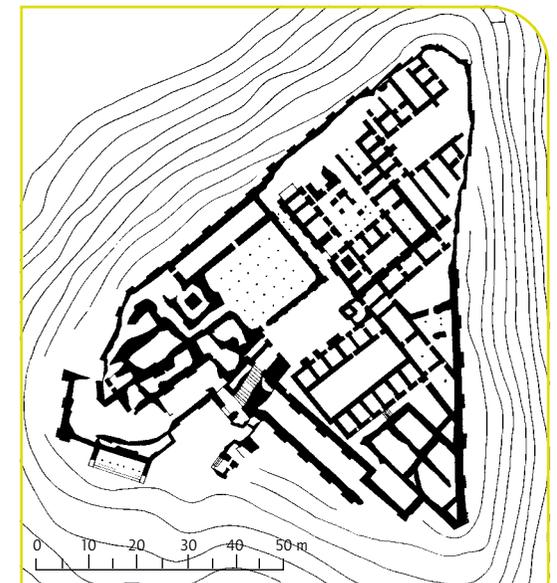
av. J.-C., explique à propos des soldats ourartéens : « *comme des agneaux, je les égorgeais, je tranchais leur tête*². » Les rois ourartéens, dans la tradition mésopotamienne, accordaient une réelle valeur à la personne de chacun de leurs sujets. Quant à leurs ennemis, leurs façons d'agir étaient plus modérées. Ainsi, dans une inscription gravée sur un mur de la citadelle de Van, Sardouri I^{er} (840/32 à 830/25 av. J.-C.) se présente comme suit :

« Une inscription de Sardouri, fils de Loutipri, roi, roi superbe, roi puissant, roi de l'univers, roi de la terre de Naïri, roi qui n'a pas d'égal, Bon pasteur³, qui ne craint pas le combat, roi qui a abaissé ceux qui ne voulaient pas se soumettre à son autorité⁴ [...] ».



►
Inscription dédicatoire de la fondation d'Erebouni par Arguichti I^{er}, fils de Ménoua, basalte, 782 av. J.-C., écrite en caractères cunéiformes, traduction :
« *Par la grandeur khaldienne, Arguichti, fils de Ménoua, a construit cette forteresse imposante. Je l'ai nommée Erebouni, pour la gloire des pays de Biaina et pour l'épouvante des ennemis. Arguichti dit : L'emplacement était désert ; j'y ai entrepris de grands travaux. Par la grandeur khaldienne, Arguichti, fils de Ménoua, (est) un roi puissant, roi de Biaina, maître de la ville de Tushpa.* »

Plan de la forteresse d'Erebouni, aux VIII^e-VII^e siècles av. J.-C.





-900

0

1000

2023

► 521 avant J.-C. : Avènement de Darius I^{er}

Le déclin et la chute du royaume d'Ourartou dans la seconde partie du VII^e siècle avant J.-C. sont mal connus. Il en va de même pour la brève période de domination du plateau arménien par les Mèdes, à partir de 585¹. Vers 550 avant J.-C., le prince iranien Cyrus II dit le Grand (559-530) s'éleva contre le roi mède, Astyage, et parvint, en quelques années, à conquérir tout son royaume².

Durant la guerre qui oppose les Mèdes aux Perses, le roi d'Arménie cesse de payer un tribut au Mède Astyage et se montre favorable à Cyrus II. Néanmoins, après sa victoire, l'Iranien vient prendre possession de l'Arménie et en chasse le roi. Il faut toute l'habileté du fils de celui-ci, le prince Tigrane, pour sauver son trône et l'intégrité du royaume³.

À la mort du fils de Cyrus II, Cambyse II (529-522), il y a un soulèvement dans tout l'empire achéménide, y compris en Arménie, dont les dirigeants tentent de recouvrer l'indépendance. Le roi Darius I^{er} (522-486), qui prend le pouvoir dans ce contexte, écrase progressivement toutes les rébellions. Contre l'Arménie, il doit organiser cinq campagnes militaires. L'un de ses généraux, celui qui soumet finalement l'Arménie, est Dadarshi, un Arménien, le seul des 8 généraux de Darius à n'être ni Iranien, ni Mède⁴. C'est la première fois que les mots « Arménie » et « Arménien » apparaissent dans les textes connus...

À Babylone, la population, qui s'est également révoltée, a pris pour roi un certain Araxa. C'est le dernier roi de la Babylonie indépendante. Darius, dans la longue inscription qu'il fait graver sur la roche de

Délégation arménienne, escalier des peuples, Apadana de Persépolis, VI^e siècle.



Behistun, précise, dans la version en vieux-perse, qui il était : « Araxa, un Arménien, fils d'Haldita ». Ainsi, ce premier Arménien connu par son nom, et désigné comme tel, est le fils d'un homme dont le nom est le même que celui du dieu principal des Ourartéens – et probablement Ourartéen lui-même, comme le précise la version akkadienne. Il y a là une des preuves les plus fortes du lien de filiation entre les Ourartéens et les Arméniens. Darius précise même qu'il met à mort Araxa et ses fidèles le 27 novembre 521⁵.

Le plateau arménien est divisé par les Perses en deux satrapies, les XIII^e et XVIII^e, généralement attribuées au fils aîné du Roi des rois. Dans le sud de la XIII^e satrapie, passe la route royale qui relie Sardes à Suse, une voie de communication majeure de l'empire. Ainsi, Darius III Codoman (336-330) a dirigé durant plusieurs années les deux satrapies arméniennes⁶ lorsqu'il parvient au pouvoir et doit affronter les armées d'Alexandre le Grand, ce qui explique qu'à Gaugamèles (331)⁷ pas moins de 40 000 fantassins et 7 000 cavaliers d'Arménie se battent à ses côtés. Les deux siècles de domination achéménide (521-330 av. J.-C.) sont une période de grande prospérité. L'agriculture irriguée de l'époque ourartéenne est reprise, de même que les artisanats de la métallurgie et du textile. L'élevage se développe également, notamment celui des chevaux, dont l'Arménie devient un centre majeur dans le monde iranien. Ainsi, les Arméniens sont représentés à Persépolis amenant

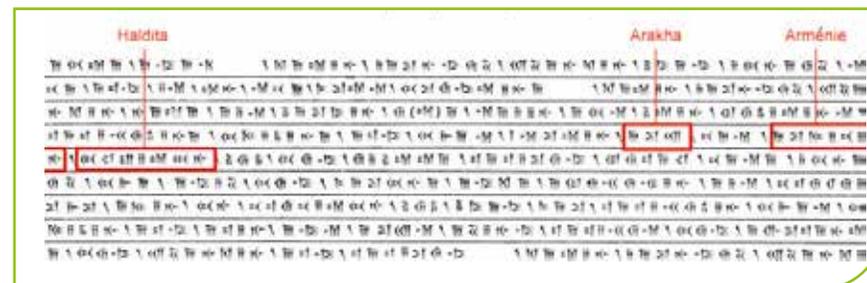
L'Arménien Araxa représenté enchaîné par Darius I^{er}, sur le bas-relief de Behistun.



► Tapis de Pazyryk IV^e ou V^e siècle.

comme tribut au Roi des rois des vases en bronze et des chevaux et le géographe grec Strabon affirme qu'ils livraient 20 000 poulains comme tribut annuel⁸. Un des apports principaux de cette période est le perfectionnement de l'artisanat du tapis, dont le plus bel exemple a été découvert dans une tombe royale à Pazyryk (Monts Altaï, Sibérie). Certains motifs de ce tapis exceptionnel, tant par la finesse de son tissage que par la variété de ses couleurs, ne se rencontrent que dans l'art ourartéen.

► Détails de l'inscription cunéiforme de Behistun mentionnant l'Arménien Araxa et sa filiation (colonne 3, lignes 75-83).





▶ 323 avant J.-C. : Mort d'Alexandre le Grand

Le roi de Macédoine Alexandre III se lance dans la conquête de l'Empire achéménide qui avait décliné durant tout le IV^e siècle av. J.-C. Les Arméniens restent, jusqu'à la bataille décisive de Gaugamèles, de fidèles sujets des Achéménides. La mort d'Alexandre, en 323 av. J.-C. à Babylone, amène bientôt l'éclatement de l'empire. Dans la partie orientale de celui-ci, deux grandes dynasties s'affirment, vers 280 : les Lagides en Égypte, les Séleucides en Syrie, Mésopotamie et Asie Mineure méridionale. La Syrie demeure une pomme de discorde entre eux.

La Macédoine faisant partie de l'Empire achéménide (III^e satrapie), Alexandre III de Macédoine pouvait prétendre à la couronne du Roi des rois. Son père ayant soumis les principales cités de la Grèce continentale lors de la bataille de Chéronée (338 av. J.-C.), les Macédoniens reprennent, à leur compte, le vieil antagonisme gréco-perse.

À l'âge de 20 ans, après avoir affermi son pouvoir, Alexandre se lance à la conquête de l'Empire achéménide. Il fit traverser le Bosphore à une armée d'une quarantaine de milliers d'hommes. Bientôt, après une série de victoires contre les armées achéménides, notamment celles du Granique (mai 334) et d'Issos (1^{er} novembre 333), les Gréco-Macédoniens dominèrent toute la partie occidentale de l'empire (Asie-Mineure, Syrie et Égypte). L'ultime tentative de résistance de Darius III (336-330), à Gaugamèles (ou Arbèles), le 1^{er} octobre 331, est un échec. Son vainqueur, nouveau roi de l'Asie, poursuit sa chevauchée à travers la Mésopotamie, par Suse et Persépolis, qu'il fait incendier, jusqu'aux limites de l'Inde.

Alexandre ne cherche pas à conquérir le plateau arménien ; il envoie seulement, d'après le géographe grec Strabon, un corps expéditionnaire dirigé par le général Mémon, avec pour objectif de contrôler ses mines d'or¹. Ces troupes sont vaincues par les Arméniens qui se trouvent, dès lors, libres de toute tutelle étrangère, gouvernés par des rois de la lignée des Orondites².

Après la mort d'Alexandre (11 juin 323), ses généraux, les Diadoques, se livrent à de violentes guerres durant la fin du IV^e siècle jusqu'au partage d'Issos (301) lors duquel Ptolémée se voit confirmer sa possession de l'Égypte et Séleucos celle de l'Asie. Les successeurs de ce dernier, appelés les Séleucides, nommèrent des gouverneurs qui n'avaient aucun pouvoir sur le haut plateau³, où deux royaumes arméniens se développent. Le premier, la Sophène, de part et d'autre de l'Euphrate, avec Samosate pour

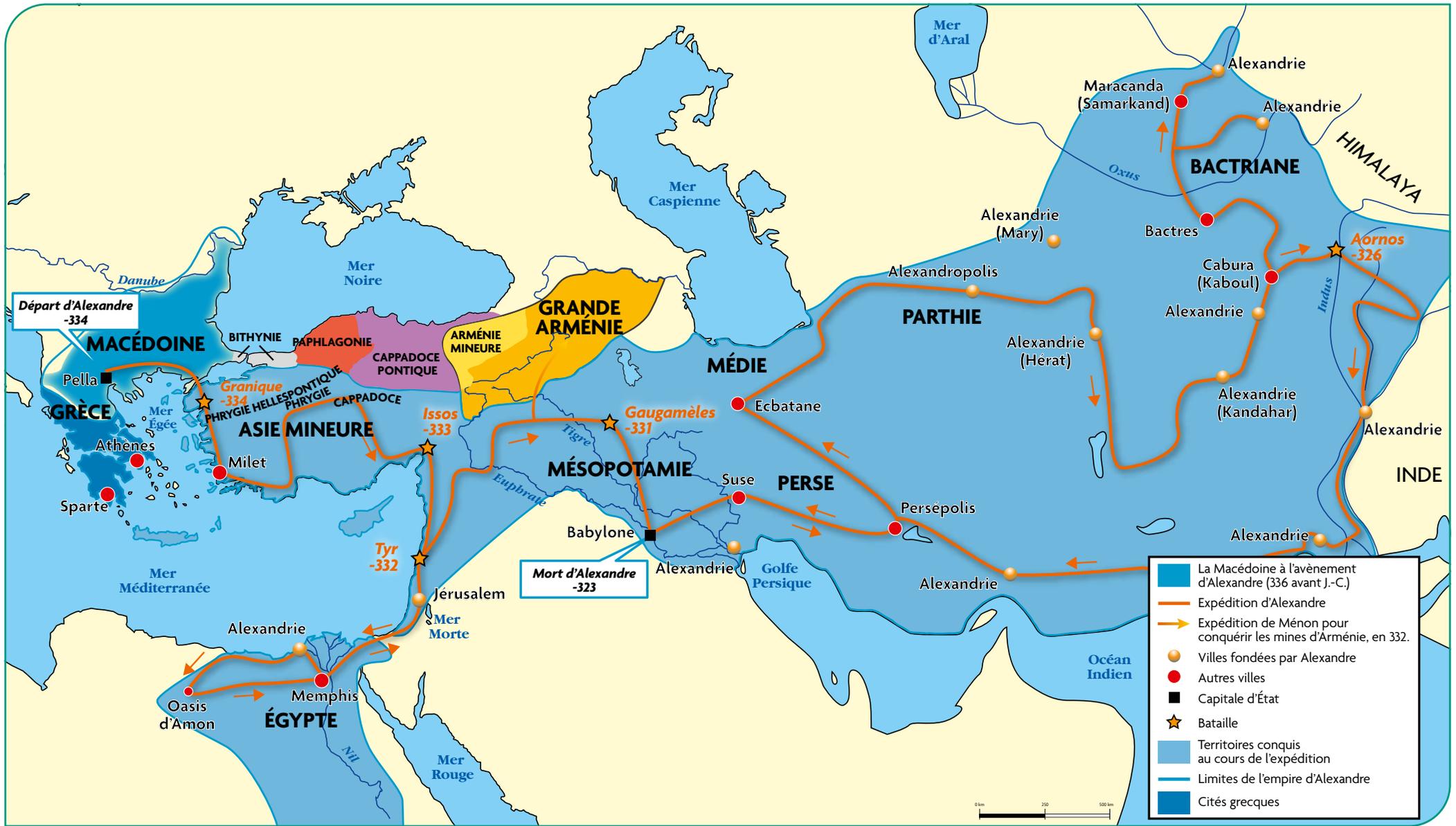


▶
Tétradrachme
d'argent
d'Alexandre
le Grand.

capitale⁴, le second, la Grande-Arménie, sur le haut plateau, dont la capitale était Armavir, l'ancienne cité ourartéenne d'Arguichtikhilini. Par moments, selon le sort des armes, les Séleucides dominent certaines parties du sud du pays ; ils y fondent, ou refondent, des cités hellénistiques, notamment Epiphaneia du Tigre, Artemita en Thopitide ou Philadelphiea⁵.

L'Arménie demeure largement indépendante entre 301 et 189 av. J.-C., sous la suzeraineté théorique du souverain séleucide. C'est également à cette époque que la dynastie iranienne des Parthes (250 av. environ à 224 ap. J.-C.) prend son essor, contestant la domination des Séleucides.

◀
Statuette d'Aphrodite, assimilée à Anahit. Découverte lors des fouilles d'Armavir, elle date du II^e ou du I^{er} siècle av. J.-C. et témoigne de l'importation régulière d'objets sacrés grecs.



- La Macédoine à l'avènement d'Alexandre (336 avant J.-C.)
- Expédition d'Alexandre
- Expédition de Ménon pour conquérir les mines d'Arménie, en 332.
- Villes fondées par Alexandre
- Autres villes
- Capitale d'État
- Bataille
- Territoires conquis au cours de l'expédition
- Limites de l'empire d'Alexandre
- Cités grecques



▶ 70 avant J.-C. : Apogée du règne de Tigrane II

Après la défaite du roi séleucide, Antiochos III, contre les Romains, à Magnésie (189), trois États arméniens (Sophène, Petite-Arménie, Grande-Arménie) prennent leur indépendance. Artaxias I^{er} fonde, avec l'appui des Romains, une dynastie nouvelle : celle des Artaxiades¹.

Au début du I^{er} siècle av. J.-C., les Séleucides sont réduits à régner sur la Syrie, tandis que deux nouvelles puissances s'affrontent : à l'ouest, Rome, à l'est, la dynastie parthe. Le petit-fils d'Artaxias I^{er}, Tigrane II (95-55 av. J.-C.), est monté sur le trône à l'âge de quarante ans après avoir été otage à la cour parthe, suite à une défaite face à cet État ; il amènera sa lignée et le royaume de Grande-Arménie au sommet de leur puissance.

La base de sa politique est de circonscrire la puissance parthe, le principal ennemi extérieur de son royaume à ses yeux. Pour cela, il réalise l'unité politique du plateau arménien², créant un glacis protecteur au sud³. Il ira jusqu'à prendre le prestigieux titre de Roi des rois, vers 90, à la mort du souverain parthe Mithridate II (121-91 av. J.-C.)⁴, dominant le Moyen-Orient et disputant l'*hegemonia* à Rome. Il fonde une nouvelle capitale, Tigranocerte, dans le sud de son royaume héréditaire, cité dont la localisation pose question⁵, ainsi que trois autres villes portant son nom - dont une en Artsakh (Haut-Karabagh).



Le trône du royaume de Syrie étant vacant, les habitants des cités proposent librement la couronne - fait exceptionnel - à Tigrane II. Régnant sur Antioche et les débouchés méditerranéens des routes de la soie, il contribue à ouvrir la « route des steppes », établissant des relations directes entre l'Arménie et l'Extrême-Orient, pour le commerce au long cours (épices de l'Inde et soie de Chine)⁶. Il ouvre, enfin, l'Arménie à l'hellénisme, comme en témoignent les théâtres et bains dans les villes arméniennes, afin de la faire bénéficier de l'avance de la culture grecque. Cette puissance montante leur semblant désormais menaçante, les Romains l'attaquent, sans déclaration de guerre, et le général Lucullus remporte une bataille décisive devant la nouvelle capitale, Tigranocerte, le 6 octobre 69. Pourtant, une guérilla persistante et la rébellion de ses troupes entravent sa progression jusqu'à son rappel à Rome et Tigrane entre ensuite en négociation avec son successeur, Pompée (66), pour se soumettre. Le récit qu'en fait l'historien grec Dion Cassius témoigne de la grandeur de ce souverain : bien qu'ayant dominé tout le Moyen-Orient, il accepte de s'humilier face à un simple général romain pour sauver son pays :

« D'un autre côté, Pompée, ayant franchi l'Araxe, s'était avancé jusque sous les murs d'Artaxata, malgré les démarches de Tigrane, qui, dans cette extrémité, lui abandonna la ville et se rendit volontairement dans son camp ; mais, afin de lui inspirer tout à la fois du respect et de la pitié, il prit soin que tout, dans son extérieur, tint le milieu entre son ancienne dignité et son abaissement présent. Il se dépouilla donc de sa tunique barrée de raies blanches et de son manteau qui était tout de pourpre ; mais il garda sa tiare et la

◀ Diadème royal, or martelé et repoussé, I^{er} siècle av. J.-C., découvert sur le site de l'antique capitale d'Arménie, Artaxata.



▲ Tétradrachme de Tigrane II (95-55) avec, au revers, la légende en grec « Tigrane, Roi des rois ».

bandelette qui y était attachée. Pompée envoya au-devant de lui un licteur chargé de le faire descendre de cheval ; car Tigrane, suivant la coutume de son pays, se disposait à pénétrer à cheval dans les retranchements des Romains. Mais lorsqu'il y fut entré à pied, lorsqu'il eut déposé son diadème, qu'il se fut prosterné et eut adoré Pompée, ce général, ému de compassion devant un tel spectacle, s'élança vers lui, le releva, ceignit son front du bandeau royal, le fit asseoir à ses côtés et le consola, en lui disant, entre autres choses, qu'il n'avait point perdu son royaume d'Arménie, mais gagné l'amitié des Romains. Après avoir ranimé son courage par ces paroles, il l'invita à souper⁷. »

Ce geste, d'une immense portée, sauve son royaume de la provincialisation. Il obtient même le titre d'*ami et allié du peuple romain* : le destin de l'Arménie devait être dès lors lié à celui de Rome. Mais, face aux pillages des armées romaines, ses souverains sont ensuite obligés de s'allier aux Parthes.



-900

0

1000

2023

► 50 : Routes de la soie et mission des apôtres Thomas et Barthélemy

Il y eut trois routes principales de la soie, ou plutôt groupes de routes :

La route centrale (en bleu sur la carte) est la plus connue. Il s'agit d'une route terrestre transcontinentale qui traversait les hautes montagnes du Pamir par des cols de haute altitude, dont deux à plus de 4 000 mètres. Cet itinéraire obligeait à transférer les marchandises sur des bêtes capables de monter aussi haut en portant de lourdes charges. Il faisait aussi du royaume parthe un intermédiaire obligé entre la Chine et le littoral méditerranéen. Il fut coupé au moment de la conquête des peuples nomades, les Yué-Tché du Pamir, vers 20 de notre ère, puis par leurs successeurs, les Koushans.

Il y avait ensuite **la route maritime** (en violet) qui partait du littoral chinois, contournait l'Inde, puis traversait la mer Rouge jusqu'à Alexandrie d'Égypte. À partir du deuxième siècle av. J.-C., cette route fut maîtrisée par les Grecs d'un côté, les Indiens puis les Chinois de l'autre. Elle était soumise aux vents de la mousson qui, seuls, permettaient la navigation et elle présentait des risques permanents et importants : naufrage pour les embarcations, pourriture pour les marchandises périssables¹.

La route septentrionale (en rouge) enfin, appelée « route des steppes », passait par le nord de la Caspienne. Ouverte durant les mois d'hiver, elle débouchait en Grande-Arménie. Elle permettait d'accéder directement aux marchés de la capitale arménienne, Artaxata, qui était un important carrefour d'échange². Elle était surtout la seule à être aisément praticable, puisque aucun col n'est à une altitude supérieure à 1 500 mètres. Cette route dut drainer, par conséquent, une part tout à fait notable du commerce entre Chine et bassin méditerranéen. Durant l'hiver, le sol gelé formait un terrain praticable, et les cours d'eau offraient des sentiers sûrs alors que, durant l'été, le dégel rendait cet itinéraire impraticable. Les caravanes devaient

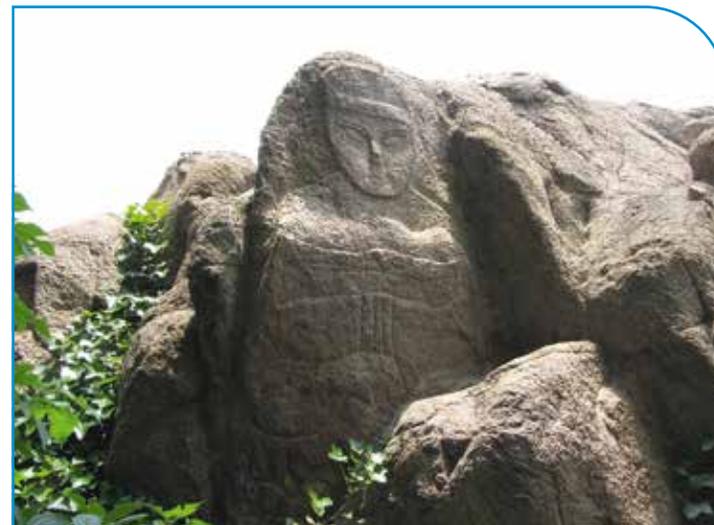
donc arriver en Arménie avant le dégel.

C'est dans ce contexte que l'on peut comprendre un passage important du géographe grec Strabon, contemporain de l'empereur Auguste, qui, jusqu'à présent, n'a pas été expliqué de manière satisfaisante :

« Dans les provinces les plus septentrionales de l'Arménie, il tombe une énorme quantité de neige, par suite, apparemment, du voisinage de la chaîne du Caucase, de l'Ibérie et de la Colchide, et il n'est pas rare, à ce qu'on assure, que des caravanes entières y soient surprises dans les cols ou défilés des montagnes par de véritables avalanches de neige sous lesquelles elles demeurent ensevelies. Seulement, en prévision de ce danger, tous les voyageurs ont soin, dit-on, de se munir de longs bâtons [qu'] ils n'auraient, en cas d'accident, qu'à hausser au niveau des couches supérieures de neige pour donner accès à l'air respirable et pour avertir ceux qui viendraient à passer après eux, lesquels ne manqueraient pas de leur venir en aide et de leur sauver la vie en les retirant de dessous l'avalanche³. »

Les régions septentrionales du plateau arménien sont particulièrement sujettes à des avalanches au moment des premières chutes de neige, ou de leur fonte à la fin de l'hiver. Ce passage doit sans doute se rapporter à des caravanes venues d'Asie centrale et de Chine, et arrivées tardivement sur le plateau arménien, au début du printemps.

Les apôtres Thomas et Barthélemy ont reçu la mission d'évangéliser le monde parthe et l'Arménie. Ils se sont séparés quand ils ont compris que la route



▲
L'apôtre Thomas, le compagnon de Barthélemy, représenté sur la frise de Kon Wang Shan (Chine), 70 env.

centrale était coupée par les Koushans. Thomas part vers le sud pour emprunter la route maritime vers l'Inde, puis la Chine. Barthélemy, lui, doit chercher à contourner l'obstacle des Koushans en empruntant la route du nord (cf. encadré ci-contre). Il passe par l'Arménie où son action évangélistique auprès des communautés hébraïques puis auprès des Arméniens lui permet de fonder l'Église apostolique arménienne⁴. Il est probablement mis à mort à Albanopolis, une ville située au sud de la chaîne du Caucase⁵. En effet, cette place est l'une des dernières étapes avant de contourner le Caucase par le sud, dans la plaine littorale de la Caspienne. C'est probablement là qu'il est martyrisé, alors qu'il envisage de s'engager plus avant sur la route des steppes.

Les principales routes de la soie partent de la ville chinoise de Chang'an (Xi'an)... Sur tout le territoire de la Chine des Han, les routes terrestres sont ponctuées de relais, tous les quinze à vingt kilomètres.



▶ 77 : Tiridate I^{er} et consécration du temple de Garni

Après la défaite de Tigrane II (69 av. J.-C.) face à Lucullus, le Moyen-Orient devient, durant plusieurs siècles, le théâtre d'une rivalité sans merci entre Romains et Parthes, le royaume de Grande-Arménie devenant l'objet d'un enjeu géopolitique. Au terme d'un siècle de déclin progressif de la dynastie artaxiade, l'Arménie passe, en 66 de notre ère, par le biais du traité de Rhandéïa (63)¹, aux mains de la dynastie des Parthes arsacides qui la dominent jusqu'en 428.

Le traité de Rhandéïa, conclu entre le général romain Corbulon et le roi des Parthes Vologèse, règle pour près de deux siècles la succession royale en Arménie. Selon ses termes, le roi d'Arménie doit être un souverain de la lignée des Arsacides (généralement un fils ou frère du Roi des rois au pouvoir chez les Parthes), mais sa nomination est soumise à une confirmation par l'empereur romain.

Le premier souverain arsacide à régner en Arménie est Tiridate I^{er}, le frère du roi Vologèse². En 66, ce prince obstiné (il participe à quatre campagnes infructueuses pour conquérir l'Arménie, entre 52 et 63) et magnanime, reçoit son diadème des mains de l'empereur Néron (54-68). Suétone, le biographe des douze premiers Césars (empereurs romains), rapporte en ces termes ce couronnement :

« On me reprocherait de ne pas citer, parmi les spectacles que Néron donna, l'entrée triomphale de Tiridate à Rome. Il avait été fixé par un édit le jour où il devait présenter ce roi d'Arménie : le temps étant couvert, il fit repousser la date. On rangea les Cohortes armées autour des temples du Forum ; Néron, en habit de triomphateur, siégeait devant les rostrales sur un fauteuil curule entouré d'enseignes et d'étendards. Le roi gravit d'abord un praticable en plan incliné et vint s'agenouiller aux pieds de Néron : celui-ci l'accueillit, le releva d'un geste de la main droite, l'embrassa, puis, à sa prière, lui enleva sa tiare et le couronna d'un diadème tandis qu'un homme de rang prétorien traduisait les paroles du roi à haute voix pour la foule, ensuite il l'accompagna au théâtre et le plaça à côté de lui³. »

Malgré cet affaiblissement du royaume de Grande-Arménie, ses représentants sont traités avec égards par les autorités romaines, comme le rapporte Suétone dans une anecdote riche de sens :

« Claude permit aux ambassadeurs germains de s'asseoir dans l'orchestre parce qu'il avait été frappé par la conduite simple et fière de ces barbares que

l'on avait installés dans les rangs du peuple et qui, découvrant les Parthes et les Arméniens assis au milieu des sénateurs, étaient allés d'eux-mêmes se placer auprès d'eux en proclamant qu'ils ne leur cédaient en rien, ni en courage ni en noblesse⁴. »

On en déduit que, de tous les peuples de la sphère d'influence romaine, les Arméniens sont les seuls, avec les ambassadeurs de la plus grande puissance extérieure de l'époque, le royaume parthe, à être traités à l'égal des sénateurs.

De retour en Grande-Arménie, Tiridate I^{er} passe la fin de son règne à réorganiser son royaume. Il fait reconstruire Artaxata⁵, qui a été prise et brûlée par Corbulon en 58. Ensuite, pendant la « onzième année de [s]on règne », il embellit la forteresse de Garni pour en faire la résidence d'été de la famille royale⁶. Le site comporte des thermes, un palais, et surtout un temple de type hellénistique, quoique construit totalement en pierre, qui domine le promontoire où la forteresse est sise.

Temple de Garni consacré, en 77, par le roi Tiridate I^{er}.





Statue de marbre identifiée par Salomon Reinach comme représentant le roi de Grande-Arménie, Tiridate I^{er}, lors de sa venue à Rome, en 66 de notre ère.

Inscription dédicatoire de la forteresse de Garni, écrite en grec, et débutant par ces termes : « Tiridate le Grand, roi de Grande-Arménie ».



▶ 299 : Traité de Nisibe, affirmation du christianisme en Arménie

La période arsacide de l'histoire arménienne (66-428) est marquée par une rupture décisive : l'adoption du christianisme comme religion d'État (vers 295), un siècle avant l'Empire romain (392). Après l'évangélisation de l'Arménie par les apôtres Barthélemy et Thaddée, la prédication de saint Grégoire l'Illuminateur amène la conversion du roi Tiridate III et de tout son peuple.

L'historien grec, Sozomène, rapporte (vers 402) l'événement en ces termes :

« Je me suis enquis et j'ai appris qu'antérieurement [au règne de Constantin I^{er}] les Arméniens professaient le christianisme. On raconte, en effet, que Tiridate était à la tête de son peuple et qu'à la suite d'un prodige divin concernant sa famille, il devint chrétien et ordonna par un édit que tous ses sujets embrassent la même religion¹. »

La conversion de Tiridate III et son baptême par Grégoire ont marqué le début de l'illumination de tout un peuple, le peuple d'Arménie. Le christianisme devient en effet la clé de voûte de l'édifice spirituel, culturel et politique arménien. La religion chrétienne, loin d'être un moyen d'assimilation, est le plus sûr garant de la survie de ce peuple.

« C'est grâce à l'Église que, tout en devant céder à la force, tout en devant fléchir sous le poids d'une destinée sans pareille, elle pourra au moins sauver de ce naufrage l'essentiel, c'est-à-dire les éléments de sa régénération². »

Cette décision fut particulièrement courageuse de la part de Tiridate III, à une époque où aucun État n'est favorable au christianisme - l'Empire romain était païen, l'Iran mazdéen. Les conséquences s'en font immédiatement ressentir : le Roi des rois, Narsès II, envahit la Grande-Arménie pour la forcer à revenir au paganisme³. Cette invasion, après une première victoire, se solde par un échec du fait du soutien des empereurs romains, Dioclétien et Galère (296-299), qui seront, pourtant les pires persécuteurs du christianisme dans leur empire. Après cette victoire romaine, un traité est imposé à Narsès, le traité de Nisibe (299), qui amène un net recul de l'influence sassanide⁴, permettant ainsi à Tiridate III et Grégoire l'Illuminateur de christianiser la société arménienne. Grégoire met en place une Église indépendante, formant des diacres et des prêtres⁵, et consacrant les

évêques dont son peuple a besoin⁶. Avec le soutien royal, il construit également des dizaines d'églises, convenablement dotées, pour assurer le rayonnement de la nouvelle foi dans tout le pays⁷.

En 312, à la fin de la dernière période, extrêmement rude, de persécutions contre les chrétiens de l'Empire romain (« l'ère des martyrs » entre 303 et 311), l'empereur Maximin Daïa envahit l'Arménie pour la forcer, une deuxième fois, à revenir au paganisme⁸. L'échec de cette invasion est la preuve d'une christianisation déjà bien enracinée : l'armée arménienne,

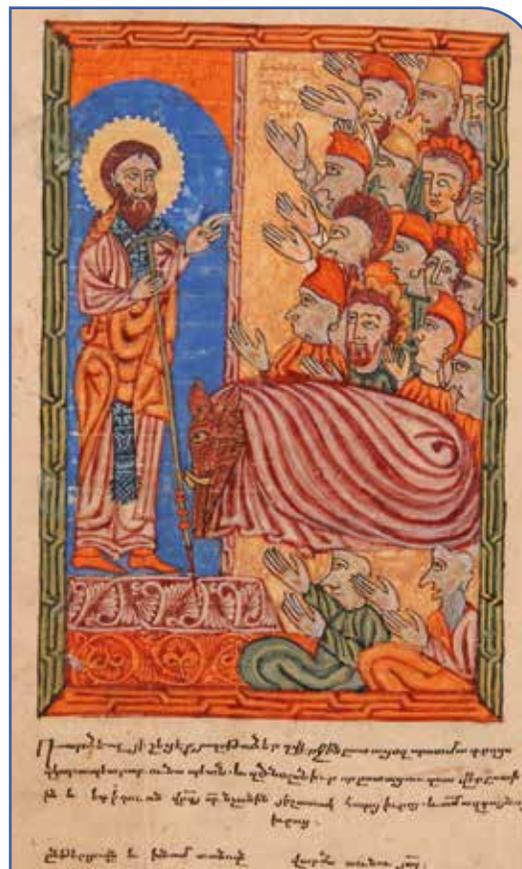
composée de tous les seigneurs du pays, repousse le persécuteur, ce qui montre que la majorité des élites du pays est chrétienne.

En 325, Grégoire l'Illuminateur envoie son fils et successeur, Aristakès, au concile de Nicée, après quoi l'Église arménienne accepte les décisions de ce concile⁹. Il y eut probablement aussi, vers 328-329, une entrevue entre les deux seuls souverains chrétiens de l'époque : l'empereur romain Constantin I^{er} et l'Arménien Tiridate III¹⁰. Constantin I^{er} reconnaît le rôle de Tiridate III dans l'évangélisation de l'Orient. C'est ainsi que des missionnaires arméniens participent à l'évangélisation de la Mésopotamie et du royaume sassanide, comme le relate l'historien grec, Sozomène, vers 402 :

« Ensuite, parmi les peuples voisins, la croyance progressa et s'accrut d'un grand nombre et je pense que les Perses se christianisèrent grâce aux importantes relations qu'ils entretenaient avec les Osroéniens et les Arméniens, comme il est naturel à ceux qui fréquentent les saints hommes de là-bas, et firent l'épreuve de leurs vertus¹¹. »

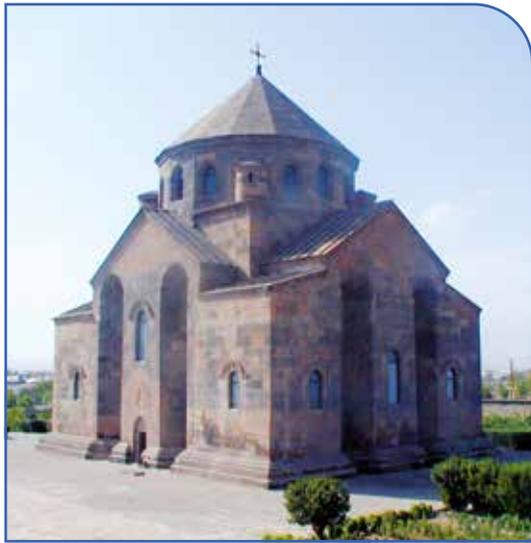
Ainsi, et grâce à l'action de saint Grégoire l'Illuminateur, le christianisme est devenu le fondement de tous les aspects de la société arménienne.

De plus, des missionnaires arméniens vont également annoncer l'évangile dans l'Empire romain et plusieurs deviennent même évêques. Ainsi, le premier évêque de Maastricht aux Pays-Bas, Servatius, est arménien, de même que le premier évangéliste de l'arc alpin, Grégoire de Tallard, et que san Miniato, le saint patron de Florence¹².

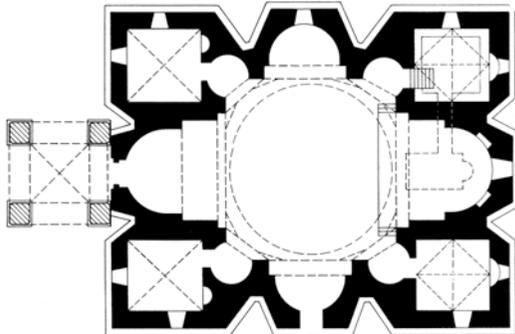


◀ Prédication de saint Grégoire l'Illuminateur.

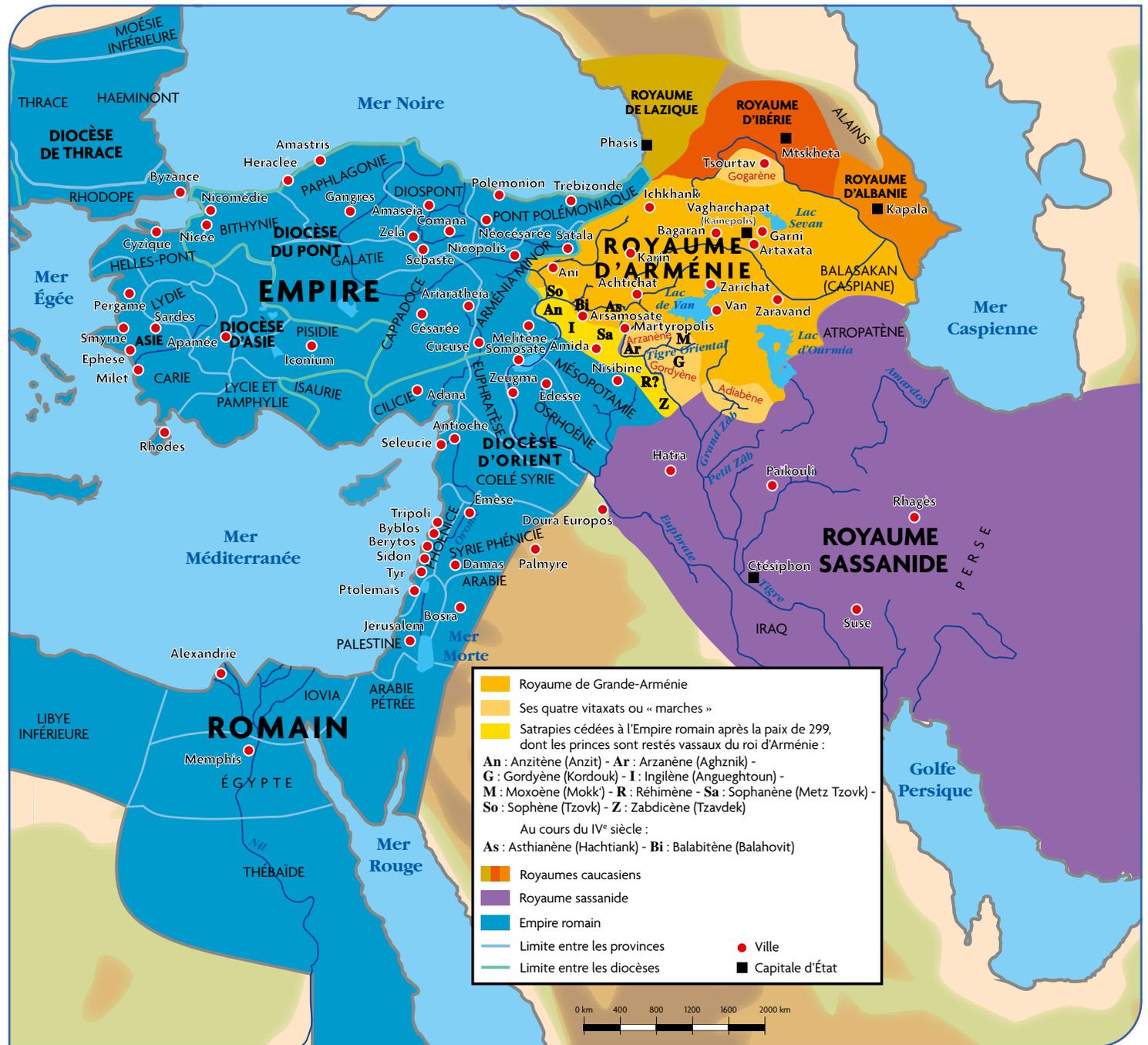
Saint Grégoire est représenté vêtu des ornements épiscopaux, tenant dans la main droite la crosse catholico-sacrale et bénissant de la main gauche. Tiridate est représenté au milieu de la cour sous la forme d'un sanglier dont le corps est recouvert d'un linge. Tous sont tournés vers le saint.



Église de Sainte-Hripsimé d'Étchmiadzin construite entre 618 et 628, à l'emplacement de la tombe de la martyre Hripsimé.



Plan de l'église à carré tétraconque dédiée à sainte Hripsimé.



► 451 : Bataille d'Avarair



Durant le IV^e siècle, émerge progressivement la prise de conscience que la culture arménienne a besoin d'un alphabet, non seulement pour se développer mais pour survivre. Il faut aussi pouvoir disposer d'une version de la Bible en arménien. Ce sera l'œuvre du vardapet¹ Mesrop Machtot's : il réussit, vers 405, à créer un alphabet de 36 lettres².



Issu de la chancellerie royale d'un des derniers souverains arsacides, Vram Chapour (401-417), Mesrop Machtot's se désole de voir combien l'absence d'une écriture propre à la langue arménienne nuit à la christianisation en profondeur des campagnes. Il décide d'y mettre un terme. Il se fait moine et se consacre à cette tâche, dans la prière et le travail, analysant les phonèmes de la langue arménienne sur la base de la science grecque, alors standard international. Il mène, toutefois, une analyse de la langue arménienne bien plus fine que ce qui existe alors pour le grec. Certains groupes de phonèmes, comme les fricatives, ont ainsi été analysés avec une précision qui ne sera approchée, en Europe, qu'avec les travaux de Ferdinand de Saussure, dans les années 1920. Un des fondateurs de l'école de linguistique française, Antoine Meillet, analyse ce travail en ces termes :

« Le système de l'alphabet arménien est un chef-d'œuvre. Chacun des phonèmes du phonétisme arménien est noté par un signe propre ; le système est si bien établi qu'il a fourni à la nation arménienne l'expression définitive du phonétisme, expression qui s'est maintenue jusqu'à présent sans subir aucun changement, sans avoir besoin d'obtenir aucune amélioration, car elle était parfaite dès le début³. »

Pour faciliter l'évangélisation des peuples du Caucase, Mesrop Machtot's invente également un alphabet pour le géorgien (alphabet dont l'alphabet géorgien actuel découle directement) et un troisième alphabet pour la langue des Albanais du Caucase. L'alphabet arménien étant désormais créé, la Bible est traduite en priorité sur les bases des manuscrits grecs et syriaques disponibles sur place, puis révisée avec de nouveaux manuscrits grecs ramenés de Constantinople après le concile d'Éphèse (431). La version définitive est publiée dès 438. Elle est considérée comme la « reine des traductions ».

Peu après, le catholicos Sahak I^{er} (†438) et le vardapet Mesrop Machtot's (†439) meurent, leur œuvre achevée. Vers 443, un des disciples de Mesrop Machtot's, Gorioun, rédige la *Vie* de son maître : première œuvre originale en arménien. Dans ce sillage, de nouvelles œuvres sont écrites dans tous les genres littéraires de l'époque : hagiographie, histoire, théologie, exégèse biblique, constituant ainsi l'âge d'or de la littérature arménienne. Citons une seconde fois Antoine Meillet, qui faisait remarquer :

« En des temps où la langue française ne se distinguait pas encore du latin et où les plus anciennes littératures de la majorité des peuples européens n'existaient pas, il y avait déjà une importante littérature arménienne⁴. »

Une génération avant Mesrop Machtot's (fin du IV^e siècle), la conscience de la nécessité d'un alphabet n'a pas encore émergé, et une génération plus tard, le peuple arménien se trouve sans État pour plusieurs siècles (428-885), et donc sans l'autorité politique capable d'imposer un système d'écriture unifié. La fenêtre d'opportunité fut très étroite...

La période des IV^e-VII^e siècles, dominée par des seigneurs locaux largement indépendants, est pourtant marquée par un spectaculaire développement culturel et artistique, dont l'aspect le plus remarquable est l'architecture sacrée. Aux IV^e-VI^e siècles, la construction en pierre de taille est en fort déclin dans les autres aires de culture, et l'on voit se développer une architecture sur d'autres bases : la brique cuite à Byzance, la

brique crue en Iran, le bois en Inde. Seules l'Arménie et la Syrie poursuivent et développent l'art fondé sur la maîtrise de la pierre. Outre les basiliques à une ou trois nefs, communes à tout le monde chrétien, les maîtres d'œuvre arméniens, souvent des religieux, parfois même des prélats, élaborent des types d'édifices spécifiques à cette architecture religieuse. Aux basiliques à trois nefs succèdent à la fin du VI^e siècle des basiliques à coupole, et les basiliques à nef unique sont remplacées par des salles à coupole. Et à côté de ces églises à plan oblong, des constructions à plan centré apparaissent et se multiplient : des édifices à plan triconque ou tétraconque vont se multiplier, ainsi que des types tout à fait spécifiques à l'architecture arménienne comme les églises à carré tétraconque (église du type de Mastara). L'apogée

Représentation de la bataille d'Avarair, dans un hymnaire (*sharaknots*) enluminé en 1482.



de cette architecture sera atteint avec les églises à carré tétraconque et niches d'angles, dont l'exemple le plus achevé est l'église de Sainte-Hripsimé, construite entre 618 et 628, sous le catholicos Komitas (cf. p. 23). Cet édifice représente la synthèse du savoir-faire arménien de l'époque. L'ornementation n'y a que peu de place ; c'est le jeu des masses et des volumes qui crée les conditions propices au recueillement du fidèle. Enfin, des églises polyconques et des rotondes (comme celle de Zwartnots, vers 643) achèvent de témoigner de la ferveur et de l'extraordinaire créativité de cette période, où les maîtres d'œuvre ont rivalisé d'ingéniosité pour traduire en volumes la vision de saint Grégoire l'Illuminateur.



Un dernier élément structurant de l'histoire de ce peuple est sa fidélité à une christologie rigoureuse et équilibrée, affirmant tout à la fois la pleine humanité et la pleine divinité de Jésus-Christ. En 451, alors que les évêques grecs et romains réunis en concile à Chalcédoine polémiquent sur la nature du Christ, les Arméniens sont en guerre de religion contre les Perses sassanides qui veulent leur imposer le mazdéisme (bataille d'Avarair, le 2 juin 451). De ce fait, l'Église arménienne tente de rester à l'écart des querelles christologiques qui déchirent continuellement l'Église impériale entre chalcédoniens, monophysites de divers degrés et monothélistes.



► 786 : Avènement du calife abbasside Haroun al-Rachid

La conquête de l'Arménie (638-698) et la destruction du royaume sassanide (651) par les musulmans sont d'une grande violence. Après des décennies de vexations de la part des autorités byzantines, qui cherchent à imposer aux Arméniens leurs vues théologiques et religieuses, ces derniers en vinrent à envisager une alliance avec les musulmans.

Les élites arméniennes sont amenées, après plusieurs décennies de luttes, à se soumettre à l'islam ou à s'exiler. C'est le catholicos Sahak III, la plus haute autorité du pays, qui négocie en 703 l'insertion du peuple arménien dans le monde musulman, en concluant un pacte.

Dès 705, le gouverneur musulman, l'*ostikan*, convoque les seigneurs arméniens à Nakhitchévan, avec l'*ishkhan*, qui était le représentant politique et militaire des Arméniens, pour organiser l'administration de la nouvelle province d'Arminiya. Au bout de quelques jours, les Arméniens veulent aller assister à la messe solennelle du dimanche des Rameaux. Au milieu de l'office, ils entendent qu'on condamne les portes, puis le feu est mis à l'édifice. Celui-ci sert de tombeau à la fine fleur de l'Arménie. Le ton des relations était donné. Les gouverneurs musulmans successifs, installés à Dvin, n'ont de cesse de piller ce qui pouvait l'être, d'écraser toute tentative de rébellion et de mettre en place une double politique d'islamisation.

Dans les villes, des garnisons musulmanes sont installées, et dans les campagnes des tribus musulmanes reçoivent l'autorisation de faire paître leurs troupeaux. Le point commun de ces modalités de prise de possession du pays était que les musulmans vivent sur une terre mise en valeur par les chrétiens. Évidemment, les biens des églises et des monastères sont régulièrement pillés, malgré leur immunité théorique. Durant près de deux siècles (703-885), aucune église nouvelle n'est érigée en Arménie ; au contraire, beaucoup sont détruites. Après la période des Omeyyades (661-750), celle des Abbassides (750-885) est marquée par une pression encore plus forte : augmentation des impôts, répression accrue qui amène plusieurs révoltes, dont la bataille de Bagrevand en 775, qui se solda par un bain de sang. Cette situation provoque le déclin des arts et la perte de nombreux savoir-faire architecturaux et urbanistiques.

La domination musulmane oblige également les prélats arméniens à définir clairement, puis à maintenir leur position théologique comme élément identitaire. Le catholicos Jean d'Odzoun (Hovhannēs III ; 718-728) est le premier à mener ce travail de manière rigoureuse.

Malgré tout, cette vaste province d'Arminiya, qui réunit l'Arménie, la Géorgie et l'Albanie du Caucase, connaît une réelle période de développement économique du fait de son insertion dans le califat, où ses productions de luxe sont très appréciées. Ainsi les auteurs musulmans de cette époque vantent, entre autres, les qualités du tapis arménien à nœuds noués. Le géographe Ibn Hawqal, dans son traité *De la configuration de la terre*, achevé vers 988, note dans sa description de Dvin (Dabil, nom arabe) :

« On exporte de Dabil des tissus en poils de chèvre et en laine, tels que tapis, oreillers, coussins, tapis de selle, lacets de pantalon et autres étoffes du même genre, de fabrication arménienne, teintés au kermès. C'est une teinture rouge, qu'on utilise pour les étoffes en poils de chèvre et pour la laine ; elle provient d'un ver qui tisse autour de lui-même – comme le ver à soie – s'enveloppe de son cocon de soie grège. On fabrique des soies à dessins, dont on rencontre souvent l'équivalent dans l'Empire byzantin, bien qu'elles soient importées d'Arménie. Parmi les produits arméniens, il y a des manteaux pour dames, des coussins, des tapis, des tentures, des tapis étroits, des coussins ronds, des oreillers et des tapis de selle. Ces tapisseries n'ont leur équivalent en aucun point de l'univers, d'aucune façon et en aucune technique¹. »

Ce texte permet de comprendre que, dans la liste des impôts de toutes les provinces soumises

aux musulmans et sélectionnant les meilleures productions de chaque région, les tapis à nœuds noués sont la première production locale demandée après le numéraire :

- « Tribut de la province d'Arminiya :
- 15 millions de dirhams ;
 - Tapis mahfura : 20 ;
 - Tissus de couleur : 580 pièces ;
 - Poissons salés traités : 10 000 litres ;
 - Tarekhs : 10 000 litres ;
 - Faucons : 30 ;
 - Mulets : 200². »



► Firman du sultan Saladin (1174-1193) confirmant les firmans attribués à Mohamed et Omar, au sujet des possessions arméniennes de Terre sainte.



▶ 961 : Ani capitale du roi Achot III

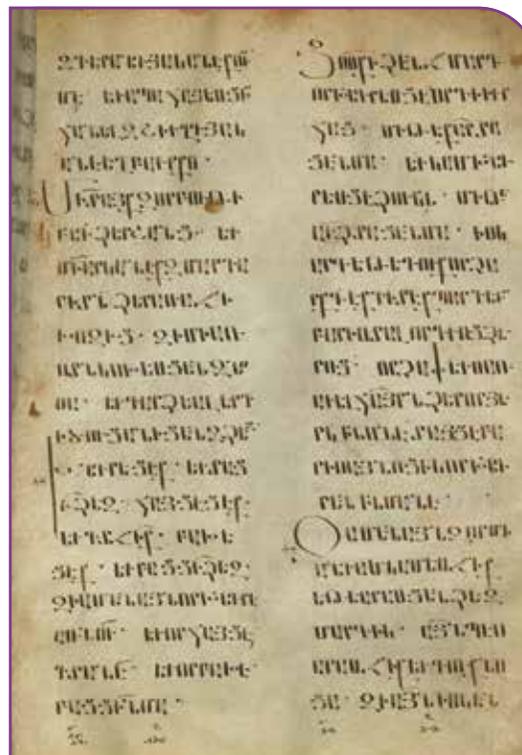
Entre le IX^e et le XI^e siècle, le plateau arménien voit émerger plusieurs royaumes, notamment celui des Bagratides d'Ani, la « ville aux mille églises », et ceux du Taron, du Vaspourakan et du Siounik.

Profitant du déclin des Abbassides, la famille seigneuriale des Bagratides prend progressivement une position dominante sur le plateau arménien, au point que le *nakharar* (seigneur) des Bagratides, Achot (851-899), finit par s'imposer comme un « quasi-roi »¹. Ce prince entre en négociation avec l'Empire byzantin, précisément avec le patriarche Photios (858-867 et 877-886), qui est lui-même, en raison de difficultés avec Rome, à la recherche d'un accord avec les chrétiens orientales. Après un échange de lettres avec le catholicos Zakaria (855-877), le patriarche envoie en Arménie un émissaire chargé de conclure un « accord sur la foi »². Ainsi, le synode de Shirakavan (862), tenu sous l'autorité d'Achot et dans sa résidence, tout en constatant les divergences sur l'interprétation du concile de Chalcédoine (451), définit les modalités d'une tolérance réciproque. Dans ce contexte d'apaisement religieux, Achot I^{er} élargit progressivement sa maîtrise du territoire arménien, amenant le calife al-Mu'fid à lui envoyer une couronne, le 26 août 884, et à le reconnaître « roi d'Arménie et de Géorgie ». Ses successeurs affermissent leur pouvoir, notamment Achot II (913-928) et Achot III (952-977), lequel transfère la capitale de Bagaran à Ani et ceint cette dernière d'un fort rempart. C'est dans cette seconde partie du X^e siècle que le royaume des Bagratides connaît son âge d'or ; on y construit nombre d'églises des plus intéressantes, notamment celles dont le fameux Tiridate fut le concepteur et l'architecte (à Ani, la cathédrale et l'église Saint-Grégoire de Gagkashen, par exemple).

Cette période d'indépendance favorise une renaissance artistique remarquable, qui permet aux maîtres d'œuvre de retrouver rapidement les savoir-faire anciens et d'en élaborer de nouveaux. En effet, après le choc initial de la conquête islamique, dont la violence anéantit par exemple l'architecture syrienne, l'architecture arménienne connaît une nouvelle

phase de développement. Ainsi, plusieurs types d'églises de l'époque paléochrétienne sont repris et des bâtiments annexes des églises (porches, narthex, clochers, etc.) sont édifiés, offrant des ensembles remarquables comme à Ani ou dans les monastères d'Haghat et de Sanahin, et même de véritables bijoux, comme l'église de Sainte-Croix d'Aghtamar (915-921) aujourd'hui isolée dans le Vaspourakan. Dans les monastères refondés ou agrandis, une vie intellectuelle et spirituelle intense se développe.

Page de l'évangile de Matthieu tirée d'une bible achevée en 966, par le scribe Sargis pour le Thoros supérieur du monastère de Rznar.



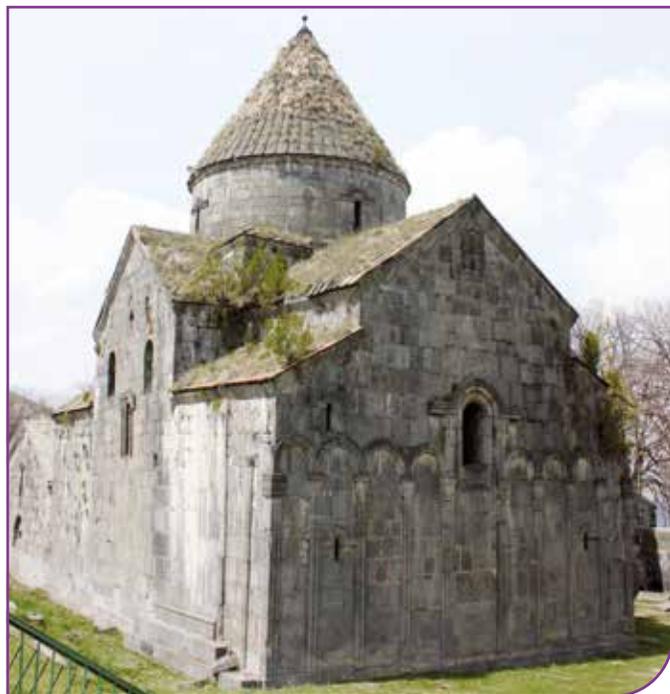
▲
Solidus d'or représentant, à l'avant, l'empereur Basile I^{er} (861-886) et au revers, son fils Constantin et à côté son épouse Eudocie Ingérina.

▲
Follis du roi de Lori Kiurike II (1048-1100 env.), qui est la première monnaie avec une légende en arménien : « + Տ[Ե]Ր ԱՊՏԵ ԿՈՐԻԿԵԻ ԿՈՐԱՊԱՂԱՏԻՆ - Seigneur aide Kiurike le Curopalate »

L'exemple le plus accompli est l'école du monastère de Narek, où s'illustre le grand poète mystique Grégoire de Narek (†1003). Dans le même temps, les productions artisanales comme la confection et l'exportation de tapis ou de lames d'acier ainsi que la production de soieries se développent. Cette floraison culturelle et artistique est brisée par la conquête byzantine, puis anéantie par les envahisseurs touraniens.

Durant une longue période allant du VII^e au XI^e siècle, chaque défaite contre les musulmans amène les seigneurs arméniens survivants à fuir vers l'Empire byzantin où, sollicités par les dirigeants du fait de leurs capacités militaires, ils intègrent massivement les armées impériales³. De même, les empereurs déportent à plusieurs reprises les populations arméniennes des zones d'affrontement avec les musulmans vers les frontières occidentales

Carte des centres de production de tapis à points noués au X^e siècle.
Elle montre que les principaux centres de nouage des tapis
sont alors situés en Arménie.



L'église principale du monastère de Sanahin, dédiée au saint Sauveur,
construite à la demande de la reine Khosrovanouch,
femme du roi d'Arménie Achot III, entre 967 et 970.



de leur empire (cf. p. 27). Entre le VII^e et le XI^e siècle, chaque coup d'état militaire implique un officier arménien. Ce qui permet à plusieurs d'entre eux, de devenir empereur voire de fonder une dynastie. L'un d'eux, Basile I^{er}, fonde la dynastie dite des « Macédoniens » (867-1056), qui mène Byzance à son apogée⁴.

Au faîte de leur puissance, les successeurs de Basile I^{er} cherchent à conquérir le plateau arménien. Basile II (1001-1045)

passa la fin de son règne à réduire, un par un, les royaumes arméniens, en octroyant à leurs souverains des domaines dans l'Empire. Mais l'administration qu'il met en place manque d'efficacité et, privées de leurs défenseurs traditionnels, ces régions ne peuvent tenir face aux Turcs seldjoukides (1012-1064) ceux-là même qui arrachent à Byzance tout le plateau arménien et une partie de l'Asie Mineure et conquièrent Jérusalem sur les Fatimides

d'Égypte, mettant le Proche-Orient dans un état de guerre permanent qui fut à l'origine des Croisades.

Soumise au joug seldjoukides (1064-1236), l'Arménie se dépeuple du fait de massacres permanents et de migrations issues de cantons entiers ; en particulier, dans le dernier quart du XI^e siècle, de nombreux seigneurs émigrèrent avec leurs dépendants au sud et à l'ouest de l'Euphrate, jusqu'en Cilicie (comme nous allons le voir).

▶ 1252 : Départ du roi Héthoum I^{er} de Cilicie vers Karakorum



Tram d'argent du premier roi d'Arménie de Cilicie, Léon I^{er} (1198-1218)

Les Arméniens, installés en Cilicie accueillent en amis les Latins de la première Croisade (1096-1099) (en tant que chrétiens non byzantins) comme les éléments d'une nouvelle donne régionale et, à ce titre, ils les aident à conquérir la Terre sainte. Par exemple, l'historien latin Guillaume de Tyr rapporte l'histoire suivante, au moment du siège de Tyr, en 1125 :

« Cependant les nôtres, voyant que l'une des machines de la place lançait contre les tours mobiles des pierres d'un énorme poids, qui les frappaient toujours en droite ligne, et les endommageaient de toutes parts, reconnaissant en même temps qu'ils n'avaient parmi eux aucun homme qui fût en état de bien diriger les machines et qui eût une pleine connaissance de l'art de lancer les pierres, firent demander à Antioche un certain Arménien, nommé Havedic, homme qui avait une grande réputation d'habileté ; son adresse à manier les machines et à faire voler dans les airs les blocs de pierre était telle, à ce qu'on dit, qu'il atteignait et brisait sans difficulté tous les objets qu'on lui désignait. Il arriva en effet à l'armée, et aussitôt qu'il y fut, on lui assigna sur le trésor public un honorable salaire ; puis, il s'appliqua avec zèle au travail pour lequel on l'avait mandé, et déploya tant de talents que les assiégés durent croire bientôt qu'une nouvelle guerre commençait contre eux, tant ils eurent à souffrir de maux beaucoup plus cruels¹. »

Les châteaux forts construits en Terre sainte par les Latins témoignent du savoir-faire architectural des Arméniens, transmis ensuite dans le monde latin.

En Cilicie, les efforts de rapprochement du prince Léon avec l'empereur germanique et le Pape lui valent de recevoir, en 1198, une couronne royale. Un siècle et demi après la chute d'Ani (1045-1198), un nouvel État arménien est fondé. Ce dernier est organisé selon les structures des États arméniens médiévaux (d'Ani ou du Vaspourakan), mais avec une influence latine certaine ; Léon I^{er} met en place une centralisation nettement plus poussée que dans les royaumes précédents, où les seigneurs jouissaient

d'une très large autonomie. Au XIII^e siècle, son gendre et successeur, Héthoum I^{er}, affermit encore son trône et a l'intelligence de faire alliance avec les Mongols, qui entreprennent la conquête d'une large partie de l'Asie. Sentant le danger, Héthoum I^{er} traverse l'Asie en 1252-1255 et va faire acte de soumission auprès du Grand Khan, Mangou. Il obtient que les chrétiens vivant dans l'empire mongol soient protégés, et particulièrement les Arméniens de Grande-Arménie comme de Cilicie. C'est grâce à cette vision à long terme que les Mongols – qui prennent et détruisent Pékin, Bagdad (1258), la Corée et Kiev – laissent construire le monastère de Gandzasar, un des chefs-d'œuvre de l'architecture arménienne du XIII^e siècle. La Grande-Arménie connaît alors une période d'autonomie, de paix, et donc une floraison artistique (monastères, églises, khatchkars). La domination mongole permet de restaurer les églises, de reconstituer les communautés rurales autour de leurs paroisses et de développer l'artisanat de qualité. Ainsi, vers 1272, lorsque le Vénitien Marco Polo, après avoir accosté en Arménie de Cilicie, traverse le plateau arménien, il note que :

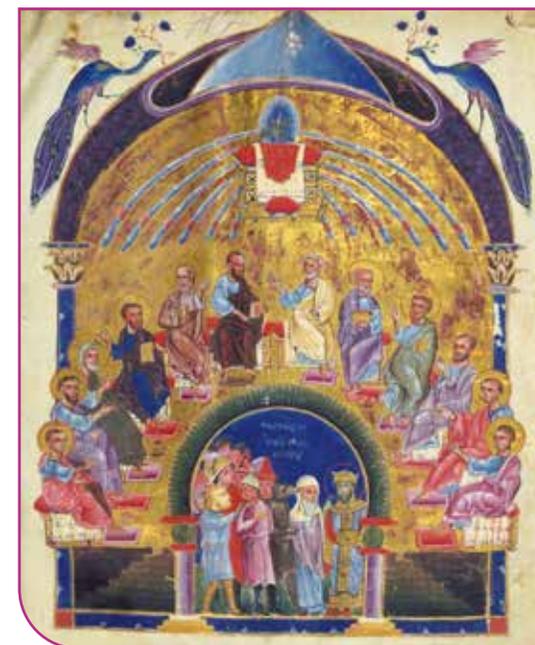
« les Arméniens fabriquent les plus fins tapis et les plus beaux du monde, et aussi des draps de soie de diverses couleurs, très beaux et très riches, en très grande quantité, et beaucoup d'autres choses². »

Le royaume d'Arménie de Cilicie, qui fut l'État chrétien le plus solide du Proche-Orient – il survécut près d'un siècle (jusqu'en 1375) à la chute du dernier État latin (perte d'Acre, 1291) – favorise lui aussi les arts et les lettres. Dans des villes comme Ayas, le commerce est florissant et, dans les monastères, des manuscrits sont copiés et somptueusement enluminés. Ainsi, l'historien de l'art byzantin Sir Steven Runciman analyse la miniature arménienne en ces termes :

« Une origine commune de la peinture italienne et de la peinture byzantine tardive peut être trouvée en Arménie cilicienne dont les manuscrits enluminés du

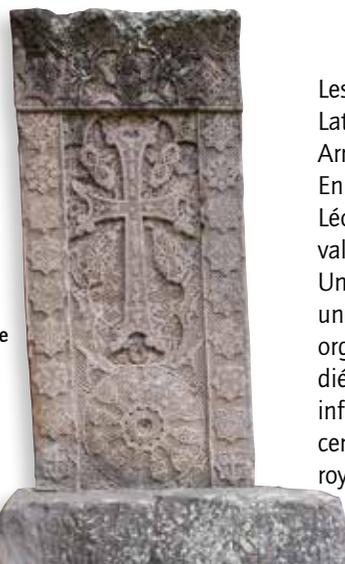
XIII^e siècle combinent la richesse et la puissance avec une émotion doucement humaine que Byzance n'a jamais connue³. »

À la chute de ce royaume, sous les coups des Touraniens et des Mamelouks d'Égypte, les Arméniens de Cilicie se voient obligés de fuir à nouveau, encore plus loin, vers l'Égypte ou la Crimée.



Miniature arméno-cilicienne représentant la Pentecôte avec la descente des langues de feu sur les apôtres leur donnant la connaissance de toutes les langues de l'Orient, et avec au centre les peuples à évangéliser. Cette bible a été enluminée par Thoros Roslin, au monastère de Hromkla et achevée en 1262.

Après la conquête du plateau arménien par les Byzantins puis les Turcs seldjoukides, les élites arméniennes négocient avec les autorités byzantines leur installation en Cilicie à la fin du XI^e siècle ; elles y fondent un royaume arménien, qui dure jusqu'en 1375.



Khatchkar de Poghos (1291) à l'entrée du monastère de Gosh.



► 1453 : Chute de Constantinople

Après le déclin des Mongols, qui étaient relativement bien disposés envers les chrétiens, l'Arménie devient la proie d'invasions et l'objet de la tyrannie de plusieurs peuples touraniens, entre la fin du XIV^e siècle et la conquête ottomane (1514-1517).

Le déclin, puis le fractionnement de l'Empire mongol furent accompagnés par la conversion à l'islam de l'*ilkhan*¹ Ghazan, en 1295. De ce fait, plusieurs principautés turcomanes peuvent se maintenir à l'ouest du plateau arménien sous suzeraineté mongole – dont les Karamanides et les Ottomans.

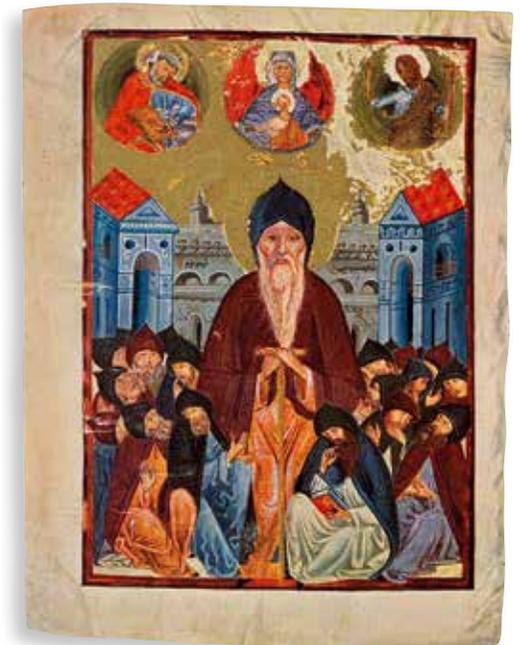
Le XIV^e siècle voit l'invasion des Ottomans, qui soumettent la plupart des principautés turcomanes, conquérant des pans entiers de l'Empire byzantin. Ils luttent contre les Karamanides et les Mamelouks d'Égypte qui ensemble avaient eu raison du royaume d'Arménie cilicienne. À la fin de ce même siècle, en 1386-1387 puis en 1396-1399, les troupes de Timour-Lank (Tamerlan) envahissent le Moyen-Orient, dont le plateau arménien. Ces invasions sont d'une grande violence². En 1402, la bataille d'Ankara (auj. Ankara) est un désastre pour le sultan ottoman Bajazet I^{er} (1389-1402), qui est vaincu et fait prisonnier par Tamerlan. Cette défaite oblige les Ottomans à fuir dans le sud-est des Balkans, qui devient leur nouvelle base de conquête³. Après l'effondrement des Timourides, leurs anciens vassaux, les Karakoyounlou (Moutons noirs) et les Akkoyounlou (Moutons blancs) se partagent la région et vivent de pillages et de répressions. Leur domination est si violente et brutale à l'encontre des chrétiens que la conquête ottomane est bien accueillie par les Arméniens : mieux vaut un État despotique qu'une anarchie permanente. En effet, après la prise de Constantinople, le 29 mai 1453, Mehmet II reprend à son compte l'idéal impérial des empereurs byzantins. Les Ottomans, après avoir détruit l'empire grec de Constantinople, puis celui de Trébizonde (1461), luttent contre les Karamanides puis contre toutes les tribus touraniennes, jusqu'à leur soumission, et se mesurent enfin aux Mamelouks. Les sultans ottomans Bajazet II (1481-1512) puis Sélim I^{er} (1512-1520) conquièrent la Cilicie, la Syrie avec Jérusalem, puis l'Égypte elle-même, détruisant

l'État mamelouk après leur victoire à Raydaniyya, en 1517.

Le califat chiite est aboli au Caire et transféré à Istanbul, au profit des Ottomans sous forme d'un califat sunnite. Le Moyen-Orient allait être divisé, durant plusieurs siècles, entre les Ottomans et les Iraniens de la dynastie des Safavides.

Durant cette époque profondément troublée, le siège du catholicos d'Arménie revient de Sis en Cilicie à Étchmiadzin, à la suite d'un concile tenu à Étchmiadzin, en 1441. En effet, le catholicos de Sis, Grégoire, a adopté des positions considérées comme trop pro-latines par une grande partie du clergé. Du reste, il refuse la décision et reste à Sis ; un autre, Kirakos, est donc élu en Grande-Arménie⁴. C'est depuis cette époque qu'il y a deux catholicos arméniens, l'un à Sis, l'autre à Étchmiadzin.

Après la chute du dernier royaume d'Arménie (1375), quelques régions (Zeitoun, Sassoun ou Hadjine) peuvent conserver une certaine autonomie sous la protection de seigneurs locaux⁵. La zone la plus indépendante est le Siounik et l'Artsakh (Karabagh), où régnent des méliks (princes arméniens semi-indépendants)⁶.



▲
Grégoire de Tatev (1346-1409), enseignant, poète et théologien, entouré par ses élèves ; enluminure vers 1449, dans un manuscrit du *Commentaire des Psaumes de David* qu'il avait écrit.

◀
Bâtiment du Patriarcat arménien, vue de l'église Sainte-Mère de Dieu, dans le quartier Kumkapı, à Istanbul.

Détail, médaillon avec la date de fondation du Patriarcat.

► 1639 : Division du plateau arménien entre Ottomans et Safavides

L'opposition entre Turcs ottomans et Iraniens safavides marque durablement l'histoire du Moyen-Orient, entre la fin du XV^e siècle et le traité de Zehab (1639) ; celui-ci institue une frontière largement étanche au milieu du plateau arménien, frontière qui a perduré jusqu'à nos jours.

Dans la première partie du XVI^e siècle, l'Empire ottoman est à son apogée territorial : conquête de Rhodes en 1522, prise de Bagdad en 1534, de Chypre en 1571. Cet essor en Méditerranée est stoppé par la bataille de Lépante, le 7 octobre 1571.

L'Arménien islamisé Sinan (1490 env.-1588) élabore à cette époque l'architecture ottomane classique, avec plusieurs dizaines de monuments construits sous son autorité, dont la mosquée Selimiye à Edirne et la Süleymaniye à Constantinople¹. Cette architecture est si représentative de cette période que l'apogée de l'Empire ottoman a pu être appelé « l'âge de Sinan² ».

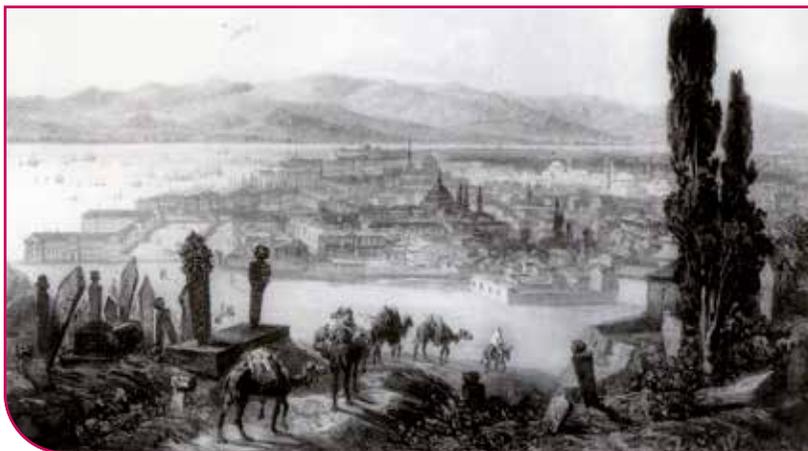
Le plateau arménien sera, durant plus d'un siècle, un champ de bataille permanent entre Ottomans et Safavides. Chaque avancée de troupes est l'occasion d'exactions contre la population arménienne : pillages, conversions forcées, capture de jeunes gens pour l'armée et de jeunes filles pour les harems, sans parler des centaines de massacres relatés dans toutes sortes de sources (colophons, chroniques arméniennes, ottomanes ou iraniennes et nombreux récits de voyages ou d'ambassades). L'enjeu est la maîtrise d'un territoire le plus étendu possible, de sa popula-

tion soumise à de forts impôts ou à l'esclavage, et des voies commerciales, où les caravanes transportent des marchandises pouvant être taxées. Ainsi, le voyageur anglais John Cartwright note que les Ottomans envoyaient, selon les années, entre cinq cents et mille charges de chameaux de soie grège vers Alep³.

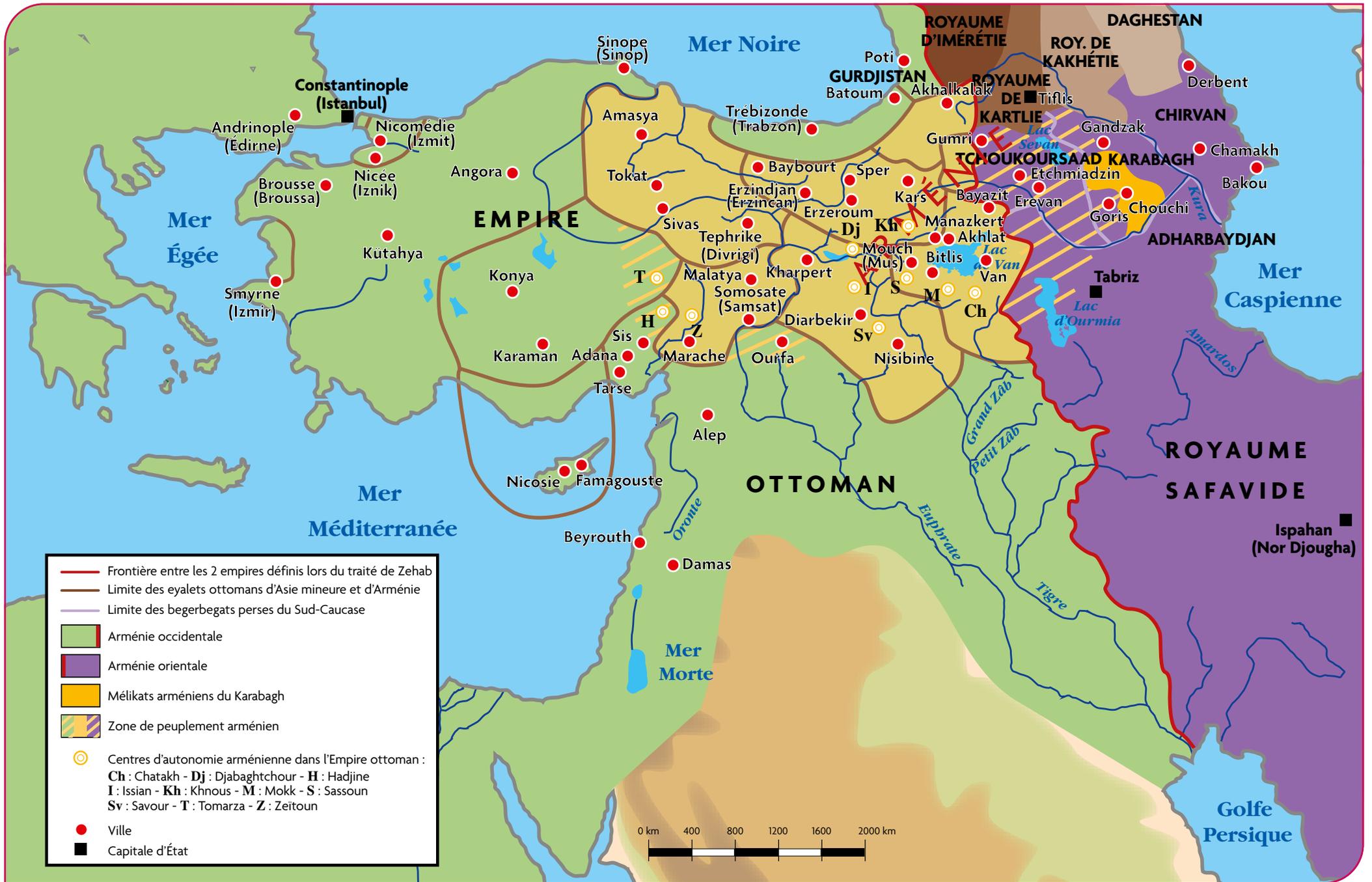
En 1580, les Ottomans conquièrent l'essentiel du plateau arménien, jusqu'à Erevan et au lac Sevan, en limite du massif du Karabagh. Dix ans plus tard, le Shah d'Iran Abas I^{er} (1587-1629) est contraint de conclure la paix avec les Ottomans en leur cédant toute l'Arménie, la Géorgie, le Chirvan et l'Adharbaydjan, concédant en plus un tribut de deux cents charges de soie par an. À ce prix, il se trouve libre d'affermir son pouvoir dans ses États, de réformer son armée, de réprimer les peuples du Daghestan et parvient, en 1597, à vaincre les Ouzbeks. Il a dès lors les mains libres pour affronter de nouveau les Ottomans. Dans l'intervalle, les troupes ottomanes démobilisées après la paix de 1590 se sont organisées en bandes de pillards, les *Djelali*, vivant « des abords de Constantinople à Erevan et de la mer Noire à la Méditerranée⁴ » sur les régions qu'ils parcourent.

C'est dans ce contexte que Shah Abas I^{er} entre en guerre, en 1603, après avoir reçu les dignitaires géorgiens, arméniens, mais aussi kurdes, venus se plaindre de l'oppression ottomane. Le Shah prend Tabriz puis, passant l'Araxe, la cité arménienne de Djoulfa et tout le Nakhitchévan, ainsi qu'Erevan et Kars⁵, poussant le plus possible vers l'Arménie occidentale. Pour réduire le risque de riposte des Ottomans, il met en œuvre la politique de la terre brûlée. Dans ce cadre, il fait déporter les Arméniens vivant dans les zones frontalières avec l'Empire ottoman. Les habitants de la plaine de l'Ararat, avec Erevan, du Nakhitchévan, du Salmast, de la région de Khoy et d'Ourmia, de la région à l'est d'Erzeroum (Karin), du Basen, des plaines de Garni, de Manazkert et de Van ainsi que les réfugiés de Tabriz⁶, plus de trois cent mille personnes au total, sont déportées loin vers l'est, et un tiers au moins meurt durant le voyage⁷. Une partie est envoyée dans la province de Shiraz pour y développer la culture du ver à soie⁸. Les habitants de Djoulfa, quant à eux, une communauté de deux mille familles, arrivent à Ispahan au printemps 1605 et sont autorisés à y construire une banlieue arménienne, la Nouvelle Djoulfa, protégée par la reine mère et bénéficiant d'une complète autonomie municipale⁹. Ses marchands allaient bientôt tisser un formidable réseau commercial.

Après plus de trois décennies de guerre turco-iranienne, un traité fut conclu à Constantinople (1639) entérinant les gains territoriaux des Ottomans jusqu'à la Mésopotamie, et des Safavides jusqu'au milieu du plateau arménien. Cette frontière fut fermée et jalousement gardée par les deux États durant des siècles. Elle survécut à la chute de la dynastie des Safavides (1796), à la conquête russe du Caucase et de l'Arménie (1828), et se lit encore dans la géographie politique actuelle du Moyen-Orient.



◀
Vue de Smyrne avec, au premier plan, une caravane de marchands.



► 1722 : Réseaux commerciaux des négociants de Nouvelle Djoulfa (Nor-Djougha)

Installés dans un faubourg de la capitale safavide, Ispahan, en 1605, les habitants de Djoulfa sont déjà d'habiles marchands à leur arrivée. Shah Abbas I^{er} (1588-1629) leur accorde rapidement d'importants privilèges, puis le monopole de l'exportation de la soie grège (brute) de ses États. Ainsi débute une formidable épopée humaine et commerciale, qui leur permet de créer un immense réseau commercial à l'échelle de toute l'Eurasie.

Les négociants arméniens s'établissent d'Amsterdam aux littoraux chinois et indien et de Venise et Moscou à l'Éthiopie. Cette épopée n'a pas laissé indifférent le principal philosophe allemand du XVIII^e siècle, Emmanuel Kant :

« Chez un autre peuple chrétien, les Arméniens, on rencontre un esprit d'entreprise tout spécial qui les a conduits depuis les confins de la Chine jusqu'à la côte de Guinée. Ce peuple intelligent et laborieux a des représentants sur toute l'étendue de l'ancien continent et il devient une occasion de paix parmi les peuples qu'il rencontre sur son chemin¹. »

Les Arméniens acquièrent ainsi une position centrale dans le commerce en Asie et entre l'Asie et l'Europe. Par exemple, en 1714, la direction londonienne d'une compagnie britannique se désole de voir « au bas mot » la moitié du commerce entre l'Inde, Manille et la Chine entre les mains des négociants arméniens².

Ces derniers deviennent même progressivement des banquiers. Une de ces lignées, les Sceriman, va ainsi devenir, en 1698, la créancière à perpétuité de la République de Venise, en lui prêtant quelque 880 000 ducats, au taux alors exceptionnel de 4,75 %, contre celui de 4,25 % alors universellement répandu³. C'est grâce à cette situation financière qu'en 1715,



◀ Palais d'une grande famille de négociants arméniens, les Sceriman. Ce palais est situé dans la rue portant le nom de cette lignée à Venise.

un moine arménien, Mékhitar, et ses onze disciples arrivent à Venise et peuvent s'installer dans le quartier de l'Arsenal, puis sur l'île Saint-Lazare, en 1717⁴.

Ces négociants arméniens occupent une place unique dans les élites de cette époque. Ainsi Mathieu l'Arménien devient l'ambassadeur extraordinaire de la reine Hélène d'Éthiopie auprès du roi du Portugal, Emmanuel. En Inde, le *khodja*⁵ Petrus finance la reconstruction du sanctuaire de Saint-Thomas près de Madras (auj. Chennai), ainsi que le pont en briques qui permettait d'y accéder⁶. Avec les tsars de Russie, les relations sont encore plus étroites. Les négociants arméniens ont des liens privilégiés avec la dynastie des Romanov, dès 1628 – quinze ans après leur prise de pouvoir – et ils vont les approfondir tout au long du XVII^e siècle, bénéficiant de leur puissance croissante et y contribuant. L'un de leurs objectifs, ce faisant, est d'amener les Russes à envahir le Caucase puis l'Empire ottoman, libérant ainsi le peuple arménien. En 1660, le *khodja* Zakarie Sahratian « prie le tsar d'accepter en gage de fraternité dans le Christ entre les Russes et les Arméniens » un ensemble de pierreries, de soieries et surtout un trône de facture arménienne en marqueterie fine. Cette relation privilégiée des négociants arméniens joue probablement un rôle dans le mouvement de conquête du Caucase par la Russie à partir du règne de Pierre I^{er} le Grand (1682-1725), lancé en 1722 par une première victoire, sur le littoral de la mer Caspienne. En cette même année débute la révolte du mélik arménien, David Bek, qui, jusqu'à sa mort en 1728, va se battre pour chasser les Ottomans du Siounik et du Karabagh.

Ces négociants arméniens sont également de grands mécènes ; entre autres, c'est grâce à eux que le premier livre arménien est imprimé à Venise en 1511-1512, faisant de l'arménien la dixième langue à être imprimée au monde, à une époque où le peuple arménien était sans État. Un groupe de négociants arméniens de Madras, sous la plume de Hakob Chahamirian, a



▲ Portrait en médaillon de Nahapet Agouletsi au début du premier *Commentaires des psaumes de David* écrit en arménien moderne et publié à Venise, en 1687.

même composé dans les années 1780 une première constitution pour la future République arménienne⁷. Outre ce mécénat qui sauvera bien des aspects de la culture arménienne, ces négociants ont rêvé durant des générations de la libération de leur peuple et de leur pays, comme en témoigne cette superbe épitaphe du début du XVIII^e siècle :

« Salut ! ô toi qui lis l'épithaphe de la tombe où je dors. Dis-moi les nouvelles, dis-moi la liberté des hommes de ce pays, pour qui j'ai tant pleuré. Dis-moi s'il s'est levé parmi nous un bon gardien qui les dirige et les protège. Car j'ai vainement attendu toute ma vie qu'un bon berger vienne veiller sur ce troupeau dispersé. Moi, Hagop, petit-fils de Chamir, Arménien d'une noble famille dont je tiens le nom. Né en Perse, dans une ville étrangère, à Nor-Djougha, où mes parents reposent à jamais. Le destin m'a conduit dans cette lointaine Malacca, qui gardera mes restes mortels⁸. »



-900

0

1000

2023



▶ 1828 : Extension russe vers l'Ararat

Cette situation s'explique par les déportations de l'époque de Shah Abbas I^{er} et par le fait que cette plaine, jadis cœur du domaine royal des Arsacides, fut durant des siècles un boulevard d'invasions et un champ de bataille. Les troupes russes envoyées par Nicolas I^{er} (1825-1855) entre 1825 et 1827 pour conquérir le Caucase sont partout soutenues et épaulées par les Arméniens de toutes conditions. À partir de 1827, des brigades de volontaires arméniens s'organisent même pour leur venir en aide. Le général Paskevitch conquiert la plaine et le massif du Karabagh, ainsi que la plaine de l'Ararat ; il prend la forteresse d'Erevan, le 1^{er} octobre 1827, ce qui est perçu comme une immense victoire par les Arméniens. Il continue sa campagne militaire en conquérant l'ouest du Caucase et l'Arménie occidentale jusqu'à Kars et Erzeroum. Le 10 février 1828, le traité de Turkmanchaï fixe la frontière russo-iranienne sur l'Araxe et concède aux Arméniens vivant en Perse le droit de venir s'établir en Arménie¹.

De l'autre côté de la frontière, les Arméniens de l'Empire ottoman subissent une longue « nuit turque » entre les XVII^e et XIX^e siècles. Après 1828, plus de 60 000 Arméniens passent d'Iran en Arménie orientale, et près de 100 000 autres viennent de l'Empire ottoman après le traité d'Andrinople² (1829), ce qui

permet de rééquilibrer la situation démographique en faveur des chrétiens : partant de 18 à 20 % en 1828³, ils formeront la moitié de la population de l'Arménie orientale en 1914.

Le 20 mars 1828, le tsar crée une « région arménienne » qui réunit les deux khanats d'Erevan et du Nakhitchévan, mais pas les régions du Karabagh, du Lori et du Djavakhk, où les Arméniens sont pourtant beaucoup plus nombreux, voire majoritaires. Si cet acte administratif constitue une reconnaissance de la présence et de l'héritage arménien, ce texte accorde des droits importants aux musulmans. Ces derniers sont ménagés car majoritaires, et conservent leur position favorable de l'époque safavide⁴.

Par ailleurs, le 11 mars 1836, il est promulgué un statut de l'Église arménienne qui la qualifie de « grégorienne » (issue de saint Grégoire l'Illuminateur), en vue de la couper de son origine apostolique. Dans ce texte, les Arméniens sont présentés comme une communauté religieuse, comme dans l'Empire ottoman depuis le XV^e siècle (*millet*), mais non reconnus comme un peuple ou, *a fortiori*, une nation.

Dans cette organisation, la langue arménienne ne reçoit aucun statut officiel ; ce n'est qu'une langue liturgique. L'Église arménienne officiellement reconnue

peut développer un réseau de paroisses et d'écoles avec un petit séminaire (collège) dans chaque diocèse et un grand séminaire à Ètchmiadzin. Mais elle est étroitement soumise à l'État russe : c'est le tsar qui en nomme les évêques. Pis encore, après la mort de chaque catholicos, le concile doit élire deux candidats, le tsar ayant la liberté de choisir celui qu'il souhaite. Cette tutelle suscite de très larges protestations.

Trône de diamant du tsar Alexis I^{er} Mikhaïlovitch (1645-1676). Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, ce trône a servi lors du couronnement des tsars.



◀ Médaille russe de 50 ducats d'or frappée sous le tsar Nicolas I^{er} (1825-1855) en 1828 pour commémorer la fin de la guerre russo-iranienne et la création de la « Province arménienne » autour de la plaine de l'Ararat. Représentée au revers, une ville de type persan, probablement Erevan. À l'avers, le mont Ararat est à nouveau représenté, avec, au sommet l'arche de Noé et au-dessus la date traditionnelle du déluge biblique.

Lorsque les Russes conquièrent enfin la plaine de l'Ararat, la situation est critique. Au milieu des Kurdes, des Turcs et des Iraniens, les Arméniens ne sont plus qu'une minorité, moins de 20 % de la population locale. Seuls le Siounik et le Karabagh restent majoritairement peuplés d'Arméniens.

▶ 1914 : Fin d'une renaissance culturelle et politique du peuple arménien

Depuis la chute du royaume de Cilicie, en 1375, l'histoire des Arméniens a été jalonnée de tentatives désespérées pour susciter l'intérêt des puissances chrétiennes occidentales vis-à-vis de l'oppression exercée par les pouvoirs musulmans – turc d'un côté, iranien de l'autre. Au XIX^e siècle, l'annexion de l'Arménie orientale par la Russie, l'éveil des nationalités dans les Balkans, et le renouveau insufflé par des communautés dynamiques de la diaspora (Constantinople, Tiflis, Moscou, Venise) ont créé des conditions favorables à la renaissance arménienne (*veradzounout*).

Un large mouvement de renouveau culturel et éducatif s'enclenche dans l'Arménie russe, avec l'émergence d'une *intelligentsia* qui place la culture arménienne dans la modernité tout en explorant ses racines anciennes.

Un puissant réseau d'écoles, y compris pour filles, se met en place dans les provinces, dispensant une instruction largement modernisée. Ainsi, en 1914, les seules écoles arméniennes scolarisent presque autant d'enfants que les écoles publiques de tout l'Empire ottoman. Dans un mouvement de démocratisation sans précédent, les écrivains adoptent la langue vernaculaire (*ashkharhapar*) en lieu et place de l'arménien classique (*grapar*) que seuls les lettrés et les ecclésiastiques maîtrisent. En 1794, *Aztarar*, la première revue, avait commencé de paraître à Madras (Inde). À la veille du génocide de 1915, plus de 700 titres de journaux paraissent.

À Constantinople, la Constitution de 1863, inspirée de la Constitution française de 1848, marque un début de démocratisation de la vie publique arménienne, en mettant fin aux privilèges des seigneurs héréditaires, les Amiras, avec l'élection d'une Assemblée nationale de laïcs issus de la nouvelle bourgeoisie arménienne, chargée de gérer les affaires du *millet* (communauté religieuse) arménien¹. Cependant, les provinces arméniennes restent soumises à l'arbitraire de l'administration turque qui de collusion avec certaines tribus nomades kurdes autorisent des massacres réguliers et des pillages systématiques. À partir de 1864, la Sublime Porte utilise l'arrivée massive de musulmans du Nord-Caucase (essentiellement Tchetchènes et Circassiens) refoulés par les Russes pour terroriser la paysannerie arménienne. Ces 500 000 musulmans vont contribuer à transformer les équilibres démographiques de l'empire et seront des acteurs des massacres successifs. Ces exactions conduisent la population chrétienne à émigrer vers les métropoles de l'empire, voire l'étranger².



◀ Sarkis Bey Balian, photographié par les frères Abdullah au moment où Abdul-Hamid II lui confère le titre de « Chef des architectes de l'État ».



◀ « Le sultan se livrant à quelques réformes sur ses sujets », caricature parue dans le journal humoristique français *Le Rire*, n° 143 du 31 juillet 1897.

Les espoirs arméniens de voir se réaliser les réformes stipulées par le traité de San Stefano (3 mars 1878) – liberté accordées aux minorités religieuses de l'empire ottoman – s'envolent avec le traité de Berlin (juin-juillet 1878), qui soumet ces réformes au contrôle des puissances européennes, sous l'égide de l'Allemagne³. Les déceptions consécutives à cette évolution donne naissance à plusieurs mouvements politiques dans les cercles arméniens dont les partis Arménagan, démocrate libéral (fondé en 1885 à Van), Hentchakian, social-démocrate (1887 à Genève) et Dachnaksakan (Fédération révolutionnaire arménienne, 1890 à Tiflis). Ce début d'organisation politique se concrétise avant tout par des mouvements d'auto-défense circonscrits aux régions à forte densité arménienne. En 1894-1896, les premiers massacres de masse organisés par le sultan Abdul Hamid II (1876-1909) visent à

mettre au pas la population arménienne de l'Empire. L'ampleur des massacres (300 000 morts) soulève l'indignation internationale et a des échos en Europe où Abdul Hamid est surnommé le « Sultan rouge » ou le « Grand Saigneur ».

Le démantèlement entamé de l'Empire ottoman donne naissance au mouvement « Jeune-Turc », leur parti « Union et Progrès », projette de renverser le régime hamidien, projet auquel la Fédération Révolutionnaire Arménienne (Dachnaksoutioun) s'associe. La Constitution de 1908, proclamée à l'issue de la révolution des officiers turcs, préconise l'égalité entre les citoyens de toutes origines dans un empire modernisé. Les partis politiques arméniens entrent au parlement ottoman. Mais, dès avril 1909, les massacres de Cilicie révèlent les véritables intentions du nouveau pouvoir⁴.

▶ Le peuplement arménien en 1914.





► 1915 : Génocide des Arméniens

Les Jeunes-Turcs, arrivés au pouvoir avec un programme de sauvetage de l'Empire, assistent en fait à sa désagrégation avec les guerres des Balkans (1912-1913). Rapidement, ils envisagent un projet de création d'un empire turquisé, avec l'Islam comme commun dénominateur, ayant pour perspective de s'étendre sur l'Asie centrale et ses populations touraniennes ; en premier lieu, les Turcs du Caucase (les futurs Azéris). Tel est le point de départ de leur projet génocidaire.

La mutation du projet politique des Jeunes Turcs s'opère parallèlement à une menace croissante sur les populations arméniennes dans les provinces. Les mémorandums adressés par le Patriarcat arménien au Grand Vizir Mahmoud Chevket, fin 1912, restent lettre morte¹. Aussi le Patriarcat, avec l'appui des forces politiques arméniennes, décide-t-il de faire appel à la Russie, à laquelle s'associent rapidement l'Angleterre, la France et l'Allemagne.

Les dirigeants unionistes considèrent cette démarche comme une trahison et accusent les Arméniens de pactiser avec la Russie. Le panturquisme du Comité Union et Progrès (CUP) au pouvoir est désormais une idéologie raciste qui exclut ou instrumentalise les minorités. Le mouvement arménien d'émancipation, mouvement chrétien dans un environnement musulman hostile, est vu par les dirigeants turcs comme mettant en péril leurs projets de conquête ; il convient de le neutraliser par tous les moyens, allant jusqu'à l'extermination².

En novembre 1914, l'Empire ottoman entre en guerre aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, contre la Russie, la France et la Grande Bretagne. Des Arméniens se trouvent des deux côtés du front turco-russe. D'un côté, quelque 5 000 volontaires arméniens rejoignent l'armée russe, de l'autre, de nombreux Arméniens s'enrôlent dans l'armée ottomane, encouragés par le Patriarcat arménien et les dirigeants politiques, qui expriment publiquement leur loyauté à l'État ottoman.

Dès lors, le processus d'extermination programmée est enclenché. Le Comité Union et Progrès met en place une organisation spéciale, composée de mercenaires et de repris de justice, qui, dès le début de

la guerre, procède à des opérations de nettoyage ethnique dans les régions frontalières. La défaite de Sarikamish, en janvier 1915, exacerbe encore la haine de l'Arménien dans la population musulmane dont l'adhésion sera nécessaire à l'aboutissement de processus d'extermination³.

Le désarmement des soldats arméniens, décrété le 25 février 1915, le remplacement systématique des fonctionnaires, l'arrestation massive des élites arméniennes, dans la nuit du 24 au 25 avril 1915, dans la capitale comme dans la province, conduisent à l'élimination directe ou indirecte de la minorité dans tout l'empire. Pour donner un caractère légal à ce processus, le gouvernement décrète la « loi provisoire sur la déportation des populations suspectes », sous prétexte d'éloigner les Arméniens du front russe. En réalité, c'est l'ensemble des Arméniens de l'Empire ottoman qui sont déportés systématiquement, à

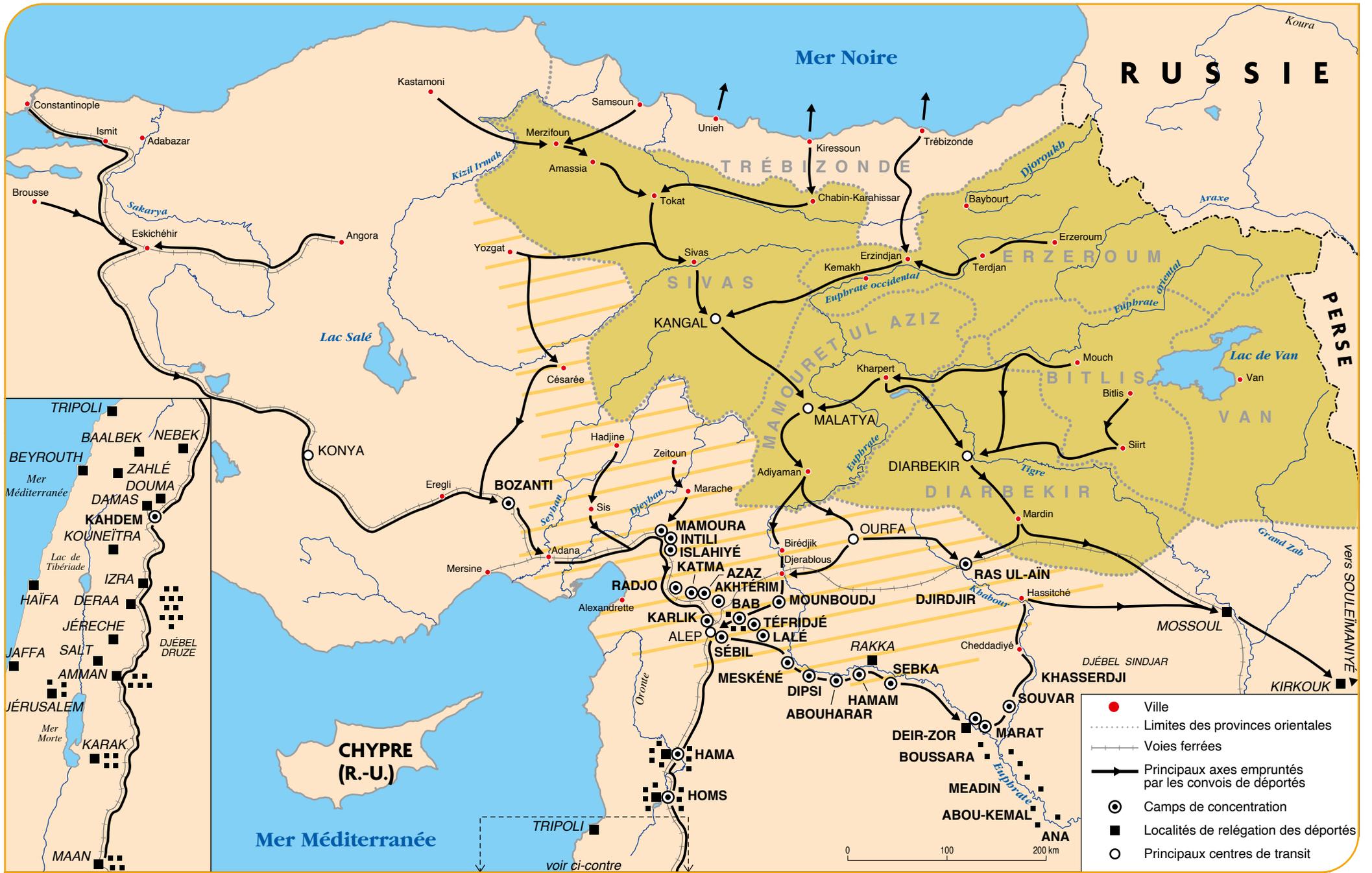
l'exclusion de ceux de Constantinople et de Smyrne, où la présence des corps diplomatiques étrangers a incité les autorités turques à la prudence. Tous les biens des Arméniens sont confisqués. Les Arméniens doivent disparaître non seulement de l'Empire ottoman, mais également des régions voisines, Azerbaïdjan iranien et Caucase : l'armée turque y opère donc des incursions pour les exterminer⁴.

Femmes et enfants sont jetés dans le premier réseau concentrationnaire de l'histoire : des caravanes de femmes et d'enfants marchent, d'étape en étape, jusqu'à la destination finale, le désert syrien, où la gendarmerie turque achève les survivants.

Ainsi en quelques mois 1,5 million d'individus, sur une population totale de 2,3 millions d'Arméniens disparaissent dans l'Empire ottoman⁵.



► Déportation de la population arménienne masculine de la ville de Kharpert par les soldats ottomans, avril 1915. La caravane fut conduite vers les collines proches de la ville et tuée.



▶ 1920 : Traité de Sèvres

La fin de la Première Guerre mondiale est aussi dramatique pour l'Arménie que son déclenchement. Dès la chute du tsarisme en mars 1917, les 500 000 soldats de l'armée russe abandonnent massivement le front du Caucase, laissant sa défense aux 32 000 soldats arméniens placés sous le commandement du général Thomas Nazarbekian. Deux ans après le génocide, il s'agit pour les forces arméniennes de protéger les rescapés arméniens de l'anéantissement total.

Par le Traité de Brest-Litovsk signé en mars 1918, Lénine cède à la Turquie les territoires annexés par la Russie en 1878 : Kars, Ardahan, et Batoum. Ainsi débute une relation que les bolcheviks souhaitent devenir une alliance stratégique contre les Européens, « impérialistes de l'Entente¹ ».

Devant l'offensive turque, le Parlement transcaucasien 1917-1918 (Arméniens, Géorgiens et Tatars) explose du fait d'intérêts contradictoires, cédant le 22 avril 1918 sa place à l'éphémère République démocratique fédérative de Transcaucasie (avril-mai 1918).

Dans les jours suivants, les Turcs occupent Kars, puis Alexandropol (auj. Gumri) et marchent sur Erevan. C'est un homme providentiel, Aram Manoukian (1879-1919), célèbre fédai organisateur de l'autodéfense, puis gouverneur de Van en 1915, qui prend les rênes de la défense nationale, tout en jetant les fondements d'un gouvernement arménien, avant même la déclaration de l'indépendance.

Face à l'avancée de l'armée turque, trois batailles décisives marquent la victoire inespérée des Arméniens Sardarapat, Bach-Aparan et Karakilissé (21-29 mai 1918).

Le 28 mai 1918, la première République arménienne (1918-1920) naît dans des conditions apocalyptiques : lors des six premiers mois, 400 000 rescapés



Aram Manoukian est considéré comme le véritable père de l'indépendance de l'Arménie. Ne disposant ni d'institution étatique ni d'une tradition administrative autonome, l'État arménien était en situation de vulnérabilité. Dès son arrivée à Erevan, en décembre 1917 Aram Manoukian va être investi des pleins pouvoirs et prendre des mesures énergiques pour assurer la sécurité des populations en exhortant les Arméniens à n'attendre aucune aide extérieure et à s'appuyer sur leurs propres ressources humaines et spirituelles pour se défendre et assurer leur avenir. Il impose une conscription à tous les hommes de 20 à 32 ans. Cette décision et d'autres analogues jouèrent un rôle central dans les victoires de mai 1918.

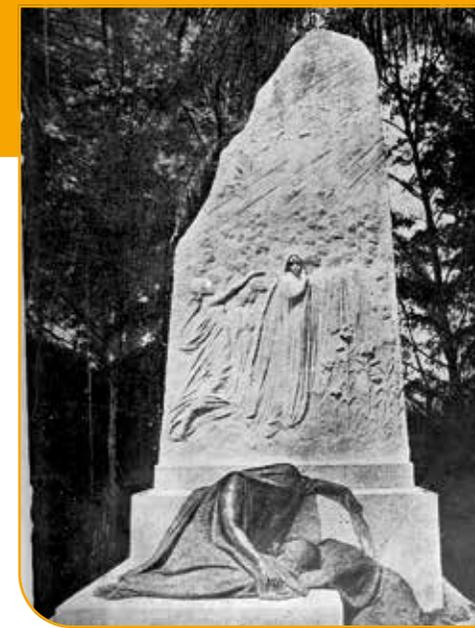
du génocide et de la guerre affluent vers Erevan, la capitale ; près de 180 000 meurent de famine et d'épidémies.

Premier État arménien depuis le XIV^e siècle, la nouvelle République institue le suffrage universel et donne le droit de vote aux femmes, crée la journée de 8 heures, fonde la première université arménienne à Alexandropol et adopte l'arménien comme langue officielle.

Après le Traité de Batoum du 4 juin 1918, par lequel est reconnu la République arménienne (10 000 km²), l'Empire ottoman, vaincu par les puissances alliées, signe l'armistice de Moudros, le 30 octobre 1918. Constantinople est occupée par les Alliés. Les Turcs sont contraints d'évacuer Alexandropol, le Nakhitchévan, Kars et Ardahan ; ces derniers sont annexés à l'Arménie portant son territoire à 46 000 km².

Nombre d'Unionistes responsables du génocide des Arméniens sont arrêtés et jugés par trois cours martiales ottomanes qui prononcent des condamnations à mort pour crimes contre l'humanité, dont celles de Mehmet Ali Talaat, Ismail Enver, Ahmet Djemal, Behaeddine Chakir par contumace².

Damad Ferid pacha, Grand vizir (Premier ministre), reconnaît devant le Conseil Suprême à Versailles le 17 juin 1919 la réalité de la politique génocidaire :



▲
Premier monument de commémoration du génocide des Arméniens, érigé place Taksim, à Constantinople en 1919 et détruit par les kémalistes en 1922.

« Loin de moi la pensée de travestir ces forfaits qui sont de nature à faire tressaillir d'horreur la conscience humaine ; je chercherai encore moins à atténuer le degré de culpabilité des auteurs du crime³. »

Cependant, durant les deux années de son existence (1918-1920), la République d'Arménie est contrainte de défendre à la fois militairement et diplomatiquement ses frontières menacées par les kémalistes. Une délégation, présidée par Avetis Aharonian, présente à la Conférence de la Paix de Paris les revendications des frontières de l'Arménie à partir de celles de la République. Une autre délégation, dirigée par Boghos Nubar Pacha, représente les intérêts des Arméniens de l'Empire ottoman et tente de faire accepter auprès des Alliés victorieux l'unification des provinces arméniennes ottomanes avec l'Arménie du Caucase, ainsi que d'un foyer national arménien sous mandat français en Cilicie.



Les deux délégations travaillent à coordonner leurs actions en vue de réunir les parties occidentale et orientale de l'Arménie. Les travaux préparatoires à la signature du Traité de Sèvres, sont motivés par une politique d'équité entre les populations de l'Empire ottoman. L'État turc est réduit et son armée dissoute en réponse aux atrocités perpétrées durant la guerre. Les Arméniens obtiennent un État indépendant et les Kurdes peuvent former, avec les Turcs, un État confédéral. La Grèce est considérablement agrandie et les puissances occidentales sont garantes de l'application de ces dispositions. En signant le Traité de Sèvres, le 10 août 1920, la Turquie reconnaît, à l'instar des autres puissances signataires, l'Arménie dans ses nouvelles frontières (103 600 km²).

Les 25 et 26 avril 1920, les puissances alliées avaient demandé au président américain Woodrow Wilson d'accepter un mandat sur l'Arménie, et de définir la frontière turco-arménienne par une sentence arbitrale. L'article 89 du Traité de Sèvres réitère cette demande, au nom des signataires, dont l'Arménie et la Turquie. Bien que le Congrès américain ne ratifie pas ce traité, le président Wilson rend sa sentence arbitrale le 22 novembre 1920, accordant à la République d'Arménie les régions de Van, Bitlis, Erzeroum et Trébizonde : au total, 103 600 km². Historiquement, cette sentence arrive trop tard car les bolcheviks sont déjà en Arménie. Cependant, en droit international, une sentence arbitrale étant définitive, irrévocable et obligatoire, celle du président W. Wilson garde toujours sa valeur juridique. La carte originale de cet arbitrage est visible page 4.



► 1923 : Traité de Lausanne

Le Traité de Lausanne témoigne d'un changement d'époque et d'état d'esprit des Européens. Il marque l'abandon de la volonté d'équité entre les populations issues de l'Empire ottoman et de réparation après les crimes génocidaires du gouvernement turc.

Rémise en cause du Traité de Sèvres

Dès la signature du Traité de Sèvres, le 10 août 1920, l'organe, alors informel, du kémalisme, la « Grande Assemblée nationale de Turquie », dénonce le traité comme un « projet de dépeçage colonial ». Dès lors, les relais de Mustafa Kemal dans les milieux d'affaires et diplomatiques s'affairent contre sa ratification par les parlements européens. Cette politique d'influence obtient du président du Conseil français (Premier ministre), Georges Leygues, une déclaration affirmant que la France ne le ratifierait pas¹.

Les kémalistes travaillent à être reconnus par les puissances européennes et à commercer avec elles. C'est chose faite avec la France qui signe, en mars 1921, un accord avec les kémalistes, et en octobre un traité de paix les reconnaissant de fait comme le gouvernement légitime de la Turquie, tout en leur vendant des armes². Puis, le Président du Conseil Français Aristide Briand, sans aucune concertation avec les Britanniques, signe l'accord d'Angora (auj. Ankara), le 20 octobre 1921, par lequel il abandonne la Cilicie aux Turcs, ne conservant que le Sandjak d'Alexandrette³. Par cet accord, la France renonce à sa promesse de créer un foyer national arménien, en Cilicie, et d'assister la République d'Arménie dans la constitution d'une armée de métier⁴. Avec la soviétisation de l'Arménie sonne le glas du projet d'un État indépendant et réuni⁵.

Abandon des minorités nationales

Grâce à ce réarmement, les kémalistes se lancent à l'assaut de l'Asie Mineure et expulsent les populations non turques du plateau arménien comme des zones littorales. Parallèlement la fin de l'année 1921 et toute l'année 1922 se passent en négociations car les concessions européennes ne sont jamais suffisantes aux yeux des nationalistes turcs, dirigés par

►
Orphelins
d'Alexandropol-Gumri.
Sur cette seule photographie
de 1926 sont rassemblés
15 000 orphelins arméniens
du Génocide, de l'orphelinat
du Near East Relief
d'Alexandropol.



Ismet İnönü. Deux délégations arméniennes essaient de maintenir les acquis du Traité de Sèvres. Le chef de la délégation britannique, sir Horace Rumbold répond en ces termes aux dirigeants de la Ligue internationale philarménienne :

« Le Turc ne cède que devant la force. Or nous n'avons rien à lui opposer. Impossible de recommencer la guerre. On ne peut faire la guerre pour les Arméniens. Nous reconnaissons nos promesses et nos engagements mais ne pouvons les tenir... Il faut à tout prix conclure la paix. Donc les Arméniens sont sacrifiés⁶. »

Le traité signé le 24 juillet 1923 à Lausanne constitue un recul complet par rapport à celui de Sèvres et une acceptation très large des exigences de la Turquie. L'Arménie indépendante et l'autonomie kurde disparaissent, la Turquie kémaliste gagne une très vaste assise territoriale sur l'essentiel du plateau arménien et toute l'Asie mineure. La politique de nettoyage ethnique, héritée du régime des Jeunes-Turcs se poursuit, entraînant le déplacement forcé de quelques deux millions de personnes (Grecs et Turcs).

Fondation de la République de Turquie

Mustafa Kemal proclame la République de Turquie le 29 octobre 1923. La maison ottomane est déchu et

chassée de Turquie, le califat aboli le 3 mars 1924. La société turque va se transformer en profondeur avec comme modèle les régimes autoritaires européens. Ainsi 3 ans après la fondation de la République kémaliste, un nouveau code pénal turc est publié sur le modèle du code pénal fasciste italien.

Idéologie expansionniste

Si Mustafa Kemal souhaite établir un État dans les frontières du Traité de Lausanne, de nombreux kémalistes veulent à l'inverse continuer la politique pan-turquiste élaborée par Enver Pacha et portée par les Jeunes-Turcs. L'un d'eux, le général Kazim Karabekir, qui a joué un rôle clé dans les négociations avec les bolcheviks puis dans la reconquête de l'Asie Mineure, a pu écrire :

« L'objectif de tous les Turcs est de s'unir aux frontières touraniennes. L'histoire nous offre aujourd'hui la dernière occasion pour réaliser cet objectif. Pour que le monde islamique ne soit plus jamais fragmenté, il est nécessaire que la campagne contre le Karabagh ne s'arrête pas. En fait, il faut faire comprendre aux Azéris que la campagne doit être poursuivie avec plus de détermination et de sévérité⁷. »

Cet axe de politique étrangère se poursuit jusqu'à nos jours.



► 1921-1945 : Soviétisation et dépeçage de l'Arménie

En démissionnant le 2 décembre 1920, le gouvernement dachnak de Simon Vratsian transmet le pouvoir aux bolcheviks, signe un accord avec Boris Legran, délégué de Moscou, portant sur la formation d'un gouvernement de coalition, qui ne sera jamais réalisé. Le territoire transmis aux bolcheviks correspond au trait rouge sur la carte de la page 45.

Soviétisation de l'Arménie

La soviétisation de l'Arménie est la conséquence de l'alliance « contre les impérialistes de l'Entente² » des bolcheviks avec Mustapha Kémal. Cette alliance est scellée, par le Traité de Kars (13 octobre 1921), par la livraison d'armes et d'or par les Russes à l'armée turque. En venant à son secours, Lénine nourrit l'espoir de s'assurer l'aide du nouvel homme fort de la Turquie dans l'expansion de la révolution rouge au monde musulman du Moyen Orient à l'Asie centrale et jusqu'en Inde. Dans les faits, Kémal obtient ainsi les moyens financiers, militaires et politiques, *de facto* l'autorisation des bolcheviks de dépecer l'Arménie et de chasser les Grecs d'Asie Mineure.

À Erevan, les Communistes prennent le pouvoir et instaurent d'emblée un régime de terreur. Le fait est qu'il n'y a, ici comme ailleurs, aucun soutien populaire réel à la Révolution bolchevique³. La Tchéka, la police politique, et les tribunaux révolutionnaires engagent une vaste opération de purges : « arrestation des opposants, déportation des officiers de l'armée arménienne, règlements de compte, réquisition des vivres et biens de première nécessité auprès d'une population affamée⁴ ». L'insurrection des paysans du 18 février 1921, dirigée par le Dachnaktsoutioun fait fuir les bolcheviks une première fois avant le retour victorieux de l'Armée rouge, le 2 avril, qui instaure le régime communiste dirigé par le révolutionnaire Alexandre Miasnikian.

Trois traités successifs, ceux d'Alexandropol (2 décembre 1920), de Moscou (16 mars 1921) et de

Kars (13 octobre 1921) octroient à la Turquie des territoires arméniens faisant partie de l'empire russe : Kars, Ardahan, et Igdir, avec la cité d'Ani et le Mont Ararat. Les populations des territoires concédés (Lazes, Meskhètes, Géorgiens, et Arméniens) sont expulsées par les troupes kémalistes et remplacées par des Kurdes et des Turcs.

Démembrement du pays

Au sud, la province arménienne du Nakhitchévan, encore peuplée de près de 50 % d'Arméniens malgré les massacres⁵, est placée sous juridiction arménienne avant que Nariman Narimanov, le chef du Politburo d'Azerbaïdjan, ne parvienne à faire changer d'avis Staline, alors commissaire aux nationalités, et n'obtienne le placement de cette région sous l'autorité des Turcs du Caucase sans possibilité d'être offerte à un « État tiers »⁶. En 1934, le gouvernement iranien accède à une demande du gouvernement turc

d'échange de territoires permettant à la Turquie d'avoir une bande de 12 kilomètres assurant le contact avec le Nakhitchévan. Après sa création en 1918, l'Azerbaïdjan chasse progressivement toute la population arménienne du Nakhitchévan, et détruit méthodiquement tous les monuments attestant de la présence millénaire des Arméniens.

Au nord, la province arménienne de l'Akhalkalak, peuplée à 72 % d'Arméniens, est attribuée à la Géorgie. La province arménienne du Haut-Karabagh peuplée à 95 % d'Arméniens avait été initialement rattachée à l'Arménie, le 4 juillet 1921, par le bureau caucasien dirigé par Staline. Mais le 5 juillet, N. Narimanov le persuade de céder également cette région à l'Azerbaïdjan, sous le statut de « région autonome ». Enfin, par un découpage administratif opportuniste de la région, les dirigeants azéris séparent le Haut-Karabagh du Zanguézour au sud, et détachent au nord le district de Gulistan (auj. Chahoumian).

L'Arménie durant l'année 1920 doit faire face à la double menace des Turcs kémalistes et des Turcs du Caucase ainsi qu'à une propagande communiste jusque dans les rangs de sa propre armée. Après de nombreuses déstabilisations ourdies par les bolcheviks, le pouvoir soviétique est proclamé en Arménie le 29 novembre¹.

►
Carte de l'Arménie soviétique selon la Grande Encyclopédie soviétique publiée en 1926.

On peut observer que les terres cédées à l'Azerbaïdjan au cours des décennies suivantes sont marquées en vert et qu'il n'existe pas d'enclaves, ni en Arménie ni en Azerbaïdjan. À cette date, les territoires d'Arménie et du Haut-Karabagh sont jointifs.



Seul le Zanguézour où des fédais comme Nejdeh mènent une guérilla contre l'Armée rouge et les Turcs du Caucase jusqu'à la fin de l'été 1921, reste arménien. L'Arménie est ainsi réduite à 30 000 km².

Transferts territoriaux à l'Azerbaïdjan

Le pouvoir central qui aurait dû être l'arbitre des divergences entre Arméniens et Turcs du Caucase cède systématiquement aux demandes de transfert frontaliers, et privilégie le pouvoir azéri et ses ressources pétrolières. À l'opposé, les dirigeants arméniens qui sont surtout des militants bolcheviques ne sont pas en capacité de défendre les intérêts de leur État. Le pouvoir central ne tient pas les promesses de sa propagande et arbitre en fonction des rapports de forces ainsi que de ses intérêts ; de 1925 à 1940, l'Arménie se voit amputée de 1 500 km² au profit des Turcs du Caucase appelés Azéris à partir de 1936 (en bleu sur la carte p. 49)⁷. Tout au plus, la tutelle soviétique empêche les massacres interethniques. Par exemple, en 1920 du 22 au 26 mars des pogroms anti-arméniens, encouragés par le gouverneur musulman de la ville, Soultanov, font plus de 20 000 victimes parmi les civils arméniens de la ville de Chouchi et les quartiers arméniens sont entièrement détruits.

Soviétisation de la société arménienne

À l'intérieur des frontières, la soviétisation se fait dans la brutalité. Les paysans arméniens opposent une résistance farouche à la collectivisation : près de 25 000 d'entre eux seront déportés en Sibérie en 1929-1930⁸.

Le pouvoir s'attaque aux deux piliers susceptibles de constituer le socle d'une résistance à l'idéal révolutionnaire : la famille et l'Église. La politique familiale s'attaque aux codes traditionnels, comme aux relations intrafamiliales, suscitant ainsi un vif rejet dans cette société encore majoritairement rurale.

Pour supplanter l'Église Apostolique Arménienne, le pouvoir crée une « contre-église » : l'« Église vivante ». Croyants et ecclésiastiques sont persécutés parallèlement à l'enseignement généralisé de l'athéisme. Les églises sont détruites ou désaffectées. Le catholico Khoren I^{er} est assassiné en avril 1938 et une réflexion est même menée par les dirigeants soviétiques sur l'opportunité d'abolir cette église⁹. Au total, les répressions staliniennes feront 300 000 victimes entre 1926 et 1953, auxquelles s'ajoute le lourd bilan humain de la Seconde Guerre mondiale. La démographie catastrophique de l'Arménie est partiellement renflouée par un mouvement de rapatriement de 100 000 Arméniens de la diaspora, entre 1936 et 1949 (dont 7 000 de France).



Enveloppe et timbres « Premier jour » commémorant en 1995 les maréchaux arméniens de la Seconde Guerre mondiale :

- le maréchal Hovhannes Baghramian (†1982),
- l'Amiral Hovhannes Issakov (†1967),
- le Maréchal Hamazasp Babadjanian (†1977),
- et le Maréchal des forces aériennes Sergey Khoudyrov (Armenak Khamperiants ; †1950).



Régimes totalitaires

Dès l'entre-deux guerres, les dictateurs européens ont développé une réelle fascination pour Mustafa Kemal qui a su s'insurger contre les traités imposés par les vainqueurs puis dicter à Lausanne ses conditions. Adolf Hitler est un admirateur des réformateurs Jeunes Turcs et de Mustapha Kemal à propos duquel il déclare :

« Mussolini a été son premier disciple et moi le deuxième¹⁰. »

Un élément important du lien entre les deux génocides durant les deux guerres mondiales est l'élaboration d'un moyen moderne d'extermination : le concept de système concentrationnaire que les officiers allemands ayant servi dans l'Empire ottoman ramènent en Allemagne, avec d'autres « innovations » turques, et qui sont mis à profit par les nazis pour leur politique exterminatrice.

L'utilisation de la faiblesse des Européens face aux kémalistes et la violence de masse conçue comme un processus administratif normal, sont deux héritages importants transmis du nationalisme turc au totalitarisme hitlérien¹¹. De plus et comme cela a été justement souligné par ces deux historiens français spécialistes de la Grande guerre, Annette Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau :

« L'oubli prolongé des exactions contre les civils, comme de l'extermination des Arméniens, a offert par la suite l'impunité à ceux qui voulurent réitérer¹². »

Cet « oubli prolongé » peut effectivement se lire dans les propos d'Hitler datant de 1931 :

« Partout règne le mécontentement. Partout, on attend un nouvel ordre mondial. Nous voulons mener une grande politique de colonisation. En Allemagne, nous ne voulons pas nous marcher sur les pieds. La petite Grèce a pu déplacer un million de personnes en 1923. Pensez aux déportations dans la Bible, aux massacres au Moyen Âge – c'est justement de cela que parle Rosenberg – ou souvenez-vous de l'extermination des Arméniens. On en vient à penser que les masses humaines ne sont rien d'autre qu'une pâte biologique¹³. »

Ainsi, le Führer avait une connaissance réelle de l'extermination des Arméniens, et le 22 août 1939, au moment de lancer ses armées à la conquête de l'Europe et d'accentuer sa politique de répression des « exclus », il déclare devant son État-major hésitant, comme pour le rassurer :

« Après tout, qui parle encore aujourd'hui de l'anéantissement des Arméniens¹⁴ ? »

İsmet İnönü devenu président de la Turquie en 1938, à la mort de Mustafa Kemal, orchestre une politique de neutralité durant tout le conflit mondial, qui est malgré tout très bienveillante envers l'Axe, la Turquie fournissant à l'industrie militaire allemande des matières premières stratégiques comme le chrome. Ces bonnes relations sont concrétisées par la signature d'un pacte de non-agression le 18 juin 1941 à Ankara, et permirent le rapatriement des

restes de l'architecte du génocide des Arméniens, Talaat Pacha en 1943 dans un train militaire couvert de croix gammées¹⁵. Le Reich allemand planifie dans le même temps l'invasion de la Turquie afin, comme en 1918, de conquérir les puits de pétrole de la Caspienne, Hitler affirma en effet au maréchal Erich von Manstein, en 1942,

« Il s'agit de la prise de Bakou, Maréchal. Sans le pétrole de cette région, la guerre est perdue¹⁶. »

La Turquie, très opportunément, ne déclare la guerre aux puissances de l'Axe qu'après la libération des camps d'extermination en février 1945, avant de se rapprocher des États-Unis et d'intégrer l'OTAN le 18 février 1952.

L'Arménie soviétique dans la guerre

À l'inverse, l'Arménie soviétique paie un très lourd tribut à la guerre : 500 000 hommes sont mobilisés sur une population de 1 320 000 personnes dont 250 000 ne reviendront pas¹⁷. Ces Arméniens soviétiques sont envoyés sur la plupart des fronts de la Grande Guerre Patriotique (22 juin 1941-9 mai 1945).



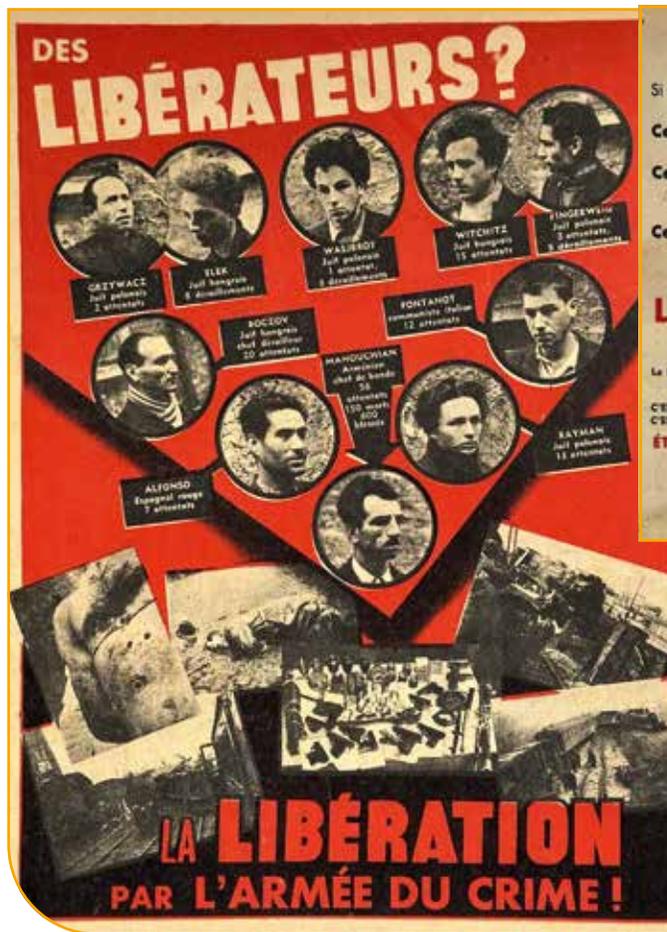
Hovhannes Bagramian, après avoir combattu dans les armées tsaristes et de la première République d'Arménie, se rallie aux bolchevicks. Formé dans les académies militaires soviétiques, il devient un officier général en 1934, expérimenté dans la planification militaire. En 1942, il reçoit un premier commandement d'unité, puis en novembre 1943, celui du premier front balte. En avril 1945, il commande le troisième front biélorusse. Durant la guerre, le Maréchal Bagramian est le premier supérieur officier non-russe de l'Armée rouge à recevoir le commandement d'un front.

Les Arméniens dans la résistance

Comme la population générale de l'Europe, les Arméniens des divers pays ont été attentistes jusqu'à l'invasion de l'URSS par l'Allemagne nazie le 22 juin 1941. En réaction à l'« Opération Barbarossa », les Arméniens communistes, ou communistes, sont partout entrés en résistance.



En France, le résistant le plus illustre est Missak Manouchian. Lui et son épouse, Mélinée, sont des orphelins du génocide des Arméniens. En 1942, il entra dans les Francs-Tireurs et Partisans de la Main d'œuvre immigrée (FTP-MOI) avant d'en devenir le chef pour la région parisienne en 1943. Il organisa des actions audacieuses contre l'occupant nazi. Trahi, il fut arrêté le 16 novembre et fusillé au Mont Valérien le 21 février 1944, avec vingt et un autres résistants de son groupe, immortalisé par l'affiche rouge.



La fameuse « Affiche rouge » publiée par l'occupant allemand après l'arrestation et la mise à mort du groupe Manouchian. Le revers de l'affiche, peu souvent publié, n'est pas moins édifiant. À droite, un extrait du fascicule publié lors de la campagne contre « l'armée du crime » destiné à accabler les résistants.

► 1965 : Diaspora et reconnaissance du génocide

Avec la soviétisation de l'Arménie et la perte de la Cilicie, nombre de rescapés du génocide se dispersent à travers le Moyen-Orient puis le monde. Organisés autour d'églises locales et de partis politiques, ces communautés ont progressivement mis en place un mouvement international pour obtenir justice.

Passeport Nansen de Haïg Guirdjikian, reçu en 1948.



L'abandon de la Cilicie aux kémalistes

La principale revendication des représentants des Arméniens rescapés du génocide de 1915, lors des négociations en vue des traités de paix, est la création d'un foyer national en Cilicie sous mandat français. Ce projet, accepté dans un premier temps, est réévalué par Aristide Briand qui abandonne aux Turcs toute la Cilicie. *De facto*, l'armée française se replie sur la Syrie, la France ne conservant que le sanjak d'Alexandrette. À nouveau expulsés, les Arméniens devenus apatrides se répandent dans tout l'Orient en foyers diasporiques. En 1939, le gouvernement turc menace d'entrer en guerre aux côtés de l'Allemagne nazie si le sanjak d'Alexandrette, peuplé d'Arabes et de 140 000 Arméniens, ne lui est pas offert. La France, la puissance mandataire cède et renonce à son rôle protecteur des territoires et de leurs populations initialement confié par la Société des Nations, en offrant ce nouveau territoire aux kémalistes¹.



▲ Fridtjof Nansen s'occupant des orphelins arméniens.

Photographie prise en Arménie au début des années 1920, où l'on voit F. Nansen au milieu des orphelins arméniens attablés, œuvrant à leur bien-être.



Opération Némésis (1921-1922), d'après la déesse grecque de la « colère juste »
Devant la non-exécution des sentences à l'encontre des principaux auteurs du génocide de 1915, un groupe de patriotes arméniens décide, à Erevan en août 1919, de les appliquer eux-mêmes. Entre 1921 et 1922 huit hauts responsables turcs sont exécutés, parmi lesquels Talaat Pacha (15 mars 1921). Lors de son procès, Soghomon Tehlirian reconnaît les faits et assume pleinement son geste. Les différents témoignages, notamment ceux du Pasteur Lepsius et de M^{gr} Grigoris Balakian, établissant clairement la responsabilité de l'ancien ministre de l'Intérieur Jeunes-Turcs dans l'extermination des Arméniens : Soghomon Tehlirian est acquitté².

Moyen-Orient et Europe

La Syrie, le Liban, la Terre sainte, l'Égypte et la Grèce sont les premiers pays d'accueil. L'organisation sociale par communauté religieuse de la Syrie et du Liban est particulièrement propice à la création de communautés locales. Puis les besoins de la reconstruction dans l'Europe d'après-guerre favorisent l'émigration, notamment vers la France, voire le continent américain, avec les États-Unis. En France, ce sont 70 000 rescapés qui arrivent à Marseille au début des années 1920, et contribuent à la reconstruction du pays. Ainsi, la carte de répartition des premières communautés arméniennes correspond peu ou prou à celle de l'espace industriel français. Cette période est marquée par la xénophobie et un racisme réel face à ces étrangers largement inconnus de la population. Localement ces rescapés s'organisent autour des paroisses et des partis politiques,

dont la Fédération Révolutionnaire Arménienne (FRA) Dachnaksoutioun. Les conséquences de la crise de 1929 vont faire évoluer cette population du monde ouvrier vers celui de l'artisanat et du commerce.

Reconnaissance et justice

D'abord apatrides, les Arméniens de toute la diaspora vont lutter durant des générations pour obtenir justice et réparation. Le 20 avril 1965, un pas symbolique est franchi lorsque l'Uruguay est le premier pays à reconnaître officiellement le génocide arménien. Le mouvement n'a jamais cessé. Avec la France en 2002, l'Allemagne en 2015 et les États Unis en 2020, ce ne sont pas moins d'une cinquantaine de pays, d'institutions internationales ou de parlements qui ont acté cette reconnaissance.

Le Passeport Nansen est imaginé comme instrument de droit international pour la protection des réfugiés en 1921 et créé le 5 juillet 1922 à l'initiative de Fridtjof Nansen, un célèbre explorateur des pôles et premier Haut-commissaire pour les réfugiés de la Société des Nations. Il dirige l'Office international Nansen pour les réfugiés. Destiné aux réfugiés de la Russie soviétique en 1921 et 1922, il est le « premier instrument juridique utilisé dans le cadre de la protection internationale des réfugiés ». Ce passeport est étendu aux Arméniens rescapés du génocide en 1924 et aux Assyriens en 1938. Pour cette action majeure en faveur de la sauvegarde des populations civiles, Nansen reçoit le prix Nobel de la paix 1922.



► 1970 : Stabilité soviétique et question du Haut-Karabagh

Période d'apaisement et de prospérité

Après la mort de Staline (1953), l'état du régime se desserre durant les périodes de Nikita Khrouchtchev (1953-1964) et surtout de Léonid Brejnev (1964-1982).

De 1974 à 1988, sous la gouvernance de Karen Demirdjian – alors premier secrétaire du parti communiste de la République d'Arménie – le pays se dote d'un tissu industriel et énergétique (centrales thermiques, hydrauliques, ainsi que nucléaire avec la mise en service de Medzamor en 1976).

Le développement de l'agriculture et surtout de l'industrie ne permet pas de résorber totalement le chômage dans cette société en expansion rapide. L'économie arménienne dépend des autres Républiques pour ses approvisionnements et ses débouchés, dépendance qui contribuera à sa récession économique drastique lors de l'éclatement de l'URSS en 1991.

De plus, le sentiment national refait surface à l'aune du cinquantenaire des commémorations du génocide. Malgré une répression du pouvoir central, le projet de construction d'un monument commémoratif sur la colline aux hirondelles *Dzidzernagapert*, est validé et réalisé en 1967.

En parallèle, le Comité Karabagh fondé en 1987 pour permettre le rattachement du Haut-Karabagh à l'Arménie comme la population le demandait, se transforme progressivement en groupe de pression pour l'indépendance, suivant le modèle des Fronts populaires des pays baltes. L'emprisonnement des 11 membres du Comité au lendemain du tremblement de terre de décembre 1988, n'empêche pas leur accession au pouvoir lors d'élections libres en 1990. Le 21 septembre 1991, l'Arménie accède à l'indépendance par référendum.

Développement de nouvelles élites

Cette période a permis, grâce à la qualité du système éducatif en Arménie soviétique, l'essor d'une réelle élite intellectuelle à tous les niveaux. Les frères Mikoyan, dont l'un, Anastase, est un diplomate qui joua un rôle clé lors de la crise de missiles de Cuba (1962) et l'autre, Artem, son frère cadet, est un ingénieur aéronautique, concepteur avec Mikhaïl Gourevitch, du fameux avion de combat MiG (**Mikoyan Gourevitch**). Victor Hampartzoumian astrophysicien de renommée internationale, spécialisé dans l'étude des étoiles, dont le soleil, et des galaxies est l'un des fondateurs de l'Académie des Sciences d'Arménie, qu'il préside de 1947 à 1993.

L'économiste soviétique Abel Aganbegian est connu comme l'un des architectes de la politique économique de la perestroïka. Durant les années 1980, il est l'un des principaux conseillers économiques de l'entourage de Mikhaïl Gorbatchev.

Le tremblement de terre de Spitak

Le 7 décembre 1988, un séisme de 6,9 sur l'échelle de Richter dévaste la région de Spitak et Gumri faisant plus de 30 000 victimes et 530 000 sans-abris. Cette catastrophe déclenche un formidable mouvement international de solidarité. La diaspora du monde entier se mobilise, aidée par les sociétés civiles de nombreux pays. L'État soviétique, lancé dans la politique de la *perestroïka*, ouvre ses frontières au mouvement de solidarité pro-arménien. Pour la première fois dans l'histoire soviétique, tout citoyen occidental pourra, dès décembre 1988, aller sans visa au secours des sinistrés de Spitak.

Le conflit du Haut-Karabagh et la fin du communisme

Les réformes de Gorbatchev, de 1985-1986, créent le terrain favorable à l'émergence des revendications arméniennes : le 20 février 1988, le Soviet du Haut-Karabagh vote son rattachement à l'Arménie au nom

Le développement du système éducatif, assorti de la création d'une infrastructure culturelle font le succès des années d'après Deuxième Guerre mondiale, suscitant l'adhésion de l'ensemble de la société.

►
Le 7 décembre 1988, un séisme de 6,9 sur l'échelle de Richter dévaste la région de Spitak, en Arménie. Plus de 30 000 personnes sont mortes et 530 000 personnes sont sans-abri.

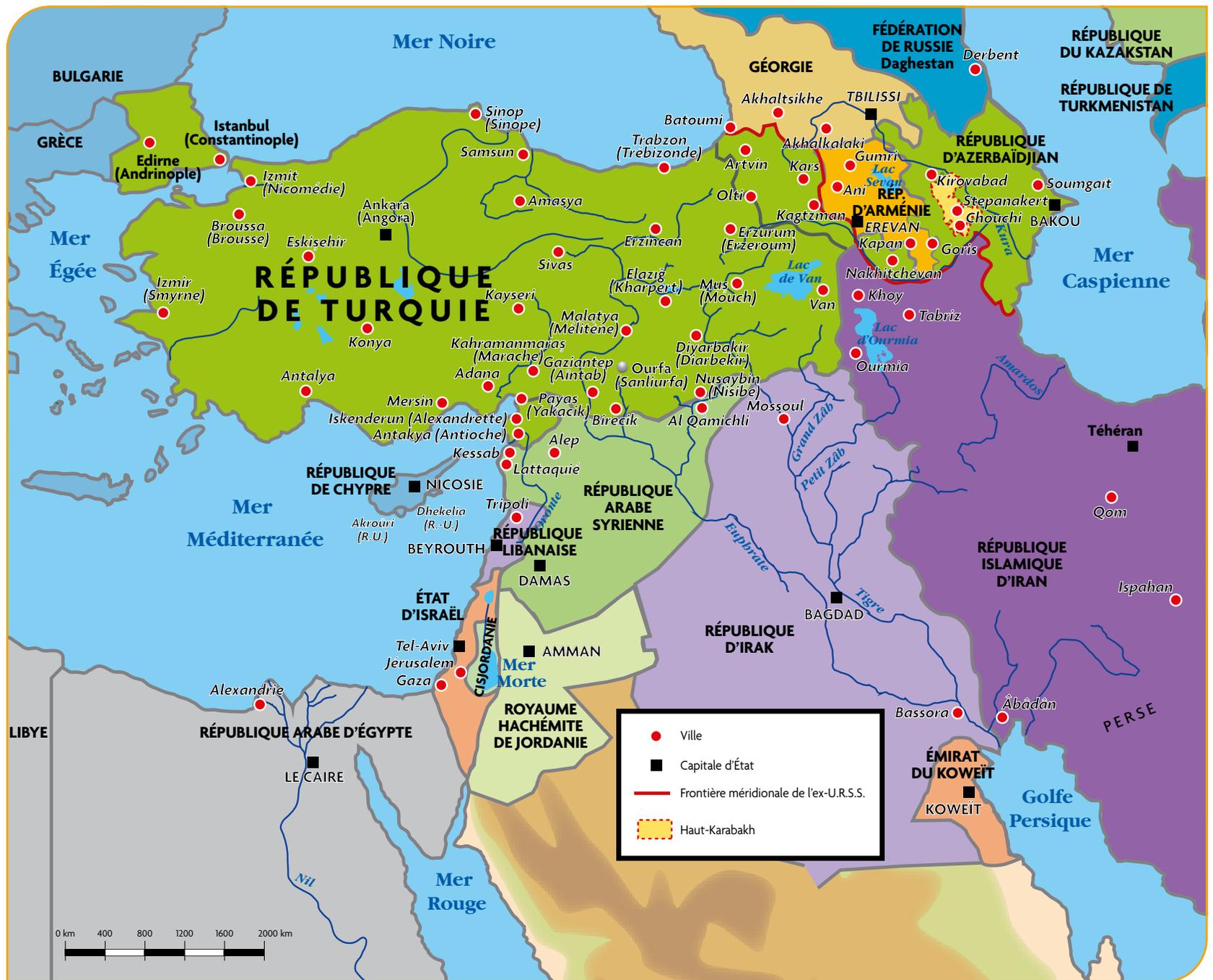


du droit à l'autodétermination, tel que prévu par la constitution de l'URSS de 1977, et conformément aux conclusions de la conférence de Montevideo (1933), soulevant des manifestations de soutien massives dans les rues de Stepanakert et d'Erevan.

L'Azerbaïdjan réagit par des pogroms d'Arméniens, d'abord à Soumgait (27-29 février 1988), puis à Kirovabad (auj. Gandja ; 24-27 novembre 1988), et à Bakou (12-19 janvier 1990), ainsi que dans une dizaine de localités, cette « chasse à l'Arménien » ravive le souvenir des massacres de 1920 à Chouchi.

Le 30 août 1991, le Conseil suprême de la République d'Azerbaïdjan déclare la « restauration » de l'indépendance de la République d'Azerbaïdjan dans les frontières de 1918-1920, qui *de facto*, n'incluent pas le Haut-Karabagh. Puis le 2 septembre 1991, les parlements de l'oblast du Haut-Karabagh et de la région de Chahoumian, constatant cette « restauration », déclarent l'indépendance à leur tour, confirmée par un référendum le 10 décembre de la même année. Dès la proclamation des résultats du référendum, le 6 janvier 1992 l'Azerbaïdjan réagit par une offensive militaire.

À partir de l'été 1993, la Turquie et l'Azerbaïdjan organisent le blocus de l'Arménie accentuant la destructuration de son économie.



▶ 1991 : Indépendance de l'Arménie et troisième République

Avec l'indépendance, une nouvelle ère s'ouvre. Suite au tremblement de terre du 8 décembre 1988, l'Arménie doit se reconstruire dans un contexte de guerre auquel s'ajoute le blocus coordonné par la Turquie et l'Azerbaïdjan. Dès son élection, le président Levon Ter-Petrossian établit des relations étroites avec la Russie tout en s'ouvrant à l'Occident. L'Arménie rejoint la CEI (1991), signe le Traité de sécurité collective (1992) avec la Russie¹, la Biélorussie, le Kazakhstan, le Kirgizistan et le Tadjikistan et, plus récemment, se rattache à l'Union économique eurasiatique (2014).

Guerre du Haut-Karabagh

L'Azerbaïdjan déclenche ouvertement les hostilités en bombardant le Haut-Karabagh. Malgré un rapport de forces très défavorable, dès avril-mai 1992, les forces arméniennes enregistrent des victoires importantes.

En mai 1992, la conquête de Chouchi, pivot stratégique de tout le Karabagh permet un basculement de l'équilibre militaire. En juin 1992, elle est suivie par celle du corridor de Latchine permettant de relier le Haut-Karabagh à l'Arménie.

Avec le passage d'un conflit de basse à haute intensité, un processus de paix est mis en place sous l'égide de l'OSCE (Organisation pour la Sécurité et la Coopération en Europe). Cette structure qui est la plus grande organisation régionale de sécurité au monde et qui réunit 57 États d'Amérique du Nord, d'Europe et d'Asie, crée le Groupe de Minsk en mai 1994, dans le but d'établir un processus de paix au Haut-Karabagh². Depuis 1996, ce groupe est co-présidé par les États-Unis, la France et la Russie. Les dirigeants de l'Azerbaïdjan sont contraints de signer un cessez-le-feu tripartite avec l'Arménie et le Haut-Karabagh le 12 mai 1994, à Bichkek négocié par la Russie. Le conflit est gelé en faveur de la partie arménienne³.



▲ Discours inaugural de Levon Ter Petrossian premier président de l'Arménie indépendante.



▲ Erevan, vue générale de la ville sur fond du Mont Ararat

La radicalisation ethnique du conflit, conduit à de nombreuses destructions de monuments patrimoniaux comme la destruction complète du cimetière arménien de Djoulfa en décembre 2005.



Politique intérieure

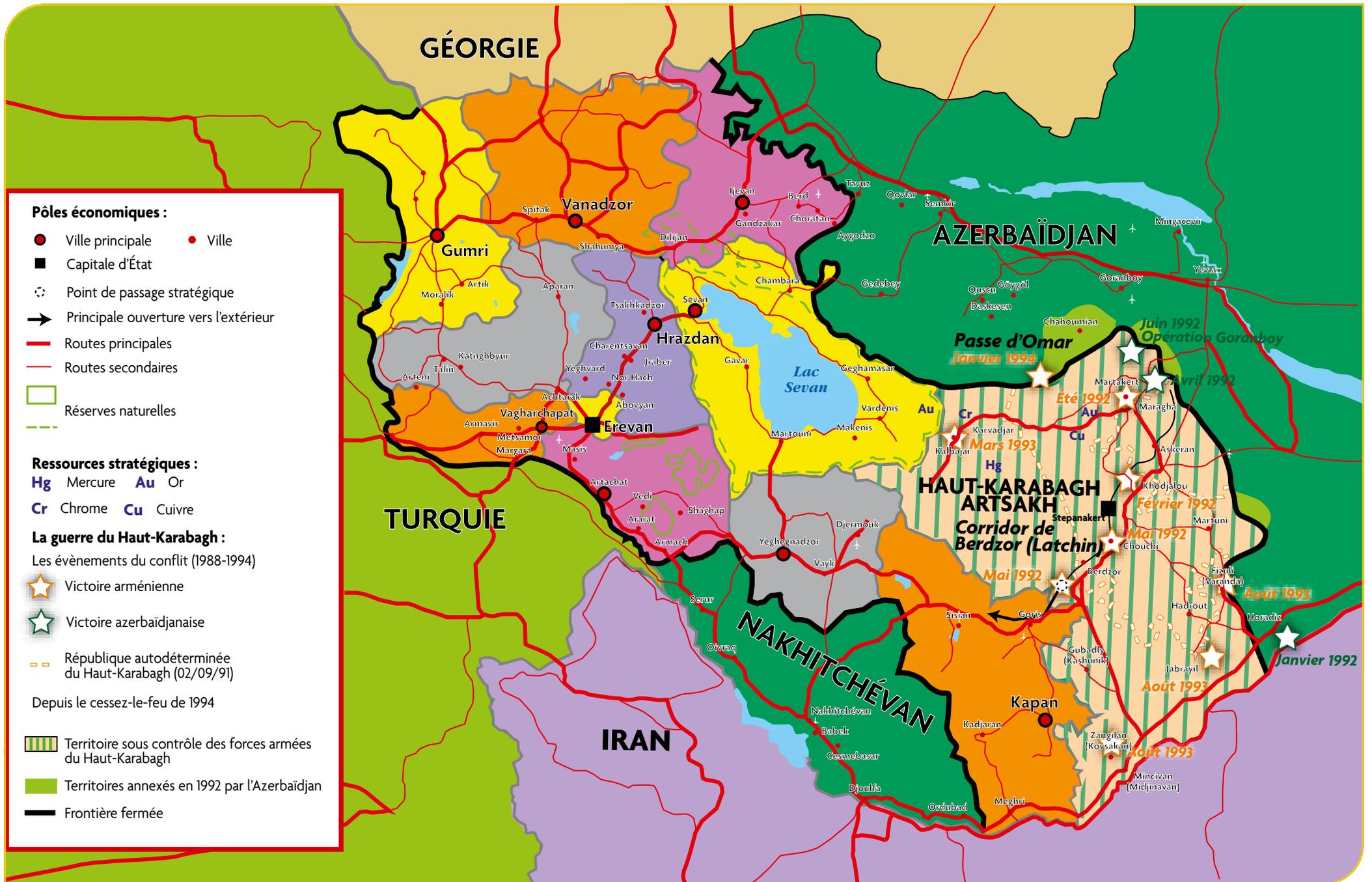
Entre 1991 et 1998, à l'instar de la plupart des ex-Républiques soviétiques, l'Arménie subit une hémorragie démographique avec le départ de 500 000 individus. Le 2 février 1998, Levon Ter Petrossian, partisan d'une négociation sur le statut du Haut-Karabagh (restitution de territoires contre reconnaissance officielle), est poussé à la démission par son Premier ministre, Robert Kotcharian - lui-même issu du Karabagh - qui est élu président le 30 mars 1998. Le 27 octobre 1999, un commando assassine Vazken Sargsyan (Premier ministre) et Karen Demirdjian (président du Parlement) ainsi que d'autres ministres et responsables politiques alors en séance plénière. Désormais seul homme fort du pays, Robert Kotcharian, concentre les pouvoirs de la jeune République indépendante. La victoire contre l'Azer-

baidjan permet une stabilité sur le front de l'Est mais laisse la population arménienne sans véritable horizon devant la corruption croissante de ses élites, confondant administration et prévarication.

Fuite des cerveaux et émigration massive initiées sous Levon Ter Pétrossian atteignent un paroxysme sous les présidences de Robert Kotcharian et Serge Sargsyan, dont l'élection en 2008 fait l'objet de contestations écrasées dans le sang.

En 2009, S. Sargsyan tente une réconciliation avec la Turquie, soutenue aussi bien par la Russie que par l'Occident, signant les Protocoles de Zurich le 9 novembre 2009. Contestés dans les deux camps, ces protocoles ne seront jamais ratifiés par aucun des deux parlements.

Le 1^{er} janvier 2015 et après plusieurs années de négociation avec l'Union Européenne, Serge Sargsyan fait entrer l'Arménie dans l'Union Économique Eurasiatique (UEE). Ne pouvant se présenter à un troisième mandat, S. Sargsyan fait modifier par référendum la Constitution pour transformer le régime de présidentiel à parlementaire, transférant le pouvoir exécutif au Premier ministre.



► 2023 : 30 ans d'indépendance

En 2018, la population excédée par des décennies d'un régime clanique et corrompu lance un mouvement de désobéissance civile, appelé « révolution de velours » dont l'ancien député Nikol Pashinyan prend la tête. Cette initiative populaire pro-occidentale, amène N. Pashinyan à être élu Premier ministre d'Arménie le 8 mai 2018.

Affirmation démocratique

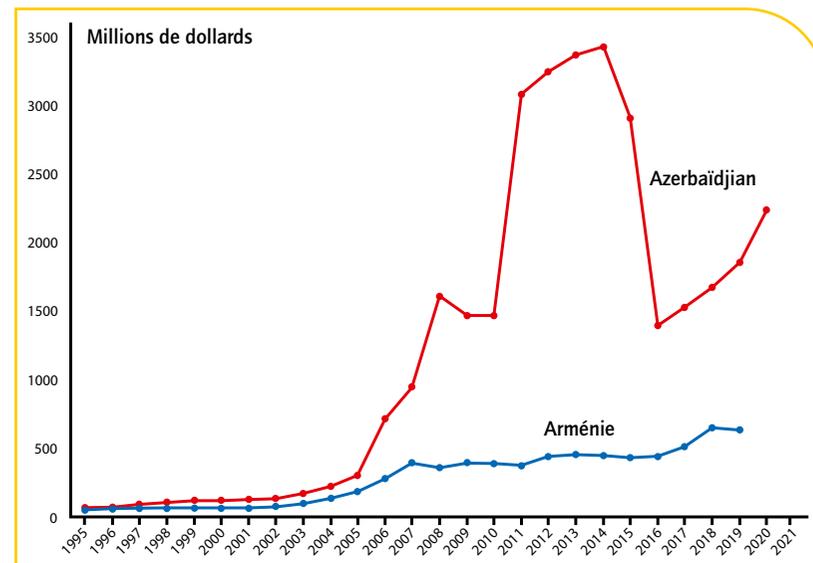
La soif de changement est telle que le mouvement de Nikol Pashinyan remporte, en septembre 2018, la municipalité d'Erevan avec 80 % des suffrages et en décembre de la même année son alliance « Mon pas » remporte 70 % des sièges du parlement national (88 sièges sur 107). Malgré une opposition permanente des tenants de l'« ancien régime », des réformes démocratiques sont engagées. Membre depuis 2014 de l'Organisation Internationale de la Francophonie, l'Arménie organise avec succès les 11 et 12 octobre 2018 le XVII^e Sommet des Chefs d'État et de gouvernement de la Francophonie à Erevan, le plus important événement international organisé dans un pays de la CEI.

Bellicisme azéri et guerre de 2020

En parallèle, depuis les années 2000, l'Azerbaïdjan, fort de ses pétrodollars, développe une diplomatie du caviar et un réarmement massif. Le Royaume-Uni, Israël et l'Ukraine s'ajoutent à la liste des fournisseurs historiques : Russie et Turquie. Après deux tentatives en avril 2016 ainsi qu'en juillet 2020, l'Azerbaïdjan, soutenu par la Turquie, lance une attaque de très grande envergure le 27 septembre 2020.



▲
Liesse populaire, lors d'une manifestation sur la place de l'Indépendance dans le centre d'Erevan, pour soutenir l'élection de Nikol Pashinyan au poste de Premier ministre en mai 2018.



▲
Schémas de l'évolution des dépenses militaires des Républiques d'Azerbaïdjan et d'Arménie entre 1993 et 2020, d'après les chiffres de la banque mondiale.

Les forces arméniennes, faisant face à une coalition de l'Azerbaïdjan, de la Turquie et du Pakistan soutenue par des djihadistes syriens et des moyens technologiques de dernière génération, ne peuvent résister durablement.

Le 9 novembre 2020, les autorités arméniennes et azéries sont contraintes au cessez-le-feu par la Russie. Les forces d'autodéfense doivent restituer des terres conquises lors de la première guerre et voit le territoire de la République du Haut-Karabagh se réduire de 30 %.

De nombreux soldats arméniens restent encore prisonniers en contradiction flagrante avec la convention de Genève relative au traitement des prisonniers de guerre (1949) ainsi qu'en violation du point 8 de l'accord de cessez-le-feu de novembre 2020. De plus, l'ensemble du patrimoine culturel et religieux arméniens des zones à présent administrées par l'Azerbaïdjan est en danger de destruction ou de réappropriation, l'ensemble monastique de Dadivank (IX^e-XIII^e siècles) étant le cas le plus connu.

La Russie est la grande gagnante de ce conflit, implantant une base dans le Haut-Karabagh et contrôlant les frontières du sud de l'Arménie dont la survie dépend davantage encore du Kremlin.





Albert Hovhannisyán, soldat de l'armée de défense du Haut-Karabagh, tire avec une pièce d'artillerie en direction des positions azerbaïdjanaises, le 4 octobre 2020.

Confirmation de N. Pashinyan

À Erevan, les opposants à Nikol Pashinyan, profitent de la défaite pour tenter de reprendre le pouvoir en appelant à la démission. N. Pashinyan convoque de nouvelles élections en juin 2021 qui lui donnent à nouveau une majorité absolue (72 sièges sur 107). Cette victoire, confirme l'adhésion au programme mis en œuvre par le Premier ministre et surtout le refus de la population d'un quelconque retour à l'ancien système.

Les réformes mises en place donnent progressivement des résultats malgré les résistances de certains corps administratifs issus de l'ancien régime. En janvier 2023, N. Pashinyan affirme avoir doublé les recettes de l'État depuis son arrivée au pouvoir en 2018.

Provocations azéries

Malgré le cessez-le-feu, l'Azerbaïdjan continue de harceler le territoire du Haut-Karabagh ainsi que celui de la République d'Arménie, utilisant opportunément l'engagement militaire de la Russie en Ukraine, pour tenter de profiter de son ascendant militaire. Le 18 septembre, quelques jours après l'incursion azérie dans le territoire souverain de la République d'Arménie, la présidente de la Chambre des représentants des États-Unis d'Amérique, Nancy Pelosi déclare à Erevan :

« Nous condamnons fermement ces attaques, au nom du Congrès [américain], qui menacent la perspective d'un accord de paix si nécessaire. »

Le 12 décembre 2022, l'Azerbaïdjan met en place un blocus illégal du corridor de Latchine reliant la population arménienne de souche vivant dans le Haut-Karabagh à la République d'Arménie. Un coup de force qui a de graves conséquences humanitaires et écologiques tout en éloignant la perspective d'un processus de paix sincère. Bakou exige un corridor extraterritorial entre le Nakhitchévan et l'Azerbaïdjan ainsi qu'une reconnaissance par l'Arménie de l'intégration du Haut-Karabagh à l'Azerbaïdjan. Actuellement, l'intégrité territoriale internationalement reconnue de l'Arménie est amputée de 150 km² par les forces armées azéries (cf. carte p. 59).

Politique régionale de l'Union Européenne

Après le conflit de 2020, sous l'impulsion de la France, l'Union Européenne approfondit son partenariat oriental au Sud-Caucase, en allouant des fonds importants pour le renforcement de la démocratie, de l'État de droit et des politiques de développement macroéconomique.

En février 2023, des observateurs civils de l'Union Européenne sont déployés le long de la frontière arméno-azérie, en vue notamment de dissuader toute reprise du conflit et malgré le refus d'I. Aliev de leur permettre l'accès à son territoire.

L'Arménie souhaite également le déploiement d'une force internationale au Haut-Karabagh pour garantir « le droit et la sécurité » des populations autochtones.

Le Sud-Caucase carrefour géopolitique

La Turquie soutient l'Azerbaïdjan poursuivant ainsi son ambition pantouranienne.

L'Iran, en ouvrant un consulat dans la ville méridionale de Kapan en 2022, réaffirme sa relation à l'Arménie et sa volonté de préserver une ouverture vers le Nord.

La Russie s'impose, jusqu'à ce jour, comme la puissance référente de la région, en réaffirmant sa zone d'influence historique : influence d'autant plus grande que de l'URSS sont nées les frontières de tous les États du Caucase, comme de la plupart des États de la CEI.

Tout en utilisant la Turquie et l'Azerbaïdjan pour exporter ses hydrocarbures, elle ne satisfait pas à l'exigence de ce dernier quant à la région du Haut-Karabagh qui demeure un espace arménien, sous contrôle de l'armée russe, enclavé en territoire azéri.

Moscou revient à sa politique d'équilibre en faisant proclamer que Gabala en Azerbaïdjan, et Kapan en Arménie, dans le Siounik, capitales de la jeunesse de la CEI respectivement en 2025 et 2026.



Un enfant arménien manifestant face aux forces de maintien de la paix russes qui bloquent la seule route d'accès à Stepanakert.

▶ Notes

Page 10 :

L'ouvrage de référence sur cette période est : PIOTROVSKY, 1970.

- 1 CTU, I, 2008, A 8-1, I. 15-17, p. 327-328.
- 2 *Relation de la huitième campagne de Sargon*, éd.-trad. Thureau-Dangin, 1912, I. 136, p. 25.
- 3 Variante de traduction : « pasteur admirable ».
- 4 Cité dans PIOTROVSKY, 1970, p. 51.

Page 12 :

L'ouvrage de référence sur cette période est : *Inscriptions achéménides*, éd.-trad. Lecoq, 1997.

- 1 Hérodote, *Enquête*, I, 73-74.
- 2 Hérodote, *Enquête*, I, 123-130.
- 3 Xénophon, *Cyropédie*, II, 4 et III, 1.
- 4 YEVADIAN, 2022, p. 22-28.
- 5 *Inscriptions achéménides*, éd.-trad. Lecoq 1997, p. 206.
- 6 Justin, *Histoire philippique*, livre X chapitre 3.
- 7 Arrien, *Anabase*, III, 8,5 et 11, 7 ; Quinte-Curce, III, 2, 5 ; IV 12, 10 et 12.
- 8 Strabon, *Géographie*, XI, 14, 9.

Page 14 :

- 1 Strabon, *Géographie*, XI, 14, 9.
- 2 Diodore de Sicile, XIX, 23, 4 ; Polyène, IV, 8, 3 et l'inscription de Nemrud Dagh ainsi que l'étude sur la dynastie orontide, FACELLA, 2006.
- 3 Arrien, *Anabase*, III, 16, 5 ; Quinte-Curce, V, 1, 44 ; Plutarque, *Eumène*, 6 et 8.
- 4 Polyène, IV, 17 ; Strabon, *Géographie*, XIV, 2, 29.
- 5 CHAUMONT, 1993.

Page 16 :

Les ouvrages de référence sur cette période sont : MANANTIAN, 1963, MANASSÉRIAN, 2007 et, pour l'ensemble de l'histoire de la dynastie araxiade, YEVADIAN, 2007.

- 1 Strabon, *Géographie*, XI, 14, 15.
- 2 Strabon, *Géographie*, XI, 14, 15.
- 3 Strabon, *Géographie*, XI, 14, 15 et XI, 5, 2 ; Appien, *Guerres syriennes*, 48 ; Justin, XL, 1 et Eutrope, VI, 7.
- 4 Appien, *Guerres syriennes*, 48.
- 5 Strabon, *Géographie*, XI, 14, 15 ; Appien, *Guerres mithridatiques*, 67 ; Eutrope, VI, 7.
- 6 Cf. YEVADIAN, 2013, p. 127-129.
- 7 Dion Cassius, *Histoire romaine*, XXXVI, 50.

Page 18 :

Les ouvrages de référence sur cette période sont : BOULNOIS, 2001 et YEVADIAN - KALLINGAL, 2020.

- 1 BOULNOIS, 2001, p. 129-136.
- 2 BOULNOIS, 2001, p. 251.
- 3 Strabon, *Géographie*, XI, XIV, 4.
- 4 La question de l'itinéraire de Barthélemy serait à reconsidérer si la réévaluation actuelle des *Actes de Thomas* se confirmait. Ce point reste donc ouvert.
- 5 Dans notre étude de 2007, nous avons suivi l'interprétation traditionnelle sur la ville d'Albanopolis en la situant en Petite-Arménie, YEVADIAN, 2007, p. 222-224. La réévaluation menée depuis nous a amenés à reconsidérer la question et à noter que l'historien grec Ptolémée mentionne les villes d'Albanopolis et d'Arabion citées dans les diverses sources dans le sud du Caucase. Cela nous amène à penser que c'est cette ville-là qui fut le lieu du martyre de l'apôtre.

Page 20 :

- 1 Tacite, *Annales*, XV, 27-31 et Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXII, 19-21.
- 2 Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXIII, 4.
- 3 Suétone, *Vie de Néron*, c. XIII.
- 4 Suétone, *Vie de Claude*, c. XXV.
- 5 Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXIII, 6.
- 6 YEVADIAN, 2008, p. 298.

Page 22 :

L'ouvrage de référence sur cette période est : YEVADIAN, 2008.

- 1 Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, II, 8, cité dans YEVADIAN, 2008, p. 199, avec analyse.
- 2 Citation de l'historien Joseph Laurent citée dans YEVADIAN, 2015, p. 13.
- 3 Eutrope, *Abrégé de l'histoire romaine*, IX, 24 ; Aurelius Victor, *Livre des Césars*, XXXIX, 33-34 ; Lactance, *Sur la mort des persécuteurs*, IX, 5, avec analyse dans YEVADIAN, 2008, p. 417-420.
- 4 Eutrope, *Abrégé de l'histoire romaine*, IX, 25 ; Aurelius Victor, *Livre des Césars*, XXXIX, 35-36 ; Festus Rufus, *Abrégé des hauts faits du peuple romain*, 14,4 et 25, 1-3, avec analyse dans YEVADIAN, 2008, p. 417-420.
- 5 Agathange arménien (Aa), § 838, 840 et 845.
- 6 Aa, 838, 845-846 et 856, avec analyse dans YEVADIAN, 2008, p. 425-426.

- 7 Aa, 837, avec analyse dans YEVADIAN, 2008, p. 421-422.
- 8 Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique*, IX, 8, 2.
- 9 Aa 862, puis 884-885, avec analyse dans YEVADIAN, 2008, p. 444-448.
- 10 Aa 872-876 et Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin*, IV, 8-13, avec analyse dans YEVADIAN, 2008, p. 86-92 et 449-454.
- 11 Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, II, 8, cité dans YEVADIAN, 2008, p. 199, avec analyse.
- 12 Sur ce mouvement général, cf. TCHOUHADJIAN, 2011 ; sur Servatius, KHAYIGUIAN - YEVADIAN, 2012 et sur Grégoire de Tallard, YEVADIAN, 2011.

Page 24 :

Les ouvrages de référence sur cette période sont : GARSOÏAN, 1999 et pour l'architecture HASRATIAN, 2010 et DONABÉDIAN, 2008.

- 1 Archimandrite, docteur en théologie.
- 2 Deux lettres furent ajoutées à l'époque des croisades pour transcrire les noms étrangers et notamment français.
- 3 *Revue Franco-étrangère*, 1917, cité dans YEVADIAN, 2006, p. 20.
- 4 *Revue Franco-étrangère*, 1917, cité dans YEVADIAN, 2006, p. 20.

Page 26 :

L'ouvrage de référence sur cette période est : TER-GHEVONDIAN, 1976.

- 1 Ibn Hawqal cité dans YEVADIAN 2006, p. 76-77.
- 2 Ibn Hawqal cité dans YEVADIAN 2006, p. 76.

Page 28 :

- 1 Il est en tout cas formellement désigné comme roi dans une inscription à Karin, en 879, MAHÉ, 2012, p. 122.
- 2 DORFMANN-LAZAREV, 2004, p. 55-95.
- 3 Cf. SETTIPANI, 2006.
- 4 ADONITZ, 1965.

Page 30 :

L'ouvrage de référence sur cette période est : MUTAFIAN, 2012.

- 1 Guillaume de Tyr, Livre 10, chap. 10, cité dans RÉGNIER-BOHLER, 1997, p. 572-573.
- 2 Marco Polo, trad. A. T'Serstevens, *Le livre de Marco Polo*, Paris, A. MICHEL, 1955, p. 73-74, cité dans YEVADIAN, 2006, p. 80.

- 3 RUNCIMAN, 1952, p. 291, cité dans YEVADIAN, 2006, p. 92.

Page 32 :

L'ouvrage de référence sur cette période est : *L'histoire générale de Timour Leng et de ses successeurs* de Thomas de Metzop.

- 1 khan subordonné au grand khan des Mongols et dirigeant la Mésopotamie et l'Iran)
- 2 KHATCHIKIAN, 1950, I, p. 618, 621, 627-628.
- 3 KEHREN, 1990, p. 151-153.
- 4 Thomas de Metzop, *Histoire*, p. 119.
- 5 KHATCHIKIAN, 1958, II, n° 97.
- 6 Thomas de Metzop, *Histoire*, p. 204 et KHATCHIKIAN, 1958, I, n° 135, 211, 514 et 739a ; t. II, n° 474.

Page 34 :

L'ouvrage de référence sur cette période est : *L'histoire d'Arakel de Tabriz*, dont l'édition critique, préparée par L. A. KHANLARYAN, est parue en 1990 à Erevan et traduite en anglais par BOURNOUTIAN en 2005 et 2006.

- 1 Cf. YEVADIAN, 2010.
- 2 Cf. NECIPOGLU, 2005.
- 3 John CARTWRIGHT, *Voyages*, t. 8, 1905, p. 50.
- 4 Arakel de Tabriz, *Histoires*, chapitre 7.
- 5 Arakel de Tabriz, *Histoires*, chapitre 4.
- 6 Arakel de Tabriz, *Histoires*, chapitres 4-5.
- 7 Belchior dos Anjos, *Relation des guerres que le Chah fit au Turc...*, éd.-trad. R. Gulbenkian, *Estudos Históricos*, 1995, t. II, p. 135-136.
- 8 Arakel de Tabriz, *Histoires*, chapitre 4.
- 9 Arakel de Tabriz, *Histoires*, chapitre 5.

Page 36 :

L'ouvrage de référence sur cette période est : ASLANIAN, 2011.

- 1 Emmanuel Kant, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique*, VII, 322, *Œuvres complètes*, éd. Jalabert, Paris, Pléiade, 1986, p. 1131-1132.
- 2 Quiaison, 1966, p. 88-89.
- 3 SIRANOSSIAN - YEVADIAN, 2014, I, p. 327.
- 4 Sur l'Ordre des Pères mékhitaristes, cf. JOM, 2017.
- 5 Khodja signifie « maître » en persan. Il s'agit d'un titre en usage dans les sociétés musulmanes également utilisé par les chrétiens dans le sens de maître d'un artisanat, notamment pour les négociants.
- 6 SETH, 1937.





- 7** L'excellente traduction et commentaire de Satenig Batwagan Toufanian, Batwagan TOUFANIAN, 2018.
- 8** MACLER, 1929, p. 38.

Page 38 :

- 1** HUREWITZ, 1956, n° 10.
- 2** NORADOUNGHIAN, 1903, II, n° 53, p. 166-173.
- 3** BOURNOUTIAN, 1992, p. 59.
- 4** BOURNOUTIAN, 1998, n° 5, 11, et 14.

Page 40 :

- 1** Anaid Ter-Minassian, dans DÉDÉYAN, 2007, p. 493.
- 2** AKÇAM, 2006, p. 99.
- 3** DADRIAN, 1996, p. 196-207.
- 4** TERNON, 1996, p. 109-223 et DADRIAN, 1996, p. 217-222, TERNON, 2002 et ESSAYAN, 2011.

Page 42 :

L'ouvrage de référence sur cette période est : KÉVORKIAN 2006.

- 1** KIESER, 2023, p. 207-208
- 2** DADRIAN, 1996, p. 301-305
- 3** AKÇAM, 2006, p. 139-140.
- 4** DADRIAN, 1996, p. 349-358.
- 5** Sur le système concentrationnaire turc durant le génocide des Arméniens, cf. KÉVORKIAN 2006.

Page 44 :

L'ouvrage de référence sur cette période est : HOVANNISSIAN, 1971-1996, I à IV.

- 1** Cité dans MOURADIAN, 1990, p. 33.
- 2** Le processus de jugement des criminels Jeunes Trucs n'est pas allé à son terme du fait de la reconquête kémaliste et des concessions des Alliés. Toutefois, la définition du génocide introduite par l'ONU dans la convention sur le génocide le 9 décembre 1948, puise directement dans les conclusions de la Commission des Responsabilités publiées le 29 mars 1919. De plus, l'auteur de la Convention, Raphaël Lemkin, a lu avec une grande attention les comptes rendus du procès de S. Tehlirian avant de se documenter sur l'anéantissement des Arméniens, KÉVORKIAN, 2006, p. 947-948.
- 3** Cité dans Kévorkian, 2006, p. 943.

Page 46 :

L'ouvrage de référence sur cette période est : KÉVORKIAN, 2023.

- 1** HOGENHUIS – DEFRANCE – BIBES – DE LESPINOIS, 2007, p. 49.
- 2** HOGENHUIS – DEFRANCE – BIBES – DE LESPINOIS, 2007, p. 49-51.
- 3** Accord cité dans DU VÉOU, 1954, p. 399-400.
- 4** DU VÉOU, 1954, p. 106.
- 5** MOURADIAN, 1996, p. 75.
- 6** KRAFFT-BONNARD, 1944, p. 29.
- 7** KARABEKIR, 1960, vol. II, p. 631.

Pages 48 à 51 :

Les ouvrages de référence sur cette période sont : MOURADIAN, 1990 et KIESER, 1923.

- 1** HOVANNISSIAN, 1996, IV, p. 373-383.
- 2** Cité dans MOURADIAN, 1990, p. 33.
- 3** MOURADIAN, 1990, p. 41.
- 4** MOURADIAN, 1990, p. 35.
- 5** PANOSSIAN, 2006, p. 282.
- 6** MOURADIAN, 1990, p. 36.
- 7** GALICHIAN, 2022, p. 48.
- 8** MOURADIAN, 1996, p. 71-72.
- 9** Cf. SUKIASYAN, 1995-1996.
- 10** JEVAKHOFF, 1989, p. 416.
- 11** Cf. IHRIG, 2014.
- 12** BECKER – AUDOIN-ROUZEAU, 2000, p. 126.
- 13** *“Überall herrscht Unzufriedenheit. Überall wird eine neue Weltordnung erwartet. Wir wollen eine grosse Siedlungspolitik führen. Wir wollen uns in Deutschland nicht gegenseitig auf die Füsse treten. Das kleine Griechenland konnte 1923 eine Million Menschen umsiedeln. Denken Sie an die Verschleppung in der Bibel, an das Abschlachten im Mittelalter - gerade davon spricht Rosenberg - oder erinnern Sie sich doch an die Ausrottung Armeniens. Man kommt zur Überzeugung, dass die Menschenmassen nichts anders als ein biologischer Teig sind.”*
Propos émis par Adolf Hitler lors d'un colloque en 1931 avec le rédacteur en chef du quotidien *Leipziger Neueste Nachrichten* Richard Breiting, repris dans Calic, Edouard: *Ohne Maske. Hitler-Breiting Geheimgespräche 1931*, Frankfurt a.M. 1968, p. 101 ff.. Cité dans: Hans-Lukas Kieser, Dominik Schaller (Eds): *Der Völkermord an den Armeniern und die Shoah*, Chronos Verlag, Zürich, 2002, p. 542.

- 14** « Wer redet heute noch von der Vernichtung der Armenier ? », cf. BARDAKJIAN, 1985, p. 5.

15 KIESER, 2023, p. 567.

16 KERRIGAN, 2012, p. 97.

17 KHATCHATRYAN, 2005, p. 9-25.

Page 52 :

- 1** KHOURY, 2012.
- 2** FISCH, 1981.

Page 54 :

L'ouvrage de référence sur cette période est : MOURADIAN, 1990.

Page 56 :

Les ouvrages de référence sur cette période sont : YEGAVIAN, 2022 A et GUERGUERIAN, 2017.

- 1** MOURADIAN, 1996, p. 109.
- 2** Séda Mavian dans DÉDÉYAN, 2007, p. 720.
- 3** TCHOBOIAN, 2016, p. 6-8.

Pages 58 à 61 :

Sur cette période consulter Dénicé - Yegavian, 2022.

▶ Bibliographie

Atlas de la RSS d'Arménie, collectif, Erevan-Moscou, 1961, en arménien.

Atlas National Arménien, collectif, Erevan, 2008, 2 volumes, en arménien.

ADONTZ, 1946 = Nicolas Adontz, *Histoire d'Arménie des origines, du X^e au VI^e siècle av. J.-C.*, Paris, 1946.

ADONTZ, 1965 = Nicolas Adontz, *Études arméno-byzantines, (recueil d'articles)*, Lisbonne, Fondation C. Gulbenkian, 1965.

ALEM, 1959 = Jean-Pierre Alem, *L'Arménie*, Paris, Presses universitaires de France, « Que sais-je ? n° 851 », 1959.

ARAKEL DE TABRIZ, éd. KHANLARYAN, 1990 = L. A. Khanlaryan, *Histoires d'Arakel de Tabriz*, Erevan, 1990.

ARAKEL DE TABRIZ, trad. BOURNOUTIAN, 2005-2006 = George A Bournoutian, *Arakel of Tabriz, Book of History*, Costa Mesa (CA), Mazda, 2005-2006, II vols.

ASLANIAN, 2011 = Sebouh Aslanian, *From the Indian Ocean to the Mediterranean, The Global Trade Networks of Armenian Merchants from New Julfa*, Berkeley, University of California Press, 2011.

BARDAKJIAN, 1985 = Kevork B. Bardakjian, *Hitler and the Armenian genocide*, Zoryan Institute, Special report number 3, Cambridge, Massachusetts, 1985.

BATWAGAN TOUFANIAN, 2018 = Satenig Batwagan Toufanian, *Le piège de l'orgueil : Un projet républicain en Orient au XVIII^e siècle*, Préface de Ina Baghdiantz McCabe Paris, INALCO, (ASIE(S)), 2018.

BECKER - AUDOIN-ROUZEAU, 2000 = Annette Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, « folio histoire », 2000.

BLOUIN, 2001 = Lucette Blouin, *La Route de la soie, Dieux, guerriers et marchands*, Genève, Olizane, 2001.

BOURNOUTIAN, 1992 = George Bournoutian, *The Khanate of Erevan under Qajar Rule (1795-1828)*, New York, Mazda Publishers, 1992.

BOURNOUTIAN, 1998 = George Bournoutian, *Russia and the Armenians of Transcaucasian*, Mazda Press, Costa Mesa, 1998.

CHAUMONT, 1993 = Marie-Louise Chaumont, « Fondations séleucides en Arménie méridionale », *Syria*, 1993, 70, 3-4, p. 431-441.

CTU, 2008 = Mirjo Salvini, *Corpus dei testi urartei. Le iscrizioni su pietra e roccia*, I : Texte, 653 pages ; II : Thesaurus. 504 pages ; III : Album de planches photographiques.

DADRIAN, 1996 = Vahak N. Dadrian, *Histoire du génocide arménien, Conflits nationaux des Balkans au Caucase*, Préface Alfred Grosser, Paris, Stock, 1996.

DÉDÉYAN, 2007 = Gérard Dédéyan, *Histoire du peuple arménien*, dir. Gérard Dédéyan, Toulouse, 1982, rééd. 2007.

DONABÉDIAN, 2008 = Patrick Donabédian, *L'âge d'or de l'architecture arménienne*, Préface par Jean-Pierre Sodini, Parenthèses, Librairie de l'architecture et de la ville, 2008.

DORFMANN-LAZAREV, 2004 = Igor Dorfmann-Lazarev, *Arméniens et Byzantins à l'époque de Phostius : deux débats théologiques après le triomphe de l'orthodoxie*, Louvain, Peeters, CSCO, 609, Sub. 117, 2004.

ESSAYAN, trad. KETCHEYAN, 2011 = Léon Ketcheyan, *Zabel Essayan, Dans les ruines, Les massacres d'Adana*, avril 1909, postface de Gérard Chaliand, Paris, Libretto, DL, 2011.

FACELLA, 2006 = Margherita Facella, *La dinastia degli Orontidi nella Commagene ellenisticoromana*, Pisa, Giardini Editori, Studi Ellenistici, XVII, collana diretta da Biagio Virgilio, 2006.

FISCH, 1981 = Fisch Marcus (introduction), Ara Krikorian (préface), Armin T. Wegner (avant-propos), *Justicier du Génocide Arménien, Le Procès de Tehlirian*, Paris, Éditions Diasporas, 1981.

GALICHIAN, 2004 = Rouben Galichian, *Historic Maps of Armenia, The Cartographic Heritage*, Londres, IB Tauris, 2004.

GALICHIAN, 2004 = Rouben Galichian, *The Invention of History: Azerbaijan, Armenia and the showcasing of Imagination*, Gomidas Londres, Institute, 2009.

GARSOÏAN, 1999 = Nina G. Garsoïan, *L'Église arménienne et le grand Schisme d'Orient*, CSCO, Vol. 574, subsidia, t. 100, Louvain, 1999.

GROUSSET, 1947-1994 = René Grousset, *Histoire de l'Arménie*, Paris, 1947, rééd. 1994.

GUERGUERIAN, 2017 = Gérard Guerguerian, *Nagorny Karabakh, Entre sécession et autodétermination*, avec la collaboration de Lana Avanesian, Alfortville, SIGEST, 2017.

GULBENKIAN, 1995 = Roberto Gulbenkian, *Estudos históricos: Relações entre Portugal, Irão e Médio Oriente*, Lisbonne, Academia Portuguesa da História, 1995, III vols.

HASRATIAN, 2010 = Mourad Hasratian, *Histoire de l'architecture arménienne des origines à nos jours*, Lyon, Sources d'Arménie, 2010.

HEWSEN, 2001 = Robert H. Hewsen, *Armenia, A Historical Atlas*, University of Chicago Press, 2001.

HOVANNISIAN, 1971, I = Richard G. Hovannisian, *The Republic of Armenia, vol. I: The First Year, 1918-1919*, University of California Press, coll. « Near Eastern Center, UCLA », 1971.

HOVANNISIAN, 1982, II = Richard G. Hovannisian, *The Republic of Armenia, vol. II: From Versailles to London, 1919-1920*, University of California Press, 1982.

HOVANNISIAN, 1996, III = Richard G. Hovannisian, *The Republic of Armenia, vol. III: From London to Sèvres, February-August 1920*, University of California Press, 1996.

HOVANNISIAN, 1996, IV = Richard G. Hovannisian, *The Republic of Armenia, vol. IV: Between Crescent and Sickle - Partition and Sovietization*, University of California Press, 1996.

HOGENHUIS - DEFRANCE - BIBES - DE LESPINOIS, 2007 = Anne Hogenhuis, Corine Defrance, Geneviève Bibes et Jérôme de Lespinois, « Le retour de Briand aux affaires en 1921. Qu'apporte la récente publication de documents ? », dans Jacques Bariéty (dir.), *Aristide Briand, la Société des Nations et l'Europe, 1919-1932*, Presses universitaires de Strasbourg, 2007, p. 41-59.

HUREWITZ, 1956 = Jacob Hurewitz, *Diplomacy in the Near East, A Documentary Record 1535-1956*, Princeton, 1956.

Inscriptions achéménides, éd.-trad. LECOQ, 1997 = Pierre Lecoq, *Les inscriptions de la Perse achéménide*, Paris, Gallimard, « L'aube des peuples », 1997.

IHRIG, 2014 = Ihrig Stefan, *Atatürk in the Nazi Imagination*, Cambridge, Harvard University Press, 2014.

JEVAKHOFF, 1989 = Alexandre Jevakhoff, *Kemal Atatürk : les chemins de l'Occident*, Paris, Tallandier, 1989.

JOM, 2017 = Bernard Outtier, Maxime K. Yevadian et Levon Zekyan (dir.), *Jubilé de l'ordre des Pères mékhitaristes, Tricentenaire de la maison mère, l'Abbaye de Saint-Lazare, 1717-2017*, Lyon, Sources d'Arménie.

KARABEKIR, 1960 = Kazim Karabekir, *I stiklal Harbimizde I tithad Terakki ve Enver* (L'Union et Progres et Enver Pacha dans notre guerre d'indépendance), 2 vols, Istanbul, 1960, très nombreuses rééditions.

KEHREN, 1990 = Lucien Kehren, *La route de Samarkand au temps de Tamerlan*, Paris, Imprimerie nationale, 1990.



▲
Madone de Domenico Ghirlandajo
(1449-1494).

► Bibliographie

KERRIGAN, 2012 = Michael Kerrigan, *Les plans secrets de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Acropole, 2012.

KÉVORKIAN, 2006 = Raymond H. Kévorkian, *Le Génocide des Arméniens*, Paris, Odile Jacob, 2006.

KÉVORKIAN, 2023 = Raymond Kévorkian, *Parachever un génocide : Mustafa Kemal et l'élimination des rescapés arméniens et grecs (1918-1922)*, Paris, Odile Jacob, 2023.

KHATCHATRYAN, 2005 = Gohar Khatchatryan, « Participation of the Armenian People in the Great Patriotic War », *Historical-Philological Journal*, 2005, n° 3, p 9-25.

KHATCHIKIAN, 1950 = Levon Khatchikian, *Colophons des manuscrits arméniens*, XIV^e siècle, Erevan, 1950.

KHATCHIKIAN, 1958 = Levon Khatchikian, *Colophons des manuscrits arméniens*, XV^e siècle, Erevan, 1958.

KHOURY, 2012 = Basile Khoury, « L'éphémère Sandjak d'Alexandrette. Chronique d'une annexion annoncée », *Les Carnets de l'Ifpo. La recherche en train de se faire à l'Institut français du Proche-Orient* (Hypotheses.org), 2012.

KIESER - SCHALLER, 2014 = Hans-Lukas Kieser et Dominik J. Schaller, *Der Völkermord an den Armeniern und die Shoah*, Zurich, Chronos, 2014.

KIESER - SCHALLER, 2002 = Hans-Lukas Kieser et Dominik J. Schaller (dir.), *Der Völkermord an den Armeniern und die Shoah*, Zürich, Chronos Verlag, 2002 rééd. 2014.

KIESER, 2023 = Hans-Lukas Kieser, *Talaat Pacha, L'autre fondateur de la Turquie moderne, architecte du génocide des Arméniens*, Paris, CNRS Éditions, 2023.

KRAFFT-BONNARD, 1944 = Antony Krafft-Bonnard, *Les cinq étapes d'un drame, 1878 à 1943*, Genève, Victoria-Hall, 1944.

LAURENT, 1980 = Laurent Joseph, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam depuis la conquête arabe jusqu'en 886*, rééd. de Marius Canard, Lisbonne, Fondation C. Gulbenkian, « Bibliothèque arménienne », 1980.

MACLER, 1929 = Macler Frédéric, *Trois conférences sur l'Arménie faites à la Fondation Carol I^{er} à Bucarest*, Paris, P. Geuthner, 1929.

MAHÉ, 2012 = Annie et Jean-Pierre Mahé, *L'Arménie à l'épreuve des siècles*, Paris, Gallimard, collection Découvertes Gallimard n° 464, 2005.

MANANTIAN, 1963 = Hagop Manantian, *Tigrane II et Rome, nouveaux éclaircissements à la lumière des*

sources originales, Lisbonne, Fondation Calouste Gulbenkian, 1963.

MANASSERIAN, 1997 = Roupen Manasserian, *L'Arménie d'Artawades à Tiridate le Grand*, Paris, Arek, 1997, en arménien.

MANASSERIAN, 2007 = Roupen Manasserian, *Tigrane le Grand, la lutte de l'Arménie contre Rome et le royaume parthe*, Erevan, Lousakn, 2007, en arménien.

MARSEILLE, 2010 = Patrick Donabédian et Claude Mutaïan (dir.), *Les douze capitales d'Arménie*, Marseille, Sogomy, coédité avec la Maison arménienne de la Jeunesse et de la Culture de Marseille, Exposition à la Maison arménienne de la Jeunesse et de la Culture de Marseille du 4 mars au 4 mai 2010.

MORGAN, 1981 = Jacques de Morgan, *Histoire du peuple arménien*, préface par Gustave Schlumberger, Paris, Berger-Levrault, 1919 ; réédition avec préface et présentation de Constant Vautravers et Edmond Khayadjian, Marseille, Académie de Marseille, 1981.

MOURADIAN, 1990 = Claire Mouradian, *De Staline à Gorbatchev : histoire d'une république soviétique, l'Arménie*, Paris, Ramsay, 1990.

MOURADIAN, 1996 = Claire Mouradian, *L'Arménie*, Paris, PUF (Presses Universitaires de France), Collection Que sais-je ?, n° 851, 1996.

MOVSISYAN, 1992 = Artak Movsisyan, *L'état antique arménien d'Aratta*, Erevan, Éditions Mikael Varandian, 1992, en arménien.

MOVSISYAN, 2006 = Artak Movsisyan, *Le plateau sacré, l'Arménie dans les notions sacrées anciennes de l'Asie antérieure*, Erevan-Aix en Provence, Université de Erevan, 2006.

MUTAÏAN, 2012 = Claude Mutaïan, *L'Arménie du Levant (XI^e-XIV^e siècles)*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

MUTAÏAN - VAN LAUWE, 2001 = Éric van Lauwe et Claude Mutaïan, *Atlas historique et culturel de l'Arménie : Proche-Orient et Sud-Caucase, du VIII^e siècle avant J.-C. au XX^e siècle*, Autrement, 2001.

MUTAÏAN - VAN LAUWE, 2005 = Éric van Lauwe et Claude Mutaïan, *90 ans après, le génocide des Arméniens*, Paris, CCAF, 2005.

NORADOUNGHIAN, 1903 = Gabriel Noradounghian, *Recueil d'actes internationaux de l'Empire ottoman*, Paris, II, 1903.

NECİPOĞLU, 2005 = Necipoglu Gülru, *The Age of Sinan, Architectural Culture in the Ottoman Empire*, Princeton, Princeton University Press, 2005.

OLSON, 1986 = Robert W. Olson, « The Remains of Talat: a Dialectic Between Republic and Empire », *Die Welt des Islams*, vol. 26, nos 1-4, 1986, p. 46-56.

PIOTROVSKY, 1970 = Boris Piotrovsky, *Ourlartou*, Paris, Nadel, « Archaeologia mundi », 1970.

QUIASON, 1966 = Serafin Quiason, *English "Country Trade" with the Philippines*, Quezon City, University of the Philippines Press, 1966.

RÉGNIER-BOHLER, 1997 = Danielle Régnier-Bohler (dir.), *Croisades Et Pèlerinages, Chroniques Et Voyages En Terre Sainte*, XII^e-XVI^e siècle, Paris, Robert Lafont, 1997.

Relation de la huitième campagne de Sargon, éd.-trad. Thureau-Dangin, 1912 = François Thureau-Dangin, *Une relation de la huitième campagne de Sargon (714 av. J.-C.)*, texte assyrien inédit, Musée du Louvre, Département des Antiquités orientales, Paris, P. Geuthner, 1912.

RUNCIMAN, 1952 = Steven Runciman, *La civilisation byzantine*, Paris, Payot, 1952.

SETH, 1937 = Jacob Mesrob Seth, *Armenians in India - From the Earliest Times to the Present*, Calcutta, 1937.

SETTIPANI, 2006 = Christian Settapani, *Continuité des élites à Byzance durant les siècles obscurs, les princes caucasiens et l'Empire du VI^e au IX^e siècle*, Paris, De Boccard, « De l'Archéologie à l'Histoire », 2006.

SIRANOSSIAN - YEVADIAN, 2014 = Alexandre Siranossian et Maxime Yevadian, *Les métamorphoses de Tigrane*, Lyon, Sources d'Arménie, 2014, 2 volumes.

SUKIASYAN, 1995-1996 = Philippe Sukiasyan, « À propos d'un rapport secret de Beria sur l'Église arménienne », *Revue du Monde Arménien moderne et contemporain*, 2, 1995-1996, p. 117-162.

TER-GHEVONDIAN = Aram Ter-Ghevondian, *The Arab Emirates in Bagratid Armenia*, tr. Nina G. Garsoïan, Lisbonne, 1976.

TERNON, 1977 = Yves Ternon, *Les Arméniens. Histoire d'un génocide*, Paris, Seuil, 1977.

TERNON, 2002 = Yves Ternon, *Mardin 1915, Anatomie pathologique d'une destruction*, Paris, *Revue d'Histoire Arménienne Contemporaine*, IV, 2002.

TCHOBOIAN, 2016 = Hilda Tchoboian, « L'Artsakh entre guerre et négociations », *Nor Haratch Hebdo*, 16 juillet 2016, p. 6-8.

TCHOUHADJIAN, 2011 = Armand Tchouhadjian, *Pèlerins d'Arménie, saints d'Europe*, Lyon, Sources d'Arménie, « Armenia Christiana, 5 », 2011.

THOMAS DE METSOP, éd. KHATCHIKIAN, 1999 = Thomas de Metsop, *L'histoire générale de Timour Leng et de ses successeurs*, édité par Levon Khatchikian, Erevan, Magaghat, 1999.

du Véou, 1954 = Paul du Véou, *La Passion de la Cilicie 1919-1922*, Paris, Paul Geuther, 1954.

YEGAVIAN, 2022 = Tigrane Yegavian, *Géopolitique de l'Arménie*, Paris, Bibliomonde, « Géopolitique n° 3 », 2022.

YEGAVIAN - DENÉCÉ, 2022 = Éric Denécé et Tigrane Yegavian (dir.), *Haut-Karabakh - Le livre noir*, Paris, Ellipses et le Centre Français de Recherche sur le Renseignement, 2022.

YEVADIAN, 2006 = Maxime K. Yevadian, *Dentelles de pierre, d'étoffe, de parchemin et de métal, Les arts des chrétiens d'Arménie du Moyen Âge, la grammaire ornementale arménienne*, Lyon, Sources d'Arménie, 2006.

YEVADIAN, 2007-2008 = Maxime K. Yevadian, *Christianisation de l'Arménie, Retour aux sources*, II vols, Lyon, Sources d'Arménie, « Armenia Christiana 1 et 2 ».

YEVADIAN, 2010 = Maxime K. Yevadian, « Sinan, le père de l'architecture ottomane classique » *Des serviteurs fidèles, Les enfants de l'Arménie au service de l'État turc*, Lyon, Sources d'Arménie, « L'Arménie... une histoire, n° 1 », 2010.

YEVADIAN, 2011 = Maxime K. Yevadian, *Saint Grégoire d'Arménie Patron de Tallard*, Lyon, Sources d'Arménie, « Armenia Christiana, 6* », 2011.

YEVADIAN, 2012 = Maxime K. Yevadian, *Saint Servatius Patron de Maastricht*, Lyon, Sources d'Arménie, « Armenia Christiana, 7* », 2012.

YEVADIAN, 2013 = Maxime K. Yevadian, « Le Catholicos arménien Sahak III Dzoroporetzi et l'Église de Chine », *Actes du Colloque de Paris des 30 novembre et 1^{er} décembre 2012*, Paris, 2013.

Yevadian, 2015 = Maxime K. Yevadian, « Couleur de grenade et d'abricot. Esquisse de l'histoire d'Arménie », *Perspectives & Réflexions* n° 3, 2015, p. 5-25.

YEVADIAN, 2022 = Maxime K. Yevadian, *Aux origines de l'Arménie, Enquête sur la naissance d'un peuple*, Lyon, Sources d'Arménie, 2022.

YEVADIAN - KALLINGAL, 2020 = Maxime K. Yevadian et Joji Kallingal (dir.), *The Acts of Judas Thomas, in Context*, Cochin (Kerala), LRC, Publications No. 32, 20201-2, 480 pages.

▶ Crédits

Agefotostock.com : carte de IV^e de couverture
Antoine Agoudjian : p. 54, 56 H (Haut) et 58 B
Archives de Sources d'Arménie : couverture au centre, p. 10 D (Droite), 18, 23 B (Bas), 28 H, 32 B, 34, 36 B, 40 HG et D, 56 B, 62
Archives nationales d'Outre-mer, Paris : p. 52 G
Armenian Ornamental Art, Erevan, 2010 : p. 24 (les trois lettres)
Banque mondiale : p. 58 (données chiffrées)
Collection Roy Arakelian, Paris : lettre de couverture : p. 36 H, 51, 52
Collection Vahé Gabrache, Genève : p. 30 (H), 50
Collection Rouben Galichian, Erevan : p. 48 (d'après l'encyclopédie soviétique)
Droits réservés : p. 28 H, 48 H
ESRI : p. 7 (Earth star Geographics - NASA)
Fond Noubar, Paris : 42, 46 D
Fritz Rudolf Künker GmbH & Co. KG : p. 38 B (Vente 289, du 14 mars 2017, lot 2010)
Ghahramanyan Davit (AFP) : p. 60 D
Herzog August Bibliothek, Wolfenbüttel : p. 5
Imprescriptible.fr : p. 42
Matenadaran, Erevan : p. 22 (ms. 1920, fol. 55 v), 24 (ms. 1620, 295b-296a), 32 H (ms. 1203)
Ministère de la défense de la République d'Arménie, Erevan : p. 60
Musée Correr, Venise : p. 65 (p. 52-53)
Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg : p. 12 D, 38 D
Musée d'Histoire d'Arménie, Erevan : p. 14 C, 16 D et G (Gauche)
Musée des Offices, Florence : p. 63
Musée du Louvre, Paris : p. 21 H
Patriarcat arménien de Jérusalem : p. 26
Photographies Maxime Yevadian : couverture C, p. 10 G, 14 D, 20, 21 B, 23, 29, 30 G et D
Scala archives, Florence : p. 12 G.
Teotoros (Teotig) Lapinciyan, Ամէնուհարպրայր (Amenun Daretsuytsi), Constantinople, 1919 : p. 44 H
United States Department Of State, Washington : p. 4
Van Lauwe Éric : p. 40 B (d'après livre Mutafian et Van Lauwe, 2005)
Walters Art Gallery : p. 28 B (ms. W.537, fol. 15r) et 30 G (ms. W.539, fol. 379r).

Marchand arménien, *Gli abêti, de veziani*,
manuscrit sur papier, 1754, copié par Gradenigo Dolfin
d'après la gravure de Nicolai Nicola.



Équipe de conception et rédaction :

Cet atlas est le fruit d'un travail continu depuis 2011 pour la création de cartes et de schémas dans le cadre de nos modules de formation. Ces documents ont été conçus par l'Imprimerie du Faubourg-Compographie. Puis, une équipe a été réunie, autour de Maxime Yevadian, pour élaborer cet ouvrage : Philippe Akilian, Vahé Gabrache, Raffi Garibian, Daniel Papazian et Sakris Shahinian. Nous tenons à remercier les universitaires qui ont été consultés : Rouben Galichian, Hans-Lucas Kieser, Raymond Kévorkian, Dickran Kouymjian, Claude Mutafian, Bernard Outtier, Yves Ternon, Tigrane Yegavian et Mgr Boghos Levon Zekian. Les textes de la présente édition ont été relus par Thérèse Gindraux-Agopian et Xavier Roderer.

Composition et mise en pages : **Imprimerie du Faubourg - Compographie**, Montélimar (26)
Impression : Fabrication **Printteam** groupement d'imprimeurs spécialisés, imprimé et façonné en France, 3^e trimestre 2023 - www.print-team.fr

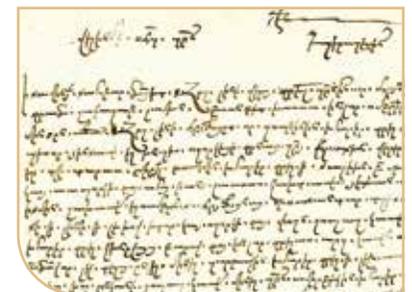
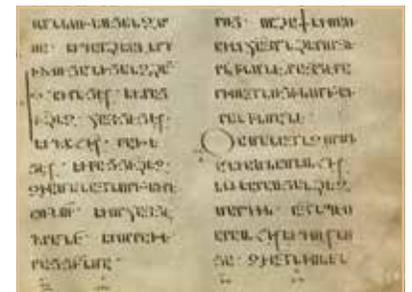
© La loi du 11 mars 1957 interdit les copies et reproductions, intégrales ou partielles, faites par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit. Toute contrefaçon serait sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

© Sources d'Arménie - 2023

Pour faciliter l'exploitation de ce travail en milieu scolaire, un fascicule de fonds de cartes est disponible sur le site www.sourcesdarmenie.com

► Table des matières

► Préface.....	4
► Introduction.....	5
► Géographie générale	6
► 782 avant J.-C. : Fondation de la forteresse d'Erebouni	10
► 521 avant J.-C. : Avènement de Darius I ^{er}	12
► 323 avant J.-C. : Mort d'Alexandre le Grand	14
► 70 avant J.-C. : Apogée du règne de Tigrane II.....	16
► 50 : Routes de la soie et missions des apôtres Thomas et Barthélemy	18
► 77 : Tiridate I ^{er} et consécration du temple de Garni.....	20
► 299 : Traité de Nisibe, affirmation du christianisme en Arménie.....	22
► 451 : Bataille d'Avaraïr	24
► 786 : Avènement du calife abasside Haroun al-Rachid	26
► 961 : Ani capitale du roi Achot III	28
► 1252 : Départ du roi Héthoum I ^{er} de Cilicie vers Karakorum	30
► 1453 : Chute de Constantinople.....	32
► 1639 : Division du plateau arménien entre Ottomans et Safavides	34
► 1722 : Réseaux commerciaux des négociants de Nouvelle Djoulfa (Nor-Djougha).....	36
► 1828 : Extension russe vers l'Ararat	38
► 1914 : Fin d'une renaissance culturelle et politique du peuple arménien.....	40
► 1915 : Génocide des Arméniens	42
► 1920 : Traité de Sèvres	44
► 1923 : Traité de Lausanne	46
► 1921-1945 : Soviétisation et dépeçage de l'Arménie.....	48
► 1965 : Diaspora et reconnaissance du génocide.....	52
► 1970 : Stabilité soviétique et question du Haut-Karabagh	54
► 1991 : Indépendance de l'Arménie et troisième République	56
► 2023 : 30 ans d'indépendance	58
► Notes.....	61
► Bibliographie	63
► Crédits.....	65



ARMÉNIE

UN ATLAS HISTORIQUE



Étendue sur près de trois millénaires, l'histoire de l'Arménie peut sembler difficile à appréhender, à l'heure de l'instantanéité numérique. Cet atlas est une mise en exergue d'une vingtaine de moments-clés de cette culture, associés à une carte originale. Chaque planche comporte une notice explicative des faits principaux justifiant la date retenue. Comme l'histoire ne se limite pas à l'histoire politique, des éléments d'ordre artistique, religieux ou économique viennent compléter un panorama qui, tout en étant succinct, essaie de refléter la richesse de cette histoire. La densité des événements à exposer nous a amenés à accorder davantage de place aux XX^e-XXI^e siècles. Cet atlas se veut une introduction générale sur la culture arménienne et son histoire accessible à tous.

Sources d'Arménie



979-10-94182-25-3



20 €

